René Guénon

Comptes Rendus

Le Corpus minskois de René Guénon
guenon.ru
1986

Année de publication : 1986.

Le texte sur le site, avec la traduction russe en regard :
https://guenon.ru/fr/1986_CRL.html

Édition électronique. Le Corpus minskois de René Guénon
Fichier généré le 13.10.2026.

Table des matières

Note de L´éditeur 5

Comptes rendus de livres parus de 1929 à 1950 dans « Le Voile d'Isis », devenu « Études Traditionnelles » en 1935.. 7

1932 9
1933 11
1934 15
1935 19
1937 23
1938 29
1939 33
1940 41
1945 49
1946 79
1947 85
1948 95
1949 103
1950 111

René guénon Comptes rendus d'articles de revues parus de 1931 à 1950 dans « Le Voile d'Isis », devenu « Études Traditionnelles » en 1935. 119

1931 121
1932 125
1933 135
1934 139
1935 143
1936 145
1937 149
1938 151
1939 157

1940 163
1945-1946 171
1947 181
1948 193
1949 199
1950 225

Note de L´éditeur

Le livre que nous avons présenté en 1973, sous le simple titre “Comptes rendus” est constitué par la reproduction de comptes rendus écrits par René GUÉNON parus dans la revue *“Voile d´Isis”* puis *“Études Traditionnelles”*, et n´ayant pas trouvé place dans les rassemblements déjà effectués, parce que traitant le plus souvent dans un même article de plusieurs sujets.

Nous n´aurions pu dans ces conditions effectuer un classement que de façon très arbitraire, ce que nous avons évité en publiant les comptes rendus dans leur ordre chronologique de parution.

À la fin de l´ouvrage figure une liste dans ce même ordre chronologique des dits “COMPTES RENDUS” donnant, pour les livres : le titre et le nom de l´auteur, pour les articles de revues : le nom de la revue et le ou les auteurs cités par René Guénon.

PARIS – Février 1986

Comptes rendus de livres parus de 1929 à 1950 dans *« Le Voile d'Isis »*, devenu *« Études Traditionnelles »* en 1935.

1932

Cesare della Riviera. *Il Mondo Magico degli Heroi* ; reproduction modernisée du texte de 1605, avec introduction et notes de J. Evola. (G. Laterza e Figli, Bari). – Ce traité hermétique, tout en étant loin d'être réellement aussi explicite et dépouillé d'énigmes que l'auteur veut bien le dire, est sans doute un de ceux qui montrent le plus nettement que le « Grand Œuvre », qu'il représente symboliquement comme la conquête de l'« Arbre de Vie », ne doit point être entendu au sens matériel que les pseudo-alchimistes ont voulu lui donner ; le véritable hermétisme y est à chaque instant opposé à ses déformations ou à ses contrefaçons. Certains des procédés d'explication qui y sont employés sont vraiment curieux, notamment celui qui consiste, pour interpréter un mot, à le décomposer en lettres ou en syllabes qui seront le commencement d'autant d'autres mots dont l'ensemble formera une définition ; ce procédé peut sembler ici un pur artifice, mais il imite celui qui est en usage pour certaines langues sacrées. L'introduction et les notes sont aussi dignes d'intérêt mais appellent parfois quelques réserves : M. Evola a été visiblement séduit par l'assimilation de l'hermétisme à la « magie », entendue ici en un sens très éloigné de celui qu'elle a d'ordinaire, et par celle de l'Adepte au « Héros », où il a cru trouver quelque chose de semblable à ses propres conceptions, ce qui l'a entraîné à des interprétations quelque peu tendancieuses ; et, d'autre part, il est à regretter qu'il n'ait pas insisté plus qu'il ne l'a fait sur ce qui se rapporte au « Centre du Monde », et qui nous paraît tout à fait essentiel, étant en quelque sorte la clef de tout le reste. Enfin, au lieu de « moderniser » le texte comme on a cru devoir le faire, peut être eût-il mieux valu le reproduire tel quel, quitte à expliquer les mots ou les tournures dont l'archaïsme pouvait rendre la compréhension difficile.

1933

Georges Méautis. *L'Âme hellénique d'après les vases grecs*. (L'Artisan du Livre, Paris). – Cet ouvrage, fort bien illustré de nombreuses reproductions, part d'une excellente intention, celle de « dissiper certaines équivoques concernant la mythologie grecque » et de montrer « la gravité et le sérieux de certains mythes » ; jusqu'à quel point l'auteur y a-t-il réussi ? Le point de vue à peu près exclusivement « psychologique » dans lequel il se renferme n'est guère propre à faire apparaître un sens vraiment profond ; et, en fait, ce qu'il appelle la « valeur émotive » des vases grecs, et à quoi il consacre toute la première partie de son travail, n'aide guère à la compréhension de quoi que ce soit : nous n'y trouvons pas l'explication du moindre symbole. D'ailleurs, il nous paraît bien douteux que la « religion » qui n'avait pas le même sens pour les anciens que pour les modernes, ait été chez eux quelque chose d'aussi sentimental ; les psychologues ont malheureusement l'habitude d'attribuer aux hommes de tous les temps et de tous les pays, assez gratuitement, leurs propres façons de penser et de sentir… La seconde partie, où sont étudiées les lois de la composition des peintures de vases, est plus intéressante à notre avis, quoique les considérations qu'elle contient ne dépassent pas le domaine « esthétique » ; il eût fallu, pour aller plus loin, rattacher ces lois à la science traditionnelle des formes et des nombres, dont elles sont manifestement dérivées. Enfin, dans une troisième partie, l'auteur, à propos d'un vase grec de Palerme, envisage la question de « l'Orphisme dans les Mystères d'Éleusis » ; il critique très justement l'incompréhension de certains « savants » modernes au sujet des Mystères, mais lui-même, tout en reconnaissant que « ce n'étaient pas des sermons ou des prêches », semble surtout préoccupé d'y trouver un enseignement théorique, voire même «

moral », bien plutôt que l'initiation qu'ils étaient vraiment, et qui devait par ses rites, mettre l'être dans un état lui permettant de prendre directement conscience de certaines réalités. Où nous sommes tout à fait de son avis, c'est lorsqu'il proteste contre l'habitude qu'on a de rapporter la civilisation grecque tout entière à la seule période « classique » ; nous pensons même que les époques antérieures, si elles pouvaient être mieux connues, seraient beaucoup plus dignes d'intérêt à bien des égards, et qu'il y a là une différence assez comparable à celle qui sépare le moyen âge des temps modernes.

A. Savoret. *Du Menhir à la Croix, essais sur la triple tradition de l'Occident*. (Éditions Psyché, Paris). – Ceci n'est pas un livre à proprement parler, mais plutôt un recueil d'études quelque peu hétéroclites, et qui semblent avoir été rassemblées assez hâtivement, car l'auteur n'a pas même pris le soin de leur donner la forme d'un tout cohérent, si bien que, dans le volume lui-même, tel chapitre se trouve qualifié d'« article », tel autre de « brochure » ! En fait, la plupart de ces études avaient été publiées précédemment dans la revue *Psyché*, et nous avons eu déjà l'occasion de parler de quelques-unes d'entre elles, et c'est donc sans surprise que nous avons retrouvé là tous les préjugés « occidentaux » que nous avions constatés alors ; l'auteur se défend bien de vouloir attaquer l'Orient, mais comme il l'oppose de parti pris à l'Occident, et comme il met celui-ci au-dessus de tout, la conclusion se déduit d'elle-même… Une bonne partie du volume est remplie par des considérations linguistiques de la plus étonnante fantaisie, dont la présence nous semble se justifier ainsi : le Druidisme étant réuni au Judaïsme et au Christianisme pour former ce qu'il plaît à l'auteur d'appeler la « triple tradition de l'Occident » (pourquoi la tradition gréco-latine en est-elle exclue ?), il s'agit de trouver, tant bien que mal, des rapprochements entre l'hébreu et les langues celtiques ; et effectivement, en récoltant des mots au petit bonheur dans les lexiques des langues les plus variées, on peut trouver à peu près tout ce qu'on veut, surtout si l'on se fie à des transcriptions plus qu'arbitraires (la lettre *aïn*, par exemple, n'a absolument aucun rapport avec un *w*). N'insistons

pas davantage, mais remarquons seulement combien il est curieux que tous ces « occidentalistes » éprouvent le besoin de se livrer aux pires extravagances philologiques ; quelle peut bien être l'explication de ce bizarre phénomène ?

1934

Marcelle Weissen-Szumlanska (Mme M. Georges Vicrey). *L'Âme archaïque de l'Afrique du Nord*. (Nouvelles Éditions Latines, Paris). – L'étude des monuments préhistoriques d'Algérie est ici surtout un prétexte à une sorte de fantaisie plus ou moins littéraire sur les migrations supposées des peuples celtiques, inspirée en grande partie de Fabre d'Olivet. Il est beaucoup question là-dedans d'une certaine « initiation solaire », qualifiée aussi de « spiritualiste », et dans laquelle la « peinture à l'ocre rouge » semble jouer un rôle considérable. Cette initiation serait venue de l'Atlantide, qui aurait été le pays d'origine de ces peuples, qualifiés cependant en même temps de « nordiques » ou de « boréens » ; nous avons eu déjà l'occasion de relever d'autres exemples de cette étonnante confusion. L'attribution des monuments mégalithiques aux « Gaëls » est plus qu'hypothétique ; et l'histoire de leur retour de l'Inde vers l'Ouest, à la recherche de leur patrie perdue, n'a même pas une ombre de vraisemblance. Il est à peine besoin d'ajouter, après cela, que les tendances de ce livre sont d'un « occidentalisme » assez agressif ; et là est sans doute la principale raison de sa publication.

Philippe Guiberteau. *Musique et Incarnation*. (Cahiers de la Quinzaine, Paris). – Il nous serait d'autant plus difficile de ne pas approuver les intentions de l'auteur, et les principes sur lesquels il entend s'appuyer, qu'il a placé en tête de son étude une épigraphe tirée du *Symbolisme de la Croix*, et concernant la « loi de correspondance » envisagée comme fondement du symbolisme. Il est seulement regrettable que la « matière » à laquelle il applique ces principes ne soit pas parfaitement adéquate : les écrivains modernes, faute de données traditionnelles, alors qu'ils croient faire du symbolisme, ne font bien souvent en réalité que de la fantaisie individuelle. Nous pensons qu'on peut dire sans

injustice que tel est, entre autres, le cas de Paul Claudel, dont le *Soulier de satin* est étudié ici : son allégorisme géographique, assez arbitraire, ne rappelle que de fort loin la « géographie sacrée » à laquelle nous avons parfois fait allusion ; et, quand il considère les eaux comme « signifiant l'Esprit de Dieu », il se met en contradiction avec le symbolisme commun à toutes les traditions, d'une façon d'autant plus étonnante qu'il suffit de relire le début de la *Genèse* pour s'en apercevoir immédiatement : si « l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux », c'est évidemment que les eaux elles-mêmes représentent autre chose… Nous souhaitons que M. Guiberteau, qui n'est point responsable de ces « excentricités », nous donne d'autres études de même inspiration, mais consacrées de préférence à des écrivains ou à des poètes qui furent vraiment autre chose que des « littérateurs ».

Georges Méautis. *Les Mystères d'Éleusis* (Éditions de la Baconnière, Neuchâtel). – Ce petit volume contient d'abord une description du sanctuaire d'Éleusis d'après les découvertes archéologiques, puis un essai de reconstitution de la façon dont se célébraient les Mystères, reconstitution forcément incomplète, puisque, sur bien des points, les renseignements font entièrement défaut. L'auteur envisage l'« esprit » des Mystères avec une évidente sympathie, mais d'une façon qui demeure assez peu profonde : rien de vraiment initiatique ne transparaît nettement là-dedans. Quand il parle, d'après Aristote, des « impressions » qu'on y recevait, il semble croire qu'il ne s'agit là que de quelque chose de « psychologique », suivant la tendance que nous avons déjà notée dans son précédent ouvrage sur les vases grecs ; si les néophytes étaient véritablement « qualifiés », les états provoqués chez eux étaient assurément d'un tout autre ordre ; et, s'il arriva que les Mystères, à une certaine époque, furent trop largement ouverts, leur but n'en demeura pas moins toujours essentiellement le même. Il est d'ailleurs remarquable que, malgré cette « vulgarisation » qui implique forcément une certaine dégénérescence, aucune indiscrétion n'ait jamais été commise ; il y a là une preuve incontestable de la force de la tradition que représentaient les Mystères. Pour ce qui est de l'origine de ceux-ci, M.

Méautis ne pense pas qu'il faille la rechercher en Égypte comme beaucoup l'ont voulu, mais plutôt dans la Crète minoenne ; il resterait d'ailleurs à savoir à quoi l'antique civilisation crétoise se rattachait elle-même. Il arrive à M. Méautis d'admettre avec une regrettable facilité certaines prétendues conclusions de la « critique » moderne, qui sont parfois d'une… naïveté inouïe ; il y a notamment une certaine histoire de « cris personnifiés » qui, en ce genre, dépasse tout ce qu'on peut imaginer ; comment nos contemporains ont-ils donc la tête faite pour être capable de croire de pareilles choses ?

J. Evola. *Rivolta contro il Mondo moderno* (Ulrico Hoepli, Milan). – Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur oppose l'une à l'autre la civilisation traditionnelle et la civilisation moderne, la première de caractère transcendant et essentiellement hiérarchique, la seconde fondée sur un élément purement humain et contingent ; puis il décrit les phases de la décadence spirituelle qui a conduit du monde traditionnel au monde moderne. Nous aurions des réserves à faire sur quelques points : ainsi, quand il s'agit de la source originelle unique des deux pouvoirs sacerdotal et royal, l'auteur a une tendance très marquée à mettre l'accent sur l'aspect royal au détriment de l'aspect sacerdotal ; quand il distingue deux types de tradition qu'il rapporte respectivement au Nord et au Sud, le second de ces deux termes nous apparaît comme quelque peu impropre, même s'il ne l'entend pas en un sens strictement « géographique », car il semble se référer surtout à l'Atlantide, qui, de toutes façons, correspond à l'Ouest et non au Sud. Nous craignons aussi qu'il ne voie dans le Bouddhisme primitif autre chose que ce que celui-ci fut réellement car il en fait un éloge qui, au point de vue traditionnel, ne se comprend guère ; par contre, il déprécie le Pythagorisme d'une façon assez peu justifiée ; et nous pourrions relever encore d'autres choses du même genre. Cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître, comme il convient, le mérite et l'intérêt de l'ouvrage dans son ensemble, et de le signaler plus particulièrement à l'attention de tous ceux que préoccupe la « crise du monde moderne », et qui pensent comme nous que le seul moyen efficace d'y remédier

consisterait dans un retour à l'esprit traditionnel, en dehors duquel rien de vraiment « constructif » ne saurait être entrepris valablement.

1935

Arturo Reghini. *Per la restituzione della Geometria pitagorica*. (Casa Editrice Ignis, Roma). – On sait, par divers témoignages anciens, que les Pythagoriciens démontraient certains théorèmes géométriques d'une façon entièrement différente de celle des modernes ; mais leurs démonstrations ne nous sont pas parvenues : le théorème sur la somme des angles d'un triangle était démontré indépendamment du postulat d'Euclide, mais alors il fallait admettre quelque autre postulat comme point de départ, et quel était-il ? L'auteur, après avoir examiné les diverses hypothèses qui ont été proposées à ce sujet, en arrive à admettre l'existence d'un postulat de la « rotation », comme le plus conforme aux conceptions générales des Pythagoriciens, qui établissaient un lien étroit entre la géométrie et la cosmologie. Il montre ensuite que ce postulat de la « rotation », sans les postulats d'Euclide et d'Archimède, suffit à démontrer non seulement le théorème dont il vient d'être question, mais aussi le théorème du carré de l'hypoténuse, et même à reconstituer entièrement, de proche en proche, toute la géométrie pythagoricienne du plan et de l'espace. Les considérations concernant le « pentalpha » et les polyèdres réguliers sont particulièrement importantes, et non pas seulement au point de vue géométrique tel que l'entendent les modernes : comme l'auteur le fait remarquer, pour les Pythagoriciens et pour Platon, la géométrie était une science sacrée, tandis que la géométrie euclidienne, en rompant tout lien avec les autres ordres de connaissance et en devenant sa propre fin à elle-même a dégénéré en une science profane ; nous nous proposons d'ailleurs de revenir prochainement plus à loisir sur quelques-unes de ces questions.

Arturo Reghini. *Il Fascio littorio*. (Extrait de la revue *Docens*, Stab. Ambrosini, Roma). – Dans cette brève étude, l'auteur exa-

mine l'origine du faisceau romain, qui paraît devoir être rapportée aux Étrusques, et ses significations symboliques et traditionnelles. A ce point de vue, il est à remarquer surtout que le nombre des licteurs qui portaient les faisceaux devant les principaux magistrats était toujours, soit douze, soit un multiple ou un sous-multiple de ce nombre ; et, de plus, le nombre de verges formant le faisceau semble bien avoir été également de douze. La question se rattache donc à celle de l'importance du nombre douze dans les différentes traditions ; l'auteur, sans prétendre aucunement épuiser ce sujet très vaste, passe en revue les principales concordances que l'on peut relever à cet égard chez les divers peuples anciens. Une question qui est soulevée ici et qui mériterait d'être examinée de plus près, c'est celle de la place qu'il convient d'assigner à la correspondance zodiacale parmi les autres applications du duodénaire ; tout ceci se rapportant aux nombres cycliques, peut d'ailleurs être rattaché aussi au « symbole de l'Univers » pythagoricien, le dodécaèdre, dont il est traité dans l'autre ouvrage dont nous avons parlé ci-dessus.

Sergius Gortan Ancona. *The Substance of Adam*. (Rider and Co., London). – Ce livre se présente comme exposant « un système de cosmogonie fondé sur la tradition occidentale » : mais de quelle tradition s'agit-il ? Ce n'est certes pas la Kabbale, car, si l'idée des « quatre mondes » est empruntée à celle-ci, l'explication qui en est donnée n'a rien d'authentiquement kabbalistique ; cette « cosmogonie » est d'ailleurs terriblement compliquée et confuse, et donne surtout l'impression d'une agitation frénétique qui atteindrait jusqu'aux hiérarchies angéliques elles-mêmes ! On y rencontre çà et là quelques notions provenant de l'hermétisme et surtout du gnosticisme ; mais la vérité est que les grandes « autorités » de l'auteur sont, comme il l'indique d'ailleurs lui-même, Éliphas Lévi, Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre. Les œuvres de ces deux derniers ont surtout inspiré la seconde partie, où se trouve une histoire de la « race blanche » qui, donnée ainsi en raccourci, fait ressortir beaucoup plus leurs erreurs et leurs fantaisies que leurs vues réellement dignes d'intérêt. Tout cela est bien loin de représenter une « pure tradition de pensée ortho-

doxe », et, qui plus est, une tradition proclamée « supérieure à toutes les autres » ; c'est là, en somme, un livre d'esprit nettement « occultiste », ce qui n'a rien à voir avec l'esprit traditionnel. Ce qu'il y a de meilleur là-dedans, à notre avis, ce sont, vers la fin, les pages où l'époque moderne est sévèrement et justement critiquée : mais, si c'est une glorification de l'Occident que l'auteur s'est proposé d'écrire, il faut convenir qu'elle se termine d'une façon plutôt fâcheuse, et qui ressemble plus à un bilan de faillite qu'à un hymne triomphal…

1937

D. Duvillé. *L'Æthiopia orientale ou Atlantis, initiatrice des peuples anciens, suivie de « Naissance et propagation de l'alphabet »*. (Société française d'Éditions littéraires et techniques, Paris). – L'auteur distingue deux Éthiopies, l'une occidentale, qui n'est autre que l'Atlantide à laquelle certains donnèrent aussi ce nom, et l'autre orientale, qui est celle qu'on connaît généralement comme telle ; mais, en dépit du titre, il semble avoir eu bien plutôt en vue la première que la seconde, car il n'a fait en somme que recueillir un peu partout ce qui lui a paru pouvoir être considéré comme des traces d'une influence atlantéenne chez les divers peuples anciens. Il y a là des choses assez disparates et provenant de sources dont la valeur est fort inégale ; mais ce qui est le plus regrettable, c'est l'étonnante ignorance linguistique dont l'auteur fait preuve à chaque instant : il est difficile de prendre pour de simples fautes d'impression la déformation constante de certains noms, comme *Orzmund* pour *Ormuzd* ; et que dire des assertions qui ne reposent que sur l'imperfection des transcriptions en lettres latines ? *Sepher* (avec un *samek*) ne peut certes pas venir de *Séphora* (avec un *tsade*), pas plus que *Reschit*, où *sch* ne représente qu'une lettre unique, ne peut être « l'anagramme de *Christ* »… N'insistons pas davantage ; il serait pourtant dommage d'oublier « le *Sandhérim*, composé de 70 traducteurs » qui « approuva la traduction » grecque du *Sepher*, lequel, par surcroît, est supposé avoir été écrit originairement dans « l'araméen des Targoums » ! Le chapitre final sur l'alphabet contient aussi bien d'autres choses de même force ; les amateurs de curiosités philologiques qui liront ce livre auraient vraiment mauvaise grâce à ne pas s'en déclarer satisfaits.

P. Saintyves. *Pierres magiques : bétyles, haches-amulettes et pierres de foudre ; traditions savantes et traditions populaires*. (Li-

brairie Émile Nourry, Paris.) – Le titre de ce livre appelle tout d'abord une observation : il n'existe, en réalité, ni « traditions savantes » ni « traditions populaires » ; mais des données traditionnelles peuvent être conservées et transmises tant par le peuple que par les savants, ce qui au fond ne fait pas grande différence, si ce n'est qu'elles risquent davantage d'être altérées par les savants, parce que ceux-ci ont toujours plus ou moins tendance à y mêler leurs propres interprétations. Chez les modernes surtout, la manie de chercher à toutes choses des « explications rationnelles », qui, dans cet ordre du moins, sont presque toujours fausses, est bien autrement fâcheuse que la simple incompréhension « populaire » ; on pourrait en trouver quelques exemples dans cet ouvrage même, mais, en général, l'auteur s'est borné à recueillir et à rapporter des textes et des faits, ce qui vaut assurément beaucoup mieux, car il fournit du moins ainsi une documentation dont peuvent tirer parti ceux qui voient là autre chose qu'un amas de « superstitions » dépourvues de sens. Nous trouvons d'abord une série d'extraits d'auteurs divers, depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle, se rapportant au sujet étudié ; mais la plus grande partie du volume est consacrée aux traditions qui subsistent encore à notre époque, d'abord dans les diverses régions de la France, et ensuite dans d'autres pays. Des « bétyles », dont nous avons parlé en diverses occasions, il est assez peu question dans tout cela, et les quelques citations qui y font allusion n'indiquent pas bien clairement ce qu'ils sont ; s'il s'agit d'aérolithes, ce n'est d'ailleurs que par confusion qu'ils ont pu être rapprochés des « pierres de foudre » ; et l'énumération des différentes sortes de « pierres de foudre » montre qu'il a été commis encore bien d'autres confusions, mais qui, en somme, proviennent toutes d'une même erreur initiale d'interprétation : celle qui consiste à y voir, au lieu de pierres symbolisant la foudre, des pierres tombées du ciel avec celle-ci, ainsi que nous l'avons expliqué dans un article que nous avons jadis consacré ici même à ce sujet (n° de mai 1929). Les véritables « pierres de foudre », et celles auxquelles se rapporte malgré tout la majorité des faits recueillis, ce sont les haches préhistoriques ; il faut y

joindre les flèches de pierre et certains fossiles en forme de flèches (bélemnites), ce qui n'est qu'une variante du même symbolisme ; là-dessus nous renverrons à ce que nous avons écrit récemment sur la question des armes symboliques (n° d'octobre 1936). Nous signalerons encore un cas spécial, celui où des pierres précieuses ou des cristaux naturels sont considérés comme « pierres de foudre » ; il mérite en effet d'être mis à part, car il peut avoir un certain rapport avec le double sens du mot *vajra* comme « foudre » et « diamant », et alors il s'agirait ici d'un autre symbolisme. Pour en revenir aux armes préhistoriques, il ne suffit certes pas de dire, comme le fait l'auteur, qu'elles ont été regardées comme « pierres de foudre » parce qu'on en avait oublié l'origine et l'usage réels, car, s'il n'y avait que cela, elles auraient tout aussi bien pu donner lieu à une foule d'autres suppositions ; mais, en fait, dans tous les pays sans exception, elles sont toujours des « pierres de foudre » et jamais autre chose ; la raison symbolique en est évidente, tandis que l'« explication rationnelle » est d'une déconcertante puérilité !

Dion Fortune. *La Cabale mystique*. Traduit de l'anglais par Gabriel Trarieux d'Egmont. (Éditions Adyar, Paris). – Le rapprochement des deux mots qui forment le titre de ce gros volume représente quelque chose d'assez contradictoire : à la vérité, d'ailleurs, ce dont il s'agit n'est pas plus mystique qu'il n'est initiatique ; cela est surtout magique, ce qui est encore une chose toute différente. En effet, il est continuellement question de « pouvoirs », de « visions », d'« évocations », de « projections en astral », toutes choses à la fois dangereuses, même quand elles se réduisent en fait à une simple autosuggestion, et assez insignifiantes, même quand il y correspond au contraire quelques résultats réels. D'une façon plus précise, c'est de « magie cérémonielle » qu'il s'agit et l'on peut y voir une assez belle confirmation de ce que nous avons dit sur ce sujet il y a quelque temps : il est intéressant de remarquer tout d'abord à cet égard, la fréquence avec laquelle le mot « cérémonies » revient dans ce livre, tandis que le mot « rites » n'y apparaît que bien rarement ; ensuite, l'aveu explicite que « le cérémonial est pure psychologie », et qu'il est es-

sentiellement destiné « à agir sur l'imagination de l'opérateur » ; c'est bien aussi notre avis, puisque c'est justement en cela qu'il diffère des rites véritables, mais il va de soi que notre appréciation sur la valeur de semblables procédés diffère entièrement de celle de l'auteur. La singulière idée de désigner comme « objectif » et « subjectif » ce qui est respectivement « macrocosmique » et « microcosmique » est encore assez significative sous le même rapport : si les résultats obtenus par un être, en ce qui concerne son propre développement, ne doivent être que « subjectifs », autant dire qu'ils sont inexistants ! Il est constamment fait appel à l'imagination, et aussi, ce qui est plus inquiétant, au « subconscient », à tel point qu'il est fait grand état des trop fameuses théories de Freud ; voilà, certes, la Kabbale tombée bien bas… Au fond, tout cela ne saurait nous étonner, dès lors que nous savons que l'auteur a appartenu à la *Golden Dawn* avant de fonder sa propre école sous le nom de « Fraternité de la Lumière Intérieure », et que nous la voyons citer comme « autorités » principales Mac Gregor Mathers, et… Aleister Crowley, auxquels s'ajoutent accessoirement divers autres écrivains occultistes et théosophistes. Si la « Kabbale chrétienne » qui se forma à l'époque de la Renaissance était déjà fort loin de l'authentique Kabbale hébraïque, que dire de la « Kabbale occultiste » qui vit le jour au XIXe siècle et où les quelques données traditionnelles qui ont subsisté malgré tout sont noyées sous un amas d'éléments hétéroclites et de provenance parfois fort incertaine, de correspondances brouillées beaucoup moins intentionnellement que par l'effet d'une ignorance manifeste, le tout assemblé en un « syncrétisme » qui, quoi qu'en puissent dire les promoteurs de la soi-disant « tradition occidentale », n'a absolument rien de commun avec une « synthèse » ? Dans un ouvrage tel que celui-ci, la Kabbale (ou, pour mieux dire, la doctrine des *Séphiroth* qui n'en est qu'une des branches) ne fournit plus guère qu'un cadre, pour ne pas dire un prétexte, à des spéculations du caractère le plus mêlé, et où il n'est pas jusqu'à la science moderne elle-même qui occupe une place non négligeable ; il paraît que c'est là « traiter la Kabbale d'une façon vivante », comme si la Kabbale authen-

tique était une chose morte et n'avait que l'intérêt d'une curiosité historique ou archéologique ! Cette intention de « modernisation » est d'ailleurs expressément avouée par l'auteur, qui en cela a du moins le mérite de la franchise, mais qui, en raison de ses tendances « évolutionnistes » nettement affirmées, voit un perfectionnement dans ce qui ne peut nous apparaître que comme une assez lamentable dégénérescence… Dans ces conditions, quand on nous parle de certains « manuscrits que les initiés seuls connaissent », nous nous permettons de douter fortement, non de leur existence, mais de leur valeur traditionnelle ; et ceux qui savent ce que nous pensons des prétendues « écoles initiatiques » occidentales modernes comprendront sans peine que nous ne puissions nous empêcher de sourire en voyant invoquer « les réels et légitimes secrets occultes, que l'initiation révèle seule », même s'il n'y avait, à côté de cela, une mention de « cours par correspondance » qui en dit un peu trop long sur la qualité de cette « initiation » ! – Il serait superflu, après tout cela, de nous arrêter sur des erreurs de détail, bien qu'il en soit d'assez amusantes, comme celles qui consistent à mettre le « Sentier Oriental », comme s'il n'en existait qu'un, en face du « Sentier Occidental », à prendre le Confucianisme pour une « foi métaphysique », à attribuer aux « Vêdântins » la fantasmagorie théosophiste des « Rayons et des Rondes », ou encore à citer la phrase bien connue de la « Table d'Émeraude » sous la forme « ce qui est en haut est en bas ». Il est bien curieux aussi qu'on puisse présenter les Quakers comme « une école purement initiatique », confondre le *Bhakti-Yoga* avec l'exotérisme religieux, ou se croire en mesure de célébrer efficacement la messe en dehors de toute « succession apostolique » ; il y aurait même fort à dire sur la mentalité spéciale que révèle ce dernier point… Notons également l'exagération qu'il y a à considérer l'« Arbre de Vie », d'une façon exclusive comme constituant la base unique de tout symbolisme, ainsi que l'importance quelque peu excessive attribuée au Tarot, et, ne fut-ce qu'à titre de curiosité, une sorte d'obsession du « Rayon Vert » qui nous rappelle d'étranges histoires… Il est encore une question particulière dont nous devons dire un mot : on se sou-

viendra peut-être que, à la fin de notre étude sur *Kundalinî-Yoga*, nous avons indiqué la correspondance des *Séphiroth*, envisagée au point de vue « microcosmique », avec les *chakras* de la tradition hindoue. Il paraît, chose qu'alors nous ignorions tout à fait, car c'est ici que nous la voyons mentionnée pour la première fois, que Crowley et le général Fuller ont tenté d'établir une telle corrélation ; mais, d'ailleurs les correspondances qu'ils donnent, et qui sont reproduites dans ce livre, sont l'une et l'autre erronées, faute surtout d'avoir remarqué que, par la considération de chacun des trois couples de *Séphiroth* situés à un même niveau commun représentant la polarisation d'un principe unique, le dénaire des *Séphiroth* se ramène de la façon la plus simple au septénaire des *chakras*. – Ajoutons enfin, quant à la présentation de l'ouvrage, qu'il vaudrait certainement beaucoup mieux s'abstenir complètement de donner certains mots en caractères hébraïques, plutôt que de les imprimer de telle sorte qu'il ne s'y trouve presque pas une lettre exacte ; et d'autre part, pourquoi le traducteur écrit-il toujours « *la* Yoga », « *la* Swastika », voire même « *la* Sépher Yetzirah » ? Il faudrait aussi, en ce qui concerne la traduction, se méfier des mots anglais qui, tout en ressemblant beaucoup à des mots français, ont parfois un sens tout à fait différent…

1938

Prof. Léo Frobenius and Douglas C. Fox. *Prehistoric Rock Pictures in Europe and Africa, from material in the archives of the Research Institute for the Morphology of Civilization, Frankfort-on-Main*. (The Museum of Modern Art, New-York.) – Dans ce volume publié à l'occasion d'une exposition, ce qui est pour nous plus particulièrement digne d'intérêt, à part les nombreuses reproductions dont il est illustré, c'est l'historique des difficultés que rencontra la reconnaissance des premières découvertes de peintures préhistoriques, que les « savants » nièrent obstinément pendant des années, parce que, à leurs yeux, il ne pouvait pas avoir existé de civilisation, ni par conséquent d'art, à des époques aussi lointaines ; il y a là, un bel exemple de la force de certains préjugés ! La raison de ces négations, au fond, c'est que « la mentalité occidentale était pénétrée de la conviction que la culture de notre époque était la plus haute que l'homme ait jamais atteinte, que les cultures plus anciennes ne pouvaient en aucune façon être comparées à la grandeur de l'existence scientifique moderne, et surtout, que tout ce qui s'était développé avant le commencement de l'histoire ne pouvait être regardé que comme « primitif » et insignifiant en comparaison de la splendeur du XIXe siècle ». On ne saurait mieux dire ; et, au surplus, nous ne croyons pas que cette mentalité ait beaucoup changé depuis lors, même si, dans certains cas particuliers comme celui dont il s'agit, elle a finalement été obligée de s'incliner devant des évidences par trop incontestables. – Toute question d'appréciation « esthétique » à part, l'interprétation de ces peintures, appartenant à des civilisations sur lesquelles on n'a guère d'autres données, est naturellement fort difficile, voire même souvent tout à fait impossible, sauf dans les cas où une signification rituelle se laisse deviner plus ou moins complètement. Notons

qu'une figure trouvée dans le Désert Lybique ressemble d'une façon tout à fait frappante à une représentation « typhonienne » de l'ancienne Égypte ; mais, par une curieuse méprise, elle est donnée comme étant celle du « dieu à la tête de chacal », alors que, en réalité, celui-ci est Anubis et non pas Set ; en fait, il s'agit, aussi nettement que possible, du « dieu à la tête d'âne », dont il est assez intéressant de constater ainsi la présence dès les temps préhistoriques.

H. de Vries de Heekelingen. *L'Orgueil juif*. (Revue Internationale des Sociétés Secrètes, Paris). – Ce livre est d'un caractère trop « politique » pour qu'il soit possible d'en parler longuement, et nous devons nous borner à formuler, à son propos, une remarque d'une portée beaucoup plus générale : c'est que ce qu'on appelle ici l'« orgueil juif » ne nous paraît pas représenter quelque chose d'aussi exceptionnel qu'on veut bien le dire ; au fond, l'attitude des Juifs vis-à-vis des *Goyim* est-elle bien différente de ce qu'était, par exemple, celle des Grecs vis-à-vis des « Barbares » ? En principe, d'ailleurs, tous les cas de ce genre peuvent très bien s'expliquer par la nécessité, pour éviter tout mélange illégitime entre des formes traditionnelles diverses, de donner fortement aux adhérents de chacune d'elles le sentiment d'une différence entre eux et les autres hommes ; la nature humaine étant ce qu'elle est, cette différence n'est que trop facilement prise pour une supériorité, du moins par le vulgaire qui ne peut en connaître la véritable raison profonde, ce qui amène forcément, chez celui-ci, la dégénérescence de ce sentiment en une sorte d'orgueil et il est même compréhensible que cela se produise surtout quand il s'agit d'une collectivité rigoureusement « fermée », comme celle à laquelle est destinée la tradition judaïque… Mais, au fait, pourquoi ne parle-t-on pas de l'« orgueil européen », qui est bien certainement le plus insolent de tous, et qui, lui, ne saurait trouver l'ombre d'une justification ou d'une excuse dans des considérations d'ordre traditionnel ? – Nous ajouterons seulement une observation sur un point de détail : l'auteur croit à tort (et il n'est certes pas le seul !) que le « sceau de Salomon » (appelé aussi « bouclier de David », mais non «

sceau de David » comme il le dit) est un symbole spécifiquement juif, alors que, en réalité, il appartient tout autant à l'Islamisme et même à l'hermétisme chrétien qu'au Judaïsme. Il signale, à ce sujet, que, dans les armes de la ville de Privas, trois fleurs de lys auraient été remplacées récemment par « trois étoiles juives (*sic*) à six branches » ; nous ne savons si le fait est exact, mais, en tout cas, ce dont il est assurément bien loin de se douter et qui rend la chose vraiment amusante, c'est que les deux symboles sont fort près d'être équivalents, étant construits l'un et l'autre, de même encore que le Chrisme, sur un seul et même schéma géométrique, celui de la roue à six rayons ; et cela montre une fois de plus qu'on ferait bien de s'abstenir de toucher à certaines questions quand on ne possède pas tout au moins quelques notions élémentaires de symbolisme !

1939

Frédéric Portal. *Des couleurs symboliques dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes*. (Éditions Niclaus, Paris). – Ce livre, qui date exactement d'un siècle, était depuis longtemps devenu à peu près introuvable ; la réédition qui vient d'en être faite est d'autant plus opportune qu'il est demeuré jusqu'à maintenant, en français tout au moins, le seul ouvrage traitant spécialement du symbolisme des couleurs. Son intérêt ne réside d'ailleurs pas uniquement dans les considérations de détail et l'abondante documentation qu'il renferme sur ce sujet ; ce qui est peut-être plus important encore, c'est qu'il se présente comme l'application d'une idée fondamentale dont la portée, ainsi que le font remarquer les éditeurs dans leur avant-propos, dépasse de beaucoup le cadre indiqué par le titre, et qui est « l'idée d'une *Révélation* primitive et parfaite déposée dans le berceau de l'humanité et qui aurait donné naissance à toutes les doctrines traditionnelles qui ont alimenté sa vie spirituelle au cours des âges ». C'est ce que Portal lui-même affirme de la façon la plus nette dans sa conclusion : « Un grand fait, dit-il, domine les recherches que je soumets au monde savant : l'unité de religion parmi les hommes, et comme preuve, la signification des couleurs symboliques, la même chez tous les peuples et à toutes les époques ». D'autre part, considérant que toute doctrine, en s'éloignant de la perfection originelle, ne peut qu'aller en se dégradant et en se matérialisant de plus en plus, il distingue comme trois étapes successives dans cette dégradation, et il y fait correspondre, dans la signification des symboles, trois degrés qui constituent respectivement ce qu'il appelle la « langue divine », la « langue sacrée » et la « langue profane ». La première, d'après la définition qu'il en donne tout d'abord semble être pour lui réellement primitive et antérieure à la distinction du sacerdoce

et de la royauté ; la seconde « prend naissance dans les sanctuaires », à la suite de la constitution du sacerdoce proprement dit ; enfin, la dernière n'est plus que l'« expression matérielle des symboles », en connexion avec la dégénérescence « idolâtrique » due à l'incompréhension du vulgaire. Il y a toutefois quelque flottement dans l'application qu'il fait de ces principes : il semble parfois que ce soit plutôt ce qu'il rapporte à la première « langue » qui ait un caractère vraiment « sacerdotal », tandis qu'il fait rentrer dans la seconde bien des choses dont le caractère pourrait par contre être dit « royal », notamment tout ce qui concerne le blason ; et, d'autre part, tout ce qu'il qualifie de « profane » ne l'est pas strictement et ne répond pas à la définition précédente ; la distinction n'en est pas moins valable en elle-même, et il pourrait y avoir intérêt, pour quelqu'un qui voudrait faire une nouvelle étude sur le même sujet, à la reprendre d'une façon plus rigoureuse. Un autre point qui est particulièrement digne d'être noté, c'est que l'auteur a reconnu et exprimé formellement le fait que les symboles présentent en général deux significations contraires ; c'est ce qu'il appelle la « règle des oppositions », et il en montre de nombreux exemples dans l'usage qui a été fait des différentes couleurs qu'il étudie successivement. Quant aux réserves qu'il y aurait lieu de faire sur certaines de ses interprétations, elles tiennent surtout, au fond, à deux raisons principales : l'une est une information insuffisante ou inexacte sur les doctrines orientales, fort excusable d'ailleurs à l'époque où le livre a été écrit ; l'autre est une influence swedenborgienne assez fortement marquée, et, en matière de symbolisme comme à bien d'autres égards, Swedenborg est loin d'être un guide parfaitement sûr. Malgré ces défauts, un tel ouvrage, redisons-le encore, n'en est pas moins du plus grand intérêt, et même indispensable à tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent au sujet qu'il traite, puisqu'il n'en existe aucun autre qui puisse le remplacer.

Mortimer J. Adler. *Saint Thomas and the Gentiles*. (Marquette University Press, Milwaukee, Wisconsin). – L'auteur, qui est professeur à l'Université de Chicago, étudie l'argumentation qu'on pourrait opposer à ceux qui représentent en quelque sorte, à

l'époque actuelle, l'équivalent de ceux à qui saint Thomas d'Aquin s'adressait en écrivant sa *Summa contra Gentiles* : ce sont d'abord les « scientistes » ou « positivistes », qui nient l'existence même d'une vraie philosophie, et ensuite ce qu'il appelle les « systématistes », qui admettent une pluralité irréductible de philosophies, les considérant comme également valables à la seule condition qu'elles constituent des constructions cohérentes en elles-mêmes. Ce qui est le plus intéressant ici à notre point de vue, c'est la protestation élevée contre l'esprit de système ; l'auteur n'hésite pas à reprocher même, avec beaucoup de raison, à certains thomistes de dénaturer la philosophie de saint Thomas en la présentant comme « un grand système de pensée », et il préférerait même renoncer au nom de « thomisme » parce que sa forme paraît suggérer l'idée d'un système spécial, représentant simplement les conceptions particulières d'une certaine individualité, c'est-à-dire « une philosophie » parmi les autres, et non une expression de la *philosophia perennis* ; il est seulement à regretter qu'il ne semble pas concevoir cette *philosophia perennis* en dehors de sa forme spécifiquement chrétienne, qui, en réalité ne peut être qu'une des multiples expressions de la vérité une.

Albert Gleizes. *La Signification humaine du Cubisme*. (Éditions Moly-Sabata, Sablons, Isère). – Cette brochure est la reproduction d'une conférence dans laquelle l'auteur s'est attaché à montrer que le cubisme, connu surtout comme une manifestation esthétique, a en réalité exercé une influence dans un domaine plus étendu et plus vraiment « humain », d'abord parce qu'il fut « un travail de peintre véridique, de manuel », et ensuite parce qu'il amena le peintre, pour résoudre certaines difficultés, à réfléchir « non sur les images de l'extérieur, mais sur lui-même, sur ses tendances naturelles, sur ce qu'il voulait faire, sur ses facultés agissantes ». Ce fut donc, pour certains tout au moins, un point de départ de recherches qui devaient les mener plus loin, en « réintroduisant, par la multiplicité des points de vue (substituée à l'unité perspective), le temps dans un mode d'expression humain, dans un art qui, prétendait-on, ne le comportait pas », et en faisant comprendre que « la figure géométrique était un

moyen et non une fin ». Nous n'insisterons pas sur les considérations plus proprement « techniques », ni sur la théorie de l'« arc en ciel » que l'auteur a déjà exposée ailleurs ; mais nous signalerons, comme plus particulièrement intéressante, l'idée que « le cubisme a obligé à modifier la notion unilatérale sensible qui nous arrive de la Renaissance », et par là-même à se rapprocher des conceptions artistiques du moyen âge, ce qui peut faire « renaître une expression religieuse ».

L. Adams Beck. *Au cœur du Japon : Zenn, Amours mystiques*. Traduit de l'anglais par Jean Herbert et Pierre Sauvageot. (Éditions Victor Attinger, Paris et Neuchatel). – Nous retrouvons dans ce livre les mêmes qualités que dans l'autre roman du même auteur dont nous avons parlé précédemment, mais aussi les mêmes défauts, et qui même, il faut bien le dire, y semblent quelque peu aggravés. La façon dont des Européens sont mêlés dans ces récits à certains milieux orientaux peut être acceptable une fois, une exception n'ayant comme telle rien d'invraisemblable, mais, quand elle se répète, elle donne l'impression d'un « procédé » bien artificiel ; en outre, les conséquences de cette intervention se traduisent ici, comme l'indique le titre, par des « amours mystiques » qui sont assez difficilement conciliables avec le caractère du *Zen* authentique. D'autre part, l'idée d'établir des rapprochements entre une doctrine traditionnelle et les conceptions de la science occidentale moderne, et de s'appuyer sur celles-ci pour faire accepter celle-là, idée dont nous avons dénoncé si souvent la vanité, joue ici un assez grand rôle ; nous savons d'ailleurs qu'elle existe réellement chez les représentants de certaines branches du Bouddhisme japonais contemporain, où le « modernisme » sévit fâcheusement, mais nous voulons croire pourtant qu'il n'en est ainsi que dans les écoles les plus exotériques. Il y a même une contradiction assez curieuse : l'auteur dit très justement que, « lorsqu'on suit les disciplines de l'Asie, on ne va pas à la pêche aux âmes, et l'on ne se livre pas à une propagande facile » ; mais cela ne l'empêche pas d'attribuer une telle propagande à une organisation initiatique, ou qui devrait être telle, et qu'elle représente comme préparant des sortes de « missionnaires »

pour les envoyer en Occident après leur avoir fait apprendre, non seulement les langues européennes, mais aussi le langage « scientifique » qui plaît aux Occidentaux. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a, à côté de tout cela, des aperçus très intéressants et exacts sur les méthodes de développement spirituel employées par le Zen, ainsi que sur la façon dont elles se reflètent dans divers aspects caractéristiques de la civilisation japonaise ; il est pourtant à regretter encore que, comme pour le *Yoga* dans l'autre livre, les résultats de la « réalisation » n'apparaissent pas bien clairement, et que l'auteur semble même s'en faire une idée restreinte à quelques points de vue fort secondaires ; mais, malgré tout, cela peut assurément inciter certains à réfléchir et à essayer de pénétrer ces choses plus profondément s'ils en ont en eux-mêmes la possibilité.

Paul Radin. *The Story of the American Indian*. (Liviright Publishing Corporation, New-York). – Ce livre vise à donner une vue d'ensemble des anciennes civilisations de l'Amérique, en réunissant, sous une forme aisément accessible et même d'une lecture agréable, des données qui, jusque-là, étaient restées éparses dans de multiples études spéciales. Ce qui est le plus intéressant à notre point de vue c'est ce qui concerne les « mythes » et les rites, car quiconque est au courant du symbolisme traditionnel pourra y trouver matière à de nombreux rapprochements très significatifs avec ce qui se rencontre dans d'autres civilisations ; l'auteur a d'ailleurs le mérite de rapporter les faits d'une façon impartiale, sans les déformer en y mêlant les idées préconçues qui ont cours chez la plupart des « anthropologistes ». Ce qui se rapporte aux origines est plus hypothétique, et il n'y a là rien d'étonnant, car cette question demeure fort obscure à bien des égards : d'après la théorie de l'auteur, tout aurait eu pour point de départ une civilisation unique, celle des Mayas, qui serait allée en se modifiant et comme en se dégradant peu à peu à mesure qu'elle s'étendait vers le Nord d'un côté et vers le Sud de l'autre ; cela paraît assez difficile à prouver, surtout en l'absence de toute chronologie un peu sûre, et les ressemblances et les différences entre les usages des divers peuples invoquées à l'appui de cette thèse,

pourraient assurément s'interpréter de bien d'autres façons. Cela ne ferait d'ailleurs, en tout cas, que reculer la difficulté, car il resterait alors à se demander d'où venait la civilisation des Mayas elle-même : tant qu'on voudra se borner à des méthodes de recherche « profane », au lieu de se référer à des indications véritablement traditionnelles qu'on traite trop facilement de « légendes » sans chercher à en approfondir le sens, une telle question demeurera toujours insoluble. Du reste, si les dates approximatives attribuées à la civilisation des Mayas doivent être admises, celle-ci serait, certes, beaucoup trop récente pour pouvoir représenter réellement une « origine », mais n'y aurait-il pas lieu de se demander pourquoi « la période qui joue le plus grand rôle dans le calendrier maya est en connexion avec un temps fort antérieur au début même de l'histoire des Mayas » ?

E. Aroux. *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste : Révélations d'un catholique sur le moyen âge*. (Éditions Niclaus, Paris). – C'est une excellente idée d'avoir réédité le livre d'Aroux sur Dante, dont l'édition originale date de 1854, et qui naturellement était depuis longtemps introuvable. Aroux eut le mérite d'être un des premiers, avec Rossetti et à peu près en même temps que lui, à signaler l'existence d'un sens ésotérique dans l'œuvre de Dante ; et, malgré les travaux assez nombreux qui ont été publiés depuis lors sur ce sujet, surtout en ces dernières années, la documentation contenue dans son ouvrage n'a rien perdu de son intérêt, et il faudra toujours s'y reporter comme à une sorte d'introduction indispensable aux études plus récentes. Il est d'ailleurs bien entendu que l'interprétation d'Aroux appelle beaucoup de réserves et a besoin d'être rectifiée sur bien des points, à commencer par les imputations formulées à l'égard de Dante dans le titre même ; nous nous sommes déjà expliqué, dans *L'Ésotérisme de Dante*, sur ce qu'il faut penser de l'accusation d'« hérésie », qui ne repose en somme que sur une confusion entre les deux domaines exotérique et ésotérique, ou, si l'on veut, initiatique et religieux. Aroux, du reste, ignorait visiblement tout de la nature réelle de l'initiation ; aussi ne voit-il, dans l'emploi d'un langage secret et symbolique, qu'une simple précaution destinée à dissi-

muler ce qu'il aurait pu être dangereux de dire ouvertement, car il ne paraît concevoir les organisations initiatiques que comme de vulgaires « sociétés secrètes » à tendances plus ou moins politiques, comme il y en eut tant dans la première moitié du XIXe siècle ; la mentalité particulière de cette époque est sans doute responsable aussi de l'idée plutôt paradoxale de faire de Dante, défenseur de la conception d'une monarchie universelle que le « Saint Empire » aurait dû réaliser, un précurseur du « socialisme » et des utopies révolutionnaires de 1848. Une autre erreur singulière est celle d'après laquelle les organisations initiatiques du moyen âge, transformées en « sectes » par incompréhension de leur véritable caractère, auraient eu des doctrines « rationalistes » ; non seulement il y a là un anachronisme, mais le « rationalisme », depuis qu'il existe, a toujours été l'adversaire et le négateur le plus irréductible de tout ésotérisme, et c'est même là une des parties les plus essentielles de son rôle dans la déviation du monde moderne. Il y a d'ailleurs dans l'attitude d'Aroux, remarquons-le incidemment, quelque chose qui donne une impression un peu étrange : il semble que ses déclarations catholiques « sonnent faux » par leur exagération même, si bien qu'on est tenté de se demander de quel coté allaient réellement ses sympathies au double point de vue religieux et politique, d'autant plus que la façon dont il présente Dante coïncide en somme avec celle de Rossetti, dont les tendances apparentes étaient tout opposées ; nous ne prétendons pas résoudre cette question, faute de renseignements « biographiques » suffisants, et elle n'a au fond qu'un intérêt de pure curiosité, car il est évident que cela n'affecte en rien le contenu du livre. On pensera peut-être que, après tant de réserves, il ne doit rester de celui-ci qu'assez peu de chose ; ce serait tout à fait inexact, car il reste au contraire tout le côté documentaire, ainsi que nous l'avons dit, et c'est là ce qui importe le plus dans un ouvrage de ce genre : au surplus, tous ceux qui possèdent certaines données traditionnelles peuvent facilement rectifier eux-mêmes et « réinterpréter » correctement tout ce qui a été déformé par la « perspective » spéciale de l'auteur, et c'est même là un travail qui est loin de manquer d'intérêt.

1940

Ananda K. Coomaraswamy. *The Christian and Oriental or True Philosophy of Art*: a lecture given at Boston College, Newton, Massachusetts, in March 1939. (John Stevens, Newport, Rhode Island). – Cette brochure reproduit une conférence faite dans une Université catholique par notre éminent collaborateur ; il y insiste sur l'identité de toute conception traditionnelle de l'art, qu'elle soit occidentale, et en particulier chrétienne, ou orientale : il s'agit, en fait, d'une doctrine vraiment « catholique » au sens originel de ce mot, c'est-à-dire universelle. Dans cette vue traditionnelle, il n'y a aucune distinction essentielle entre art et métier ; toute chose bien faite et parfaitement adaptée à son usage est proprement une œuvre d'art ; il ne saurait être question ici de « jeu » ni de plaisir « esthétique », car

> « les vies contemplative et active seules sont considérées comme humaines, et une vie qui a pour fin le plaisir est subhumaine ».

La beauté réside dans l'œuvre d'art elle-même, en tant que celle-ci est parfaite conformément à sa destination : elle est indépendante de l'appréciation du spectateur, qui peut être ou n'être pas qualifié pour la reconnaître ; c'est là, en effet, affaire de connaissance ou de compréhension, non de sensibilité comme le voudraient les modernes, et *ars sine scientia nihil*. Un besoin est la cause première de la production d'une œuvre d'art ; mais il s'agit à la fois, en cela, de besoins spirituels et physiques, car l'homme, envisagé dans son intégralité, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, c'est-à-dire des idées et des principes qui peuvent être exprimés par l'art ; primitivement, il n'y a aucune distinction de sacré et de profane, toutes les choses sont faites à l'imitation de prototypes

divins, et « ce qu'elles signifient est encore plus réel que ce qu'elles sont en elles-mêmes ». La contemplation du modèle idéal doit donc nécessairement précéder la réalisation matérielle de l'œuvre d'art ; c'est seulement ainsi que « l'art imite la nature dans son mode d'opération », c'est-à-dire Dieu même dans son mode de création. En se conformant au modèle idéal, l'artiste s'exprime d'ailleurs aussi lui-même, mais *sub specie aeternitatis*, et non quant à son individualité contingente ; de là, le caractère anonyme des œuvres d'art dans les civilisations traditionnelles ; et, à un point de vue complémentaire de celui-là, la représentation d'un individu y est plutôt un « type » qu'un portrait physiquement ressemblant, car « l'homme est représenté par sa fonction plutôt que par son apparence ». Quant aux représentations symboliques de la Divinité, même lorsqu'elles sont anthropomorphiques, elles ne doivent aucunement être prises pour des « figurations » ; une connaissance adéquate de la théologie et de la cosmologie est nécessaire pour les comprendre, car elles ne font point appel au sentiment, mais elles sont essentiellement des « supports » de contemplation intellectuelle, et l'art, même le plus élevé, n'est en définitive rien d'autre qu'un moyen subordonné à cette fin.

Walter H. Dudley and R. Albert Fisher. *The Mystic Light. The Script of Harzael-Harzrael.* (Rider and Co., London). – Le premier des deux auteurs est dit avoir écrit cet ouvrage « par inspiration », et le second l'avoir « interprété et adapté à la compréhension terrestre » ; on sait ce que nous pensons, d'une façon générale, des productions de ce genre, et celle-ci n'est certes pas faite pour nous en donner une meilleure opinion. Il y a là, exprimées en un style invraisemblable, des choses dont certaines sont au fond assez banales, tandis que les autres sont de la plus extravagante fantaisie ; la formation et la constitution de la terre, de la lune et du monde stellaire (ou « constellaire », comme il est dit), surtout, font l'objet d'interminables considérations que rien ne saurait justifier, ni au point de vue « scientifique » ordinaire, ce qui importe assez peu pour nous, ni au point de vue traditionnel, ce qui est beaucoup plus grave ; l'histoire des « quatre grandes dispen-

sations terrestres » n'a pas davantage de ressemblance avec tout ce qu'on peut savoir de celle des traditions réelles ; et le tout est accompagné de nombreuses figures, qui n'ont assurément pas le moindre rapport avec le véritable symbolisme. Il est d'ailleurs donné à entendre que toute critique formulée contre ce *script* risquerait tout simplement d'« offenser le ciel et la terre » ; de la part de gens qui trop évidemment se croient « missionnés », cela n'est pas fait pour beaucoup nous surprendre ; ce qui est plus étonnant, c'est qu'un pareil livre, et surtout aussi volumineux, ait pu réussir à trouver un éditeur…

André Savoret. *L'Inversion psychanalytique*. (Librairie Heugel, éditions « Psyché », Paris). – Cette brochure contient une sévère critique de la psychanalyse, que nous ne pouvons assurément qu'approuver, et qui coïncide même sur certains points avec ce que nous avons écrit ici nous-mêmes sur ce sujet, notamment en ce qui concerne le caractère particulièrement inquiétant de la « transmission » psychanalytique, à propos de laquelle l'auteur cite d'ailleurs nos articles. Le titre se justifie par le fait que non seulement la psychanalyse renverse les rapports normaux du « conscient » et du « subconscient », mais aussi qu'elle se présente, à bien des égards, comme une sorte de « religion à rebours », ce qui montre assez de quelle source elle peut être inspirée ; le rôle pédagogique qu'elle prétend jouer et son infiltration dans les diverses méthodes dites d'« éducation nouvelle » sont aussi quelque chose d'assez significatif… La seconde partie, intitulée *Totémisme et Freudisme* est consacrée plus spécialement à l'examen de la théorie extravagante que Freud a formulée sur l'origine de la religion, en prenant pour point de départ les élucubrations, déjà passablement fantastiques et incohérentes, des sociologues sur le « totémisme », et en y adjoignant ses conceptions propres, on pourrait dire volontiers ses « obsessions » ; tout cela donne une idée fort édifiante d'une certaine partie de la « science » contemporaine… et de la mentalité de ceux qui y croient !

R. de Saussure. *Le Miracle grec, Étude psychanalytique sur la civilisation hellénique*. (Éditions Denoël, Paris). – Nous avons préci-

sément ici un exemple de théories du genre de celles dont il est question ci-dessus : quelques lignes de l'introduction donneront une idée suffisante de l'esprit dans lequel ce livre est conçu : « Le berceau de l'humanité nous est apparu comme une sorte de névrose collective qui faisait obstacle au développement de l'intelligence. (Admirons en passant cette image d'un « berceau » qui est une « névrose »…) Chaque civilisation est une tentative, plus ou moins réussie, d'autoguérison spontanée. La première en date, la civilisation grecque est parvenue à faire tomber le voile qui la séparait de la réalité ». Il va sans dire que ce qui est appelé ici « intelligence » n'est rien de plus que la raison, et que son « développement » consiste à se tourner exclusivement vers le domaine sensible ; et, pour ce qui est de la « réalité », il faut entendre tout simplement par là les choses envisagées au point de vue profane, qui, pour l'auteur et pour ceux qui pensent comme lui, représente « l'achèvement le plus complet de l'homme » ! Aussi, même quand certains faits sont énoncés exactement, l'interprétation qui en est donnée est-elle proprement au rebours de ce qu'elle devrait être : tout ce qui, dans la période « classique », marque une dégénérescence ou une déviation par rapport aux époques précédentes, est présenté au contraire comme un « progrès »… Dans tout cela, d'ailleurs, l'auteur a mis assez peu de chose de lui-même, car son livre est fait surtout de citations d'« autorités » pour lesquelles il a manifestement le plus grand respect ; il paraît bien être de ceux qui acceptent sans la moindre discussion toutes les idées enseignées plus ou moins « officiellement » ; à ce titre, on pourrait considérer son travail comme une « anthologie » assez curieuse de ce qu'on est convenu d'admettre dans les milieux « scientistes » actuels en ce qui concerne les civilisations antiques. Il serait bien inutile d'entrer dans le détail et d'insister sur l'explication qui est donnée du soi-disant « miracle grec » ; en la débarrassant de toute la « mythologie » freudienne dont elle est entourée, on pourrait en somme la résumer en ces quelques mots : c'est la révolte contre les institutions familiales, et par suite, contre tout ordre traditionnel, qui, en rendant possible la « liberté de pensée », a été la cause initiale de tout « progrès » ; ce

n'est donc là, au fond, que l'expression même de l'esprit antitraditionnel moderne sous sa forme la plus brutale. Ajoutons encore une remarque : il a été successivement de mode, depuis un siècle environ, d'assimiler les « hommes primitifs » à des enfants, puis à des sauvages ; maintenant, on veut les assimiler à des malades, et plus précisément à des « névrosés » ; malheureusement on ne s'aperçoit pas que ces « névrosés » ne sont en réalité, qu'un des produits les plus caractéristiques de la « civilisation » tant vantée de notre époque !

Dr Pierre Galimard. *Hippocrate et la Tradition pythagoricienne*. (Jouve et Cie, Paris). – Ce travail dépasse de beaucoup la portée habituelle des thèses de doctorat en médecine, et on pourrait le considérer comme une excellente introduction à l'étude de tout un ensemble de questions qui paraissent avoir été fort négligées jusqu'ici. Ce qui fait l'intérêt d'Hippocrate, c'est qu'il « nous apparaît comme le dernier représentant, en Occident tout au moins, d'une médecine traditionnelle » ; cette médecine, qui était essentiellement un « art sacerdotal », était probablement déjà bien affaiblie en Grèce à son époque, et l'on peut se demander jusqu'à quel point lui-même l'avait comprise : mais les données qu'il a conservées dans ses écrits, et qui sans lui seraient entièrement perdues (car jusqu'à lui elles n'avaient sans doute jamais été transmises qu'oralement), n'en mériteraient pas moins un examen approfondi, qui, surtout si l'on y joignait une comparaison avec les choses du même ordre qui existent en divers pays d'Orient, permettrait peut-être d'en retrouver la véritable signification. Le Dr Galimard s'est proposé plus particulièrement de montrer les liens qui rattachent les conceptions exposées par Hippocrate à celles des Pythagoriciens, qui appartiennent aussi à la même période de transition entre la Grèce archaïque et la Grèce « classique » : le symbolisme des nombres, l'analogie du macrocosme et du microcosme, la théorie des tempéraments et de leurs correspondances quaternaires, l'affirmation d'une étroite relation entre la sagesse et la médecine, tout cela, chez Hippocrate, est manifestement d'inspiration pythagoricienne. Naturellement, l'auteur n'a pu ici que donner un aperçu de ces

différents sujets ; mais, puisqu'il dit lui-même que « son travail, bien loin d'épuiser la question et de conclure, voudrait être seulement une entrée en matière », il faut espérer qu'il lui sera possible de continuer ces études par la suite et de reconstituer plus complètement le caractère de cette « médecine d'origine sacrée », si différente à tous égards de la médecine profane des modernes, et qui, contrairement aux tendances exclusivement analytiques et expérimentales de celle-ci « tire d'en haut tous ses principes et leurs applications ».

R. P. Victor Poucel. *Mystique de la Terre : II. La parabole du Monde*. (Librairie Plon, Paris). – Ce livre, comme le *Plaidoyer pour le Corps* dont nous avons déjà parlé et auquel il fait suite, est heureusement fort éloigné des banalités « idéales » et des « abstractions » vides auxquelles se complaît notre époque, et contre lesquelles l'auteur s'élève très justement dès le début. Pour en définir en quelques mots l'idée principale, on pourrait dire qu'il s'agit en somme de restituer au monde sensible la valeur symbolique qui en fait, dans son ordre, une image des réalités spirituelles, et que lui reconnaissait expressément la pensée chrétienne du moyen âge, aussi bien que toute autre pensée traditionnelle ; et, si une telle conception est assurément tout à fait étrangère à la mentalité moderne, nous ne pensons pas qu'il y ait lieu pour cela de paraître s'excuser d'y revenir, puisqu'elle est en réalité celle qui est commune à toute l'humanité « normale ». L'auteur, bien entendu, ne prétend point traiter ce sujet d'une façon complète, ce qui serait évidemment impossible ; il n'a voulu qu'en esquisser différents aspects, mais, même dans ces limites, peut-être aurait-il pu aller quelquefois un peu plus loin ; il est certains chapitres qui sont un peu décevants, comme *Terre et Ciel*, pour lequel les Chinois, qu'il cite si volontiers par ailleurs, auraient pu facilement lui fournir des données beaucoup plus précises, ou *Le Cœur du Monde*, qui est, dans la tradition universelle, bien autre chose que ce qu'il voit ; on a l'impression, dans des cas comme ceux-là, qu'il n'a pas assez nettement conscience que le véritable symbolisme est essentiellement une « science exacte ». Nous nous demandons si ce n'est pas aussi pour cette

raison qu'il semble y avoir chez lui une certaine tendance à diminuer la valeur des considérations mêmes qu'il expose, comme si leur portée réelle lui échappait dans une certaine mesure, à tel point qu'il va parfois jusqu'à accepter une sorte de renversement des rapports entre elles et des choses qui sont en réalité d'un ordre beaucoup plus « extérieur » ; n'y a-t-il pas là comme une concession, probablement involontaire du reste, à l'esprit moderne et à son « exotérisme » exclusif ? Cela est particulièrement sensible dans un chapitre consacré au symbolisme des nombres (ce chapitre est intitulé *In Pondere et Mensura*, et, disons-le en passant, nous ne nous expliquons pas cette omission du « nombre », mentionné explicitement dans le texte de la *Sagesse*, où les trois termes se réfèrent à des modes distincts de la quantité, puisque c'est précisément du nombre que, en fait, il est ici question d'un bout à l'autre) ; ainsi, quand on connaît toute l'importance qu'a la valeur numérique des lettres dans certaines langues sacrées, et l'impossibilité de comprendre réellement le sens profond de celles-ci sans en tenir compte, on est en droit de s'étonner en lisant qu'« on peut faire un meilleur usage du temps » que de s'arrêter à une interprétation des textes basée sur la science des nombres. Il va sans dire, d'ailleurs, qu'une telle interprétation n'est applicable qu'aux langues qui sont ainsi constituées, comme l'hébreu et l'arabe (et elle est une chose toute naturelle pour ceux qui ont l'usage habituel de ces langues), et qu'il est absurde de vouloir la transporter, par exemple, dans les langues occidentales modernes ; sur ce point et sur divers autres, nous serions certainement beaucoup plus sévère que l'auteur à l'égard de certaines divagations contemporaines. Ce qui justifie cette dernière réflexion, c'est surtout la surprise que nous causent certaines références à un docteur « steinerien », par exemple, ou encore à un chimiste qui essaie d'accommoder l'astrologie aux points de vue de la science moderne (et qui, par surcroît, se proclama jadis « adorateur » de Mme Blavatsky, détail sans doute ignoré du R. P. Poucel) ; il ne serait certes pas difficile de trouver de meilleures « autorités », traditionnellement plus sûres que celles-là ; et, quand il s'agit de « science sacrée », on ne

saurait jamais faire preuve d'un « discernement » trop rigoureux… En ce qui concerne l'astrologie, précisément, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que l'auteur ait été amené, faute d'informations plus dignes de foi, à accepter une interprétation du symbolisme zodiacal qui n'est pas exempte de fantaisie ; et nous devons aussi remarquer, à ce propos, que le commencement de l'année à l'équinoxe de printemps, s'il vaut spécialement pour certaines formes traditionnelles (comme l'équinoxe d'automne pour d'autres, par exemple pour la tradition judaïque), n'a cependant rien de « primordial » et, en tout cas, n'est pas conforme à la tradition chrétienne, pour laquelle c'est le solstice d'hiver qui marque le début du cycle annuel ; ajoutons qu'il y a là quelque chose qui est particulièrement important pour « situer » les différentes traditions par leurs correspondances cosmiques. À propos des rapports entre les traditions, il nous faut encore relever incidemment un point qui nous concerne d'une façon directe : une note semble nous faire dire que la tradition « abrahamique » se trouve « recueillie, plus ou moins altérée, dans la Kabbale et dans l'Islam » ; nous sommes parfaitement certain, au contraire, qu'elle n'y est nullement altérée, puisque ce sont là des branches authentiques et orthodoxes de cette même tradition « abrahamique ». On trouvera peut-être que nous formulons bien des critiques : mais, si nous y insistons, c'est que cela nous paraît plus profitable que de nous en tenir aux éloges généraux que le livre mérite incontestablement, et que l'œuvre que l'auteur a entreprise, et qu'il se propose de poursuivre, présente un intérêt tout particulier au point de vue d'une restauration de la mentalité traditionnelle : aussi ne pouvons-nous que souhaiter que cette mentalité s'y reflète aussi intégralement que possible, et nous serons trop heureux si nos remarques peuvent y contribuer.

1945

Les comptes-rendus que nous publions ici ont été rédigés il y a cinq ans et étaient destinés à paraître dans le numéro de Juillet 1940 qui n'a jamais vu le jour. Depuis cette époque, les ouvrages recensés se sont trouvés épuisés, mais nous avons pensé que ce fait n'enlevait rien à l'intérêt des considérations exposées par notre éminent collaborateur.

Robert Pouyaud. *Sous le signe de la Spirale : Vézelay, centre initiatique*. (Imprimerie Maurice Laballery, Clamecy.). – Cette brochure contient beaucoup de considérations intéressantes sur l'architecture du moyen âge et sur son caractère symbolique et ésotérique ; mais l'admiration trop exclusive de l'auteur pour le style roman le rend fort injuste à l'égard de la cathédrale ogivale, où il ne veut voir « qu'une expression philosophique tendant vers des fins humanistes en reflétant le monde profane » ! Il est vrai que le passage du roman au gothique dut correspondre à un changement de conditions nécessitant une « réadaptation », mais celle-ci s'opéra conformément aux principes traditionnels ; la déviation ne vint que beaucoup plus tard, et elle coïncida précisément avec la décadence du gothique. Dans certaines parties se rapportant à des questions plus spéciales, notamment au symbolisme numérique et astrologique, il semble que l'auteur ait voulu mettre trop de choses qu'il ne lui était pas possible de développer en si peu de pages, ce qui donne une impression un peu confuse ; il y a aussi quelques erreurs de détail : par exemple, le Sphinx ailé est peut-être grec, mais il n'a certainement rien de commun avec la tradition égyptienne, où le Sphinx n'a jamais comporté d'autres éléments qu'une tête humaine et un corps de lion ; quant à supposer l'existence de sept voyelles (dans quelle langue ?) pour les faire correspondre aux sept planètes, cela nous a bien l'air d'une fantaisie toute moderne… Pour ce qui

concerne Vézelay, il est seulement regrettable que ce qui en est dit n'établisse nullement qu'il y ait eu là un centre initiatique, même secondaire, car les raisons invoquées seraient à peu près également valables pour n'importe quelle autre église de la même époque ; il faudrait pouvoir prouver que ce fut le siège effectif d'une organisation initiatique, et cette question essentielle n'est même pas soulevée ici. Il ne suffit d'ailleurs pas de parler des moines bénédictins comme « auteurs de la basilique de Vézelay », ce qui est fort contestable, surtout quant à l'ésotérisme qui y fut inclus ; plus précisément, si certains d'entre eux y eurent une part, ce ne fut pas en tant que moines, mais en tant qu'initiés à l'art des constructeurs, ce qui, sans être aucunement incompatible, est quelque chose de tout à fait différent. Ajoutons, à un autre point de vue, qu'il est dommage que le texte ne soit pas accompagné de quelques illustrations, sans lesquelles certaines descriptions sont vraiment assez difficiles à suivre, surtout pour ceux qui ne connaissent pas Vézelay.

Robert Ambelain. *Dans l'ombre des Cathédrales*. (Éditions Adyar, Paris). – Ce livre porte un sous-titre assez ambitieux : « Étude sur l'ésotérisme architectural et décoratif de Notre-Dame de Paris dans ses rapports avec le symbolisme hermétique, les doctrines secrètes, l'astrologie, la magie et l'alchimie », mais nous devons dire tout de suite que tout cela n'est guère justifié par le contenu, car, en fait, c'est à peu près uniquement de magie qu'il est question là-dedans, ou, du moins, tous les sujets qui y sont abordés sont ramenés, de parti pris en quelque sorte, à ce qu'on pourrait appeler la perspective magique. Cependant, on y parle souvent d'ésotérisme et même d'initiation ; mais c'est que celle-ci est elle-même confondue avec la magie, avec laquelle elle n'a pourtant rien à voir en réalité ; nous nous sommes déjà suffisamment expliqué sur cette confusion, en d'autres occasions, pour que nos lecteurs sachent ce qu'il convient d'en penser, mais il ne sera pas inutile d'insister quelque peu sur ce qui la rend ici plus particulièrement dangereuse. En effet, le point de vue auquel se place l'auteur ne lui appartient pas entièrement en propre ; on y retrouve (et sans doute la dédicace du livre « à la mémoire de

Fulcanelli » est-elle un indice assez significatif à cet égard) des traces d'une certaine initiation qu'on peut dire « dévoyée » et dont nous connaissons par ailleurs d'assez nombreux exemples, depuis la Renaissance jusqu'à notre époque. Précisons qu'il s'agit en principe d'une initiation de *Kshatriyas* (ou de ce qui y correspond dans le monde occidental), mais dégénérée par la perte complète de ce qui en constituait la partie supérieure, au point d'avoir perdu tout contact avec l'ordre spirituel, ce qui rend possibles toutes les « infiltrations » d'influences plus ou moins suspectes. Il va de soi qu'une des premières conséquences de cette dégénérescence est un « naturalisme » poussé aussi loin qu'on peut l'imaginer ; et il y a lieu d'y rattacher les affirmations « dualistes » comme nous en relevons à maintes reprises dans cet ouvrage, où l'on va jusqu'à prétendre que « les quatre principes essentiels de l'Initiation » sont « l'existence de deux forces contraires, de deux pôles opposés, et de leurs deux résultats » (p. 256) ; si l'unité principielle n'est pas absolument niée, du moins ne la considère-t-on que comme une simple possibilité dont il n'y a pas lieu de s'occuper davantage, ce qui est en somme l'expression d'une attitude nettement « agnostique » à l'égard de tout ce qui relève du domaine métaphysique. Une autre conséquence est le « luciférianisme », rendu possible par ce dualisme même, et d'ailleurs inhérent en quelque sorte à ce qu'on peut appeler la « révolte des *Kshatriyas* » ; à ce point de vue, nous noterons en particulier l'importance qui est donnée ici à une certaine version de la légende d'Hiram, dont la « source » se trouve chez Gérard de Nerval : qu'elle ne soit due qu'à la fantaisie de celui-ci, ou qu'elle soit basée, comme il le dit, sur quelque récit qu'il avait entendu réellement (et, en ce cas, elle appartiendrait vraisemblablement à quelqu'une des sectes hétérodoxes du Proche-Orient), elle n'a en tout cas rien de commun avec l'authentique légende d'Hiram de la Maçonnerie, et elle a eu, par surcroît, le sort plutôt fâcheux de devenir un des « lieux communs » de l'antimaçonnisme, qui s'en est emparé avec des intentions évidemment tout autres que celles qui la font utiliser ici, mais pour arriver en définitive au même résultat, c'est-à-dire, toute question d'apprécia-

tion à part, à attribuer à l'initiation un caractère « luciférien ». Signalons aussi, au même point de vue, une sorte d'obsession de la couleur verte, qui est donnée d'une part (p. 35) comme « la couleur luciférienne » (probablement parce qu'elle est la couleur de Vénus, que les Latins appelaient *Lucifer* en tant qu'« étoile du matin ») et d'autre part (p. 81) comme « la couleur de l'Initiation », rapprochement dont il est facile de tirer la conséquence ; l'effort qui est fait pour donner un sens spécial à cette couleur partout où elle se rencontre se rattache d'ailleurs à diverses histoires fort étranges dont nous avons eu à nous occuper il y a quelques années… Et ne va-t-on pas jusqu'à affirmer, avec une grande apparence de sérieux, que les lettres X et P du Labarum de Constantin doivent toute leur importance à ce qu'elles sont « les deux piliers du mot *chlôros*, signifiant vert en grec » (p. 73) ? Ceci nous amène à un autre trait caractéristique de ce dont s'inspire notre auteur : c'est l'emploi du procédé dit « Cabale hermétique » (il paraît que dans ce cas il faut écrire « Cabale », pour distinguer ce dont il s'agit de la Kabbale des Hébreux), ou encore « Cabale phonétique », qui aurait donne son nom à la « Cabalerie », autrement dit à la Chevalerie ! On se souviendra sans doute que nous avons eu souvent à relever l'abus de ces rapprochements verbaux chez certains écrivains trop imaginatifs, et d'ailleurs assez inconscients de ce à quoi ils peuvent servir quand ils sont maniés par des gens plus « avertis », mais ce qui importe surtout, c'est que ces « jeux de mots » ne sont pas autre chose que la déformation et comme la caricature d'un procédé traditionnel d'interprétation fondé sur un symbolisme phonétique réel, et qui s'apparente au *nirukta* hindou ; du reste, d'une façon plus générale, certaines vérités qui subsistent malgré tout à travers tout cela sont elles-mêmes présentées d'une manière qui les dénature entièrement, et parfois jusqu'à en renverser la signification légitime… Quoi qu'il en soit, il y a, paraît-il, de grandes conséquences à tirer du fait que l'« argot » est appelé aussi « langue verte » et qu'il est phonétiquement l'« art goth », c'est-à-dire non seulement l'« art gothique » des cathédrales, mais encore l'« art goétique » (p. 53), auquel nous allons en venir

maintenant. En effet, ce n'est même pas simplement de magie qu'il s'agit ici, mais plus proprement de « magie noire » ; l'auteur ne déclare-t-il pas lui-même que « toute magie pratique est et ne peut être que satanique » (et il précise qu'il l'entend en ce sens qu'elle appartient au domaine du *Seth* égyptien, lequel est, ne l'oublions pas, le « dieu à la tête d'âne » !) et que « toutes les œuvres magiques, si altruistes paraissent-elles, sont du domaine de ce que le profane range dans le vocable de magie noire » (p. 147) ? Il est vrai qu'il s'efforce par ailleurs d'expliquer ces déclarations d'une façon qui en atténue la portée, mais où il y a, volontairement ou non, bien de la confusion ; en tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est que, pour lui, « le magicien de tous temps s'est vêtu de noir » et n'a fait usage que d'accessoires également noirs, ce qui nous paraît d'ailleurs faux historiquement, mais n'en est pas moins significatif. Il est bien entendu que la couleur noire a un sens métaphysique que nous avons exposé nous-mêmes, et qui est totalement différent du sens « sinistre » qu'elle a le plus ordinairement ; mais, comme ce sens supérieur est assurément fort éloigné du domaine où s'exerce l'activité du magicien, il ne saurait en être question ici ; et la façon même dont l'auteur veut changer la signification reconnue traditionnellement à certaines notions comme celles du « Soleil noir » ou du « Satellite sombre » est aussi bien suspecte… La justification de l'emploi des cierges noires (pp. 224-225) n'est guère plus heureuse ; dans nos souvenirs (des souvenirs qui remontent d'ailleurs assez loin, car cela doit dater de près de quarante ans), ces cierges noirs se lient plus particulièrement à une histoire concernant un certain groupement dont il est précisément question en un autre endroit (p. 243), et qu'on veut défendre de l'accusation de « satanisme » en disant qu'il « est simplement une société secrète occultiste, rien d'autre » ; mais, à notre époque, n'y a-t-il pas bien des groupements plus ou moins consciemment « satanistes » qui en effet ne sont rien d'autre que cela ? Nous pourrions même, en ce genre, en citer au moins un qui, lui, revendiquait expressément son caractère « sataniste » et une allusion que nous avons rencontrée quelque part dans ce livre nous a montré qu'il n'était pas incon-

nu de l'auteur ; mais alors à quoi peut bien tendre cette protestation, qui vise en outre à faire prendre de tels groupements occultistes pour des « cercles initiatiques sérieux », ce qui est une véritable dérision ? Il nous faut d'ailleurs préciser encore que nous n'entendons point confondre « luciférianisme » et « satanisme », ce sont là deux choses distinctes, mais, de l'un à l'autre, le passage risque de s'effectuer presque insensiblement, comme une déviation poussée de plus en plus loin finit tout naturellement par aboutir à un renversement complet de l'ordre normal ; et ce n'est pas notre faute si, dans le cas qui nous occupe, tout est brouillé à tel point qu'on ne sait jamais exactement à quoi l'on a affaire… Les applications qui sont faites du « dualisme » sont bien loin d'être cohérentes : ainsi, l'initiation, assimilée à la magie comme nous l'avons dit, est opposée à la religion, ce qui n'empêche pas les rites religieux d'être ensuite, par une confusion inverse, identifiés aux rites magiques ; et, d'autre part, le Judaïsme et le Christianisme, qui incontestablement relèvent tous deux de la religion, sont pourtant opposés aussi l'un a l'autre ; à quels « pôles » peuvent bien correspondre respectivement les deux termes de ces différentes oppositions ? On ne le voit pas nettement, d'autant plus que, si le Christianisme est interprété dans un sens « naassénien » (pp. 256-257), le Dieu de Moïse, de son côté, est identifié à l'« Esprit de la Terre » (pp. 204-205), sans parler de l'insinuation plus qu'équivoque d'après laquelle, dans la lutte de Moïse contre les magiciens de Pharaon (p. 37), ce pourrait bien être Moïse qui aurait joué le rôle du « magicien noir » ! Il serait assurément bien difficile de débrouiller ce chaos, mais d'ailleurs ce n'est nullement nécessaire pour se rendre compte que les pratiques décrites dans ce livre, et sans que le lecteur soit jamais mis en garde comme l'exigerait tout au moins la plus élémentaire prudence, sont fort dangereuses pour la plupart, et que certaines d'entre elles relèvent même plutôt de la sorcellerie que de toute autre chose. À propos des dangers dont il s'agit, nous mentionnerons particulièrement la façon dont sont envisagées les pratiques divinatoires, qui seraient « presque toujours des pratiques évocatoires » (p. 112), ce qui ne ressemble guère aux

anciennes sciences traditionnelles dont elles ne sont en réalité que des débris souvent incompris, mais ce qui a pour conséquence logique que, « quand on effectue une tentative divinatoire, on se met nécessairement en état de réceptivité, de passivité complète » (p. 273) ; il n'est que trop facile de comprendre quels peuvent être les funestes résultats d'une pareille manière d'opérer. L'auteur manifeste une prédilection très marquée pour la géomancie, qu'il compare assez malencontreusement à l'« écriture automatique » des spirites, et qui paraît être pour lui un moyen de communiquer avec l'« Esprit de la Terre » ; il s'en fait d'ailleurs une conception très spéciale (p. 98), qui, quoi qu'il en dise, ne relève que de la « magie cérémonielle » la plus typiquement occidentale, car ce n'est certes pas en Orient qu'on a jamais éprouvé le besoin de se livrer à tant de simagrées, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour pratiquer la géomancie… Ajoutons encore que, s'il se refuse parfois, pour des raisons plus ou moins obscures, à voir le diable là où il est, il lui arrive aussi, par contre, de le voir là où il n'est pas : « Maître Pierre de Coignet » (pp. 241-242), que l'on voyait jadis à un angle du jubé de Notre-Dame, n'était point une figure du diable, mais tout simplement une caricature de Pierre de Cugnières, avocat général du Parlement sous Philippe de Valois, exécré du clergé de son temps pour avoir, dans une assemblée tenue en 1329, combattu l'extension qu'avait prise alors la juridiction des Tribunaux ecclésiastiques (voir *Mémoire sur les Libertés de l'Église gallicane*, Amsterdam, 1755, pp. 240-248) ; c'est dire que ce n'est certes pas le clergé qui, au XVIIe siècle, avait intérêt à le faire disparaître comme on le prétend, mais bien au contraire, les partisans de la suprématie du pouvoir civil, qui pouvaient se sentir atteints par cette injure permanente à la mémoire de leur lointain prédécesseur. Il y a donc là une méprise assez grossière, et c'est vraiment dommage, car elle servait merveilleusement les intentions de l'auteur : « Pierre du Coignet », c'est la « pierre du coin » ou la « pierre de l'angle » et il écrit ailleurs que le diable « est vraiment la base et la pierre d'angle de toute la Théologie » de l'Église catholique (p. 56), ce qui est, on en conviendra, une singulière façon d'interpré-

ter le symbolisme de la pierre angulaire ; et voilà un exemple assez instructif de ce à quoi peuvent mener les abus de la soi-disant « Cabale hermétique » ! Il y a aussi, il faut le dire, d'autres erreurs dont la raison d'être n'apparaît pas aussi clairement : ainsi, Valentin Andreae est donné comme le « pseudonyme » d'un « auteur allemand anonyme » (p. 24), alors que c'est le véritable nom d'un homme dont la vie et les œuvres sont très bien connues ; le grade maçonnique de Chevalier Rose-Croix est le septième et dernier du Rite Français, et non pas « le huitième » (p. 25), lequel n'a jamais existé ; c'est Platon et non pas Pythagore (p. 61), qui avait fait inscrire au fronton de son école les mots : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre » ; ailleurs, la fête de saint Jean-Baptiste est rapportée à saint Jean l'Évangéliste (p. 168), et l'on prétend même tirer de là encore quelques conséquences non négligeables… À côté de ces erreurs qu'on peut dire historiques, il y a des erreurs linguistiques qui ne sont pas moins curieuses : par exemple *rekabim*, qui est d'ailleurs un mot au pluriel (mais le pluriel des mots hébraïques est constamment pris ici pour un singulier), n'a jamais voulu dire « bâton » (p. 11) ; *emeth* ne signifie pas « vie » (p. 124), mais « vérité », et *nephesh* est fort loin de désigner « l'esprit pur » (p. 153) ; le *heth* est pris à plusieurs reprises pour un *hé*, ce qui fausse entièrement l'analyse hiéroglyphique des mots où il entre, ainsi que toutes les déductions qui s'en suivent. L'hébreu, du reste n'est pas la seule langue à être ainsi maltraitée ; nous passerons sur les nombreux mots déformés qu'on pourrait à la rigueur imputer aux imprimeurs, bien que ce soit un peu difficile quand ils reviennent invariablement sous la même forme ; mais il n'est pas besoin d'être grand latiniste pour savoir que « Christ-Roi », ne se dit pas *Christum Rexus* (p. 283), ou encore que *Omnia ab uno et in unum omnia* ne signifie pas « Un est dans Tout et Tout dans Un » (p. 21), mais « Tout vient de l'Unité et retourne à l'Unité ». Certains pourraient peut-être s'en laisser imposer par les apparences d'une « érudition » assez considérable à première vue ; mais, comme les exemples que nous venons de donner le prouvent suffisamment, ces apparences sont bien trompeuses… Qu'on ne s'étonne pas

que nous ayons jugé bon de nous étendre ainsi sur un tel livre et d'entrer dans le détail comme nous l'avons fait, car il est de ceux qui ne peuvent que contribuer à augmenter le désordre et la confusion dans l'esprit de bien des gens, et c'est pourquoi il est nécessaire de montrer aussi nettement que possible ce qu'il y a sous tout cela. Pour conclure, on pourrait dire, sans qu'il y ait là aucun « jeu de mots », que l'« ombre » dont il est question dans le titre doit sans doute être entendue dans son sens « sinistre » et inversé ; et c'est là, paraît-il, un avant-goût de ce que nous réserve la fameuse « ère du Verseau ».

Charles-Raynaud-Plense. *Les vraies Centuries et Prophéties de Michel Nostradamus, le grand voyant de Salon, avec sa vie, et un glossaire nostradamique*. (Imprimerie Régionale, Salon). – Cette nouvelle édition des « Centuries », dont nous abrégeons le titre qui est d'une longueur démesurée, ne brille pas précisément par sa présentation : le texte est plein de fautes de transcription (les *s* et les *f*, notamment, y sont à chaque instant pris les uns pour les autres) ; la biographie qui la précède, accompagnée d'illustrations assez mal venues, est aussi « extérieure » que possible et ne laisse pas même entrevoir tout ce qu'il y a de véritablement énigmatique dans la vie de Nostradamus ; et le volume, dans son ensemble, a un certain air de « naïveté » qui semble l'apparenter au genre de ce qu'on est convenu d'appeler les « publications populaires ». Quant au « glossaire nostradamique » placé à la fin, ce pourrait assurément être là une chose fort utile ; mais, s'il faut louer l'auteur d'avoir rejeté quelques fantaisies un peu trop fortes de certains commentateurs récents (par exemple *Hister*, nom latin du Danube, pris pour *Hitler*, ce qui vaut bien le Pirée pris pour un homme…), il reste malheureusement encore, surtout en ce qui concerne les noms propres, bien des interprétations plus que contestables, comme la cité d'*Achem*, qui n'est point Jérusalem, ainsi que nous l'avons déjà signalé à propos d'un autre livre, ou *Annemarc*, qui est bien plutôt Danemark que la Carmanie, ou encore *Arda* et *Zerfas* qu'on cherche à expliquer séparément, mais qui sont en réalité *Aredha-Tserphath*, expression dont Nostradamus, qui était d'origine juive, connaissait as-

surément la signification dans la géographie rabbinique ; nous pensons que ces quelques exemples suffisent pour montrer qu'un tel glossaire ne doit être consulté qu'avec précaution… Et le tout s'achève, de façon plutôt bizarre, par une sorte de réclame « touristique » pour Salon et ses environs !

Trésor Hermétique, comprenant *Le livre d'Images sans paroles (Mutus Liber)* où toutes les opérations de la philosophie hermétique sont représentées, réédité avec une Introduction par le Dr Marc Haven, et *Le Traité symbolique de la Pierre philosophale* en 78 figures par Jean Conrad Barchusen, réédité pour la première fois avec une Notice par Paul Servant. (P. Derain, Lyon). – Le titre complet, tel que nous venons de le transcrire, indique suffisamment quel est le contenu de ce volume, qui se présente comme le premier d'une « collection d'albums ésotériques » ; il s'agit de deux traités composés entièrement de figures, sans accompagnement d'aucun texte explicatif. Nous ne pouvons que recommander cette réédition à tous les amateurs de symboles hermétiques, qui y trouveront amplement de quoi exercer leur sagacité.

A. Cockren. *Alchemy Rediscovered and Restored*. (Rider and Co., London). – Le titre de ce petit volume est plutôt ambitieux, mais, il faut bien le dire, le contenu n'y répond guère ; l'auteur est évidemment de ceux qui, concevant l'alchimie comme purement « matérielle », la réduisent tout simplement à n'être qu'une sorte de chimie spéciale ou, si l'on veut, d'« hyperchimie ». La première partie est une sorte de résumé de l'histoire de l'alchimie, interprétée naturellement dans le sens que nous venons d'indiquer ; les deux autres parties, respectivement théorique et pratique, contiennent « un exposé de l'extraction de la semence des métaux et de la préparation d'élixirs médicinaux suivant la pratique de l'Art hermétique et de l'*Alkahest* des Philosophes », ou, dirions-nous plutôt, suivant l'idée que s'en fait l'auteur. Ce qu'il y a de plus intéressant là-dedans, du moins au point de vue pratique qui seul peut être réellement valable en pareil cas, c'est incontestablement l'application médicale ; le principe n'en est d'ailleurs pas expressément indiqué, mais il est facile de comprendre qu'il s'agit en somme de traiter les maladies de chaque

organe par des remèdes tirés du métal dont la correspondance astrologique est la même que celle de cet organe ; cela peut en effet donner des résultats appréciables, et il est évident qu'une telle médication, même si elle ne peut pas être dite proprement alchimique, n'en mériterait pas moins d'être expérimentée sérieusement.

Ananda K. Coomaraswamy. *Why exhibit Works of Art ?* (Luzac and Co., London). – Dans ce volume, M. Coomaraswamy a réuni diverses études « sur la vue traditionnelle ou normale de l'art », dont quelques-unes sont déjà connues de nos lecteurs. Dans la première, qui donne son titre au livre, l'auteur montre d'abord l'inutilité d'exposer dans les musées des œuvres d'artistes vivants, ce qui ne peut avoir d'autres raisons que de satisfaire la vanité de ceux-ci ou de leur faire une sorte de « réclame » commerciale gratuite ; du reste, tout objet, de quelque genre qu'il soit, devrait normalement être fait pour des fins qui n'ont rien de commun avec une telle exposition. Quand il s'agit au contraire d'objets anciens ou exotiques, la question est toute différente, et l'on peut alors parler d'un but « éducatif », mais seulement à certaines conditions : ce qui doit être compris avant tout, à cet égard, c'est le point de vue même de ceux qui firent ces œuvres d'art, lesquelles n'étaient nullement pour eux, comme pour les modernes, des objets inutiles et n'ayant d'autre valeur que celle qui résulte d'une appréciation « esthétique », c'est-à-dire purement sentimentale. Selon toute conception traditionnelle (et le témoignage de Platon est cité ici tout particulièrement), une œuvre d'art ne méritait vraiment ce nom que si elle était apte à satisfaire en même temps des besoins d'ordre corporel et spirituel, c'est-à-dire si elle était tout à la fois un objet usuel et un « support de contemplation ». En pareil cas, il s'agit toujours essentiellement de la représentation de formes invisibles et intelligibles, et non point de l'imitation des choses sensibles, le véritable modèle d'après lequel l'artiste travaille étant une idée qu'il contemple en lui-même ; en d'autres termes, il n'y a d'art réel que celui qui présente une signification symbolique, et, en ce sens, l'art est en quelque sorte l'antithèse de ce que les modernes entendent par «

éducation visuelle ». D'autre part, le public devrait être naturellement amené à se demander pourquoi des objets d'une qualité comparable à ceux qu'il voit dans les musées ne se trouvent plus aujourd'hui dans l'usage courant, et à se rendre compte par là de la profonde déchéance qu'implique l'état de choses actuel, avec la séparation complète, qui y est établie entre une production industrielle qui n'a absolument rien d'artistique et un art qui n'a plus aucun rapport réel avec la vie. Enfin, il est essentiel, pour comprendre les œuvres d'art, de ne pas les interpréter dans les termes de la psychologie occidentale moderne, et, en particulier, d'écarter complètement le point de vue « esthétique » avec tout ce qu'il comporte, aussi bien que l'idée d'une « ornementation » dépourvue de signification, ou encore de celle d'une « inspiration » supposée provenir d'objets extérieurs, ce qui n'est d'ailleurs qu'un grossier contresens bien caractéristique de la confusion moderne ; le rôle d'un musée ne doit pas être d'amuser le public ou de flatter ses goûts, mais de faire appel à ses facultés de compréhension et de lui montrer en quoi consiste réellement la vérité et la beauté d'une œuvre d'art. – Le second chapitre, *The Christian and Oriental or True Philosophy of Art*, le troisième, *Is Art Superstition or a Way of Life ?* et le quatrième, *What is the Use of Art anyway ?* ont été publiés précédemment en brochures séparées dont nous avons rendu compte en leur temps (voir n°5 d'avril et juillet 1937, de novembre et décembre 1937 et de janvier 1940). À la seconde de ces trois études a été ajoutée une note répondant à un critique qui avait reproché à l'auteur de préconiser le « retour à un état de choses passé », celui du moyen âge, alors qu'il s'agissait en réalité d'un « retour aux premiers principes », comme si ces principes pouvaient dépendre d'une question d'époque, et comme si leur vérité n'était pas essentiellement intemporelle ! – Dans *Beauty and Truth*, qui porte en épigraphe cette citation de saint Thomas d'Aquin : « *Ex divina pulchritudine esse omnium derivatur* », la connexion de la beauté avec la faculté cognitive, et par suite avec la sagesse et la vérité, est expliquée en se référant principalement aux doctrines du moyen âge chrétien ; et l'application en est faite aux œuvres écrites aussi bien

qu'aux monuments architecturaux de cette époque, les mêmes principes étant également valables pour toutes les formes de l'art traditionnel. – Nous avons déjà parlé de *The Nature of Mediaeval Art* lors de sa publication en article (voir n° de mai l940). – *The Traditional Conception of Ideal Portraiture* expose tout d'abord la distinction qui est faite, dans les textes indiens (hindous et bouddhiques), entre l'apparence extérieure d'un homme, avec ses particularités individuelles, et l'image intérieure de l'homme, invisible à l'œil corporel, mais accessible à l'œil de la contemplation ; cette dernière est proprement celle d'un « type » qui correspond à l'essence spirituelle de l'être, et c'est à cette conception que se rapportent toutes les figurations hiératiques dans lesquelles la ressemblance physique n'est aucunement prise en considération, à tel point que souvent de tels « portraits » se distinguent à peine des images divines. Ensuite sont étudiés des textes occidentaux faisant la même distinction fondamentale, depuis les livres hermétiques et les néo-platoniciens jusqu'à Eckart ; à ce propos, M. Coomaraswamy fait remarquer très justement que le texte évangélique bien connu : « Celui qui M'a vu a vu le Père » (*St Jean*, XIV, 9), ne peut évidemment s'entendre d'une apparence humaine visible corporellement, et implique par conséquent aussi cette même distinction. L'art chrétien du moyen âge présente aussi des figures hiératiques tout à fait comparables à celles de l'Inde, et également dépouillées des caractères individuels ; mais la tendance « naturaliste » et « humaniste », visant uniquement à reproduire la ressemblance physique de l'homme, commence à apparaître dès la fin du XIIIe siècle (qui est aussi, comme nous l'avons expliqué en diverses occasions, la fin du véritable moyen âge), et son accentuation graduelle est liée à tout l'ensemble de la dégénérescence moderne. – Vient ensuite *The Nature of « Folklore » and « Popular Art »*, qui est le texte anglais d'un article paru ici même (n° de juin 1937). – Enfin, le volume se termine par une note intitulée *Beauty of Mathematics*, à propos d'un ouvrage du professeur G. H. Hardy, *A Mathematician's Apology* ; celui-ci, qui semble ne connaître que les conceptions modernes et « esthétiques » de l'art, met pour cette

raison la beauté des mathématiques au-dessus de celle de l'art ; mais M. Coomaraswamy montre que, s'il avait connu les conceptions traditionnelles, il aurait vu que c'est de la même beauté « intelligible » qu'il s'agit en réalité dans l'un et l'autre cas.

Carlo Kerényi. *La Religione antica nelle sue linee fondamentali*. Traduzione di Delio Cantimori. (Nicola Zanichelli, Bologna). – Ce livre est assurément fort loin d'être écrit à un point de vue traditionnel, mais il contient certaines idées qu'il peut être intéressant pour nous d'examiner d'un peu près ; et, tout d'abord, il faut dire que l'auteur a grandement raison d'insister sur l'erreur commise trop fréquemment par ceux qui, ne connaissant qu'une seule forme de civilisation et n'ayant aucunement conscience de ses limites, prétendent appliquer partout des conceptions qui ne sont valables que pour leur propre milieu. On pourrait seulement se demander si lui-même est toujours parfaitement exempt de ce défaut : ainsi, par exemple, n'est-ce pas une façon de voir propre aux Occidentaux modernes que celle qui réduit la « religion » (c'est-à-dire en somme ici la tradition) à n'être qu'un des éléments d'une civilisation parmi les autres, même si l'on ajoute, ce qui n'est qu'un correctif très insuffisant, que cet élément pénètre en quelque sorte la civilisation tout entière ? Quoi qu'il en soit, sa critique est tout à fait juste en elle-même, et elle l'est en particulier à l'égard d'une certaine « psychologie de la religion » ; mais il faudrait aller en ce sens beaucoup plus loin qu'il ne le fait, et dire qu'il sera toujours illusoire de vouloir traiter la religion psychologiquement ; qu'elle ait, entre beaucoup d'autres, des effets d'ordre psychologique, cela n'est pas contestable, mais ces effets ne constituent aucunement la religion elle-même. Celle-ci n'est pas un « système de réalités psychiques » ; même si l'on admet qu'elles ne sont pas de simples illusions « subjectives », parce qu'il y correspond des réalités extra-psychiques, « dans le domaine de l'esprit ou dans celui de la nature », ce n'en est pas moins renverser les véritables rapports que de les prendre ici pour point de départ ; et nous retrouvons encore là le postulat « humaniste » qui est l'erreur fondamentale commune à tous les « historiens des religions ». Une autre erreur non moins grave est

celle-ci : que la « religion antique » (par quoi il faut seulement entendre ici celle des Grecs et des Romains) soit « bien connue comme religion de la nature », c'est-à-dire qu'on ait pris l'habitude de la considérer comme telle, cela ne veut nullement dire que cette assertion soit vraie ; qu'on n'entende pas par là une « vénération de phénomènes naturels incompris », et qu'on veuille dire seulement que son horizon était exclusivement borné au « cosmos », cela n'y change rien, car c'est l'idée même qu'il existe ou qu'il peut exister des « religions naturelles » qui est radicalement fausse et en opposition formelle avec la véritable notion de ce qui présente un caractère proprement traditionnel, mais, par contre, en parfait accord avec tous les préjugés antitraditionnels de la mentalité moderne. Du reste, l'auteur tombe sans s'en apercevoir dans une contradiction assez significative ; il reconnaît que, dans tout ce qu'il considère comme « religieux », il y a toujours un « contenu spirituel », mais il ne comprend pas que précisément ce qui est spirituel appartient comme tel à un ordre de réalité qui est au-delà du « cosmos » (bien que nous l'ayons pourtant vu faire par ailleurs une distinction, qui ne se comprend guère dans ces conditions, entre « le domaine de l'esprit et celui de la nature » ; et pourquoi faudrait-il supposer, comme il paraît le faire au moins implicitement, que le « surnaturel » ne mérite ce nom que quand il est conçu sous un mode spécifiquement chrétien ? – Un autre point important est celui qui concerne la conception des fêtes : il est très vrai qu'il y a des moments qui ont une « qualité » particulière, dans l'ordre cosmique et dans l'ordre humain tout à la fois ; mais, quand on dit que, entre ces moments et le reste de l'existence, il y a comme un « changement de plan » et une discontinuité, cela implique une distinction du « sacré » et du « profane » qui, bien loin d'être « primitive », ne correspond qu'à un certain état de dégénérescence ; dans une civilisation intégralement traditionnelle, où tout a un caractère « sacré », il ne peut y avoir là qu'une simple différence de degré. Ce qui est juste et intéressant, c'est la remarque que toute fête comporte une part de « jeu », qui est d'ailleurs comme une participation au « libre jeu des dieux » tel qu'il fut au « commence-

ment » ; mais il faudrait ajouter que le jeu lui-même, entendu dans son vrai sens (qui n'est point, contrairement à ce que pense l'auteur, le sens profane que lui donnent les modernes), a originairement un caractère essentiellement rituel ; et c'est cela seul qui permet d'expliquer que non seulement il n'exclut pas le « sérieux », mais que même il l'implique au contraire nécessairement aussi bien que toute autre sorte de rites (cf. à ce sujet les articles de M. Coomaraswamy dont nous parlons d'autre part). – Nous n'entrerons pas dans le détail des discussions philologiques destinées à fixer les caractères de ce qui est appelé le « style religieux grec et romain » ; nous dirons seulement que, pour pouvoir déterminer réellement la signification première de certains termes sans la réduire à ses aspects les plus extérieurs, il faudrait d'autres connaissances que celles des linguistes profanes… Les considérations sur la *Theôria*, aboutissant à caractériser l'attitude grecque comme une « religion de la vision », ne sont pas dépourvues d'intérêt ; mais à vrai dire nous ne voyons pas ce qu'il y a de spécialement grec dans le fait d'assimiler la connaissance à une « vision », ou dans celui de regarder le monde sensible comme un ensemble de symboles à travers lesquels il est possible de percevoir un autre ordre de réalité (mais pourquoi celui-ci ne devrait-il jamais dépasser les limites du « cosmos » ?) ; tout cela (et aussi le symbolisme du « regard divin ») se retrouve en somme dans toutes les traditions, et, au surplus, l'affirmation d'une connexion entre le corporel et le spirituel ne peut sembler extraordinaire qu'à des modernes. D'autre part, quand on définit la *religio* romaine par l'observation d'un « monde de signes », qu'on veut distinguer d'un « monde de symboles » en ce que ces signes, au lieu d'avoir un caractère intemporel et une valeur de pure connaissance, n'auraient qu'une portée toute pratique et en quelque sorte « divinatoire », nous nous demandons si une telle conception n'est pas trop étroite, et aussi s'il n'y a pas quelque chose d'un peu artificiel à parler à cet égard d'une « audition » qui s'opposerait à la « vision ». En fait, les deux symbolismes de la vision et de l'audition appartiennent également à la tradition universelle, et, bien que tel ou tel peuple puisse assurément

avoir développé l'un de préférence à l'autre, ils sont si loin de s'exclure qu'ils se trouvent parfois étroitement unis (ainsi, les *Rishis* sont proprement des « voyants », et cependant ils ont « entendu » le *Vêda*) ; et de même, s'il est vrai que les Grecs aient donné plus d'importance aux représentations spatiales et les Romains aux représentations temporelles, ce ne peut être là en tout cas qu'une question de proportions, et il faut se garder de trop « schématiser ». – L'auteur étudie ensuite le culte, envisagé comme expression des rapports de l'homme avec la Divinité ; il reconnaît la limitation (peut-être faudrait-il plutôt dire l'atrophie complète) de certaines facultés chez les modernes, qui, pour cette raison même, prennent pour une simple question de « foi » (au sens vulgaire de croyance) ce qui était pour les anciens une véritable « expérience » (et, ajouterons-nous, une expérience tout autre que « psychologique »). Sur des choses telles que la « présence divine », la « réalité de l'âge d'or », l'opposition de l'« esprit divin » (identique au *noûs*) et de l'« esprit titanique », il y a là des vues très dignes d'attention, mais dont les conclusions restent malheureusement assez vagues et, dirions-nous volontiers, plus « littéraires » que vraiment « techniques ». En ce qui concerne les Romains, le rôle très effacé du mythe, du moins antérieurement à l'influence grecque, donne tout son relief au côté « cultuel » ; et, à ce propos, il y aurait eu beaucoup à dire sur la notion de l'action accomplie *rite* (cf. le sanscrit *rita*), qui est bien loin de se réduire, comme certains l'ont cru, à une conception uniquement « juridique » (conception qui serait plutôt, inversement, une sorte de dégénérescence de cette notion même) ; mais, là encore, on sent le manque d'une connaissance directe et effective des rites (nous ne voulons pas dire, bien entendu, des rites romains ou grecs en particulier, puisqu'ils appartiennent à des formes traditionnelles disparues, mais tout simplement des rites en général). D'autre part, la vie du *Flamen Dialis*, qui est décrite en détail, est un exemple remarquable d'une existence demeurée entièrement traditionnelle dans un milieu qui était déjà devenu profane dans une assez large mesure ; c'est ce contraste qui fait son étrangeté apparente, et cependant, bien que ceci échappe évidemment à

l'auteur, c'est un tel type d'existence, où tout à une valeur symbolique, qui devrait être considéré comme véritablement « normal ». Nous ne pouvons allonger ces remarques indéfiniment, et, bien que d'autres points encore eussent sans doute mérité d'être signalés, nous nous contenterons d'ajouter qu'un appendice contenant des spéculations sur la non « existence », fortement inspirées de certaines théories philosophiques contemporaines, ne nous paraît guère de nature à élucider, comme il en a la prétention, les idées des anciens sur la mort, qui étaient certainement beaucoup moins « simplistes » que celles des modernes : mais comment faire comprendre à ceux-ci que ce qui ne tombe pas sous les sens corporels n'en peut pas moins être l'objet d'une connaissance parfaitement réelle et qui n'a absolument rien de commun avec de simples rêveries « psychologiques » ?

P. V. Piobb. *Le Sort de l'Europe d'après la célèbre Prophétie des Papes de saint Malachie, accompagnée de la Prophétie d'Orval et des toutes dernières indications de Nostradamus*. (Éditions Dangles, Paris.). – Les prédictions diverses, désignées communément sous le nom abusif de « prophéties », sont, comme on le sait, fort à la mode depuis quelque temps, et elles ont donné lieu à une multitude de livres qui s'efforcent de les commenter et de les interpréter plus ou moins ingénieusement ; celui-ci, dont la plus grande partie est consacrée à la « prophétie de saint Malachie », a paru, par une coïncidence assez singulière, si elle n'a été expressément voulue, presque exactement au moment de la mort du pape Pie XI. L'auteur discute tout d'abord l`attribution de la « prophétie » à saint Malachie, et il conclut que ce n'est là en réalité qu'un « pseudonyme », ce qui est fort probable en effet ; mais une des raisons qu'il en donne est pour le moins étrange : il a découvert une « hérésie » dans le fait que le dernier pape est désigné comme *Petrus Romanus* ; d'abord, cette devise peut être purement symbolique ou « emblématique » comme les autres, et elle ne veut pas forcément dire que ce pape prendra littéralement le nom de Pierre, mais fait plutôt allusion à l'analogie de la fin d'un cycle avec son commencement ; ensuite, s'il est convenu qu'aucun pape ne doit prendre ce nom, ce n'est pour-

tant là qu'une coutume qui, quoi qu'il en dise, n'a assurément rien à voir avec le « dogme » ! Maintenant, que le choix du « pseudonyme » ait pu être influencé par un rapprochement entre le nom de saint Malachie, archevêque d'Armagh et ami de saint Bernard, et celui du prophète Malachie, cela est assez plausible ; que ce « pseudonyme » soit collectif, et qu'ainsi on soit « en présence d'une association qui a prophétisé », ce n'est pas impossible non plus, bien qu'on puisse penser, à première vue, qu'une telle hypothèse est peut-être de nature à compliquer encore la question plutôt qu'à en faciliter la solution ; mais la suite nous donnera l'occasion de revenir sur ce point. Nous passerons sur les considérations destinées à montrer les liens, d'ailleurs assez évidents, qui unissent l'histoire de la papauté à celle de l'Europe en général ; mais nous retiendrons cette déclaration : « une prophétie », c'est une « amusette » pour le public, à moins que ce ne soit un fait de « propagande » ; nous dirions même volontiers que ce peut être à la fois l'un et l'autre, et c'est d'ailleurs pourquoi une « amusette » de ce genre n'est jamais inoffensive. L'auteur, pour sa part, semble conclure de là que, si un « texte prophétique » présente un caractère sérieux (et il estime que c'est le cas pour celui dont il s'agit), il ne constitue pas réellement une « prophétie », mais ce qu'on appelle aujourd'hui, en fort mauvais français d'ailleurs, une « directive » ; mais alors, comme il le demande lui-même, « une directive pour qui ou pour quoi ? ». Ceci nous ramène à la question de la « fabrication » de la soi-disant « prophétie » ; et ce qu'on peut constater le plus facilement à cet égard, c'est que ceux qui en ont parlé les premiers, vers la fin du XVIe siècle, n'ont pas dit la vérité et ont invoqué des références antérieures inexistantes, ce qui paraît bien indiquer qu'ils ont voulu cacher quelque chose ; mais faut-il en conclure, comme certains l'ont fait, que le texte a été « fabriqué » uniquement « pour les besoins d'une cause », à l'occasion du Conclave de 1590 ? L'auteur n'est pas disposé à se contenter d'une solution aussi « simpliste », et peut-être n'a-t-il pas tort, car cela, en tout cas, n'expliquerait pas la justesse souvent frappante des devises se rapportant aux papes postérieurs à cette date ; mais il estime que la

« manière » employée par le « prophète » est destinée à provoquer des discussions et des réactions dans le public, de façon à en obtenir un résultat voulu à l'avance, et qu'il y a ainsi, « à chaque stade de la prophétie, un but particulier, dérivé du but général », et qui est toujours de favoriser certains « intérêts », lesquels, a-t-il d'ailleurs soin de préciser, ne sont nullement des « intérêts d'argent » ; le prétendu « prophète » ne serait donc, en définitive, que l'instrument d'une certaine « politique » spéciale. Ce serait là la raison pour laquelle « une prophétie ne peut pas être rédigée en clair », mais, pour « laisser toujours percer un doute », doit l'être « en employant une méthode cryptographique », car « la cryptographie présente ce grand avantage que seuls sont capables d'entendre le vrai sens des prédictions ceux qui en possèdent la clef » ; doit-on en conclure que lesdites « prédictions » ne sont, au fond, qu'une sorte de « mot d'ordre » destiné à ceux-là ? Il nous semble qu'on pourrait soulever ici une objection : il peut toujours arriver qu'une « cryptographie » quelconque soit déchiffrée par quelqu'un d'autre que ceux à qui la « clef » en a été confiée : qu'adviendra-t-il alors si celui-ci ne partage point les « intérêts » que la « prophétie » doit servir, et suffit-il vraiment de dire que, « s'il veut raconter tout ce qu'il sait, il risque de provoquer une catastrophe dont il sera la première victime » ? Quoi qu'il en soit, disons dès maintenant à ce propos, que, en lisant de précédents ouvrages de M. Piobb, nous avons eu déjà l'impression qu'il attribue à la « cryptographie » une importance bien excessive, au point de vouloir tout ramener à des questions de cet ordre ; nous ne contestons certes pas que celles-ci existent ! mais enfin ce n'est là qu'un « petit côté » des choses, et, en ne voyant que cela (aussi bien qu'en ne voyant partout que des « jeux de mots », suivant une autre tendance assez voisine de celle-là, et relevant d'un « hermétisme » dévié dont nous pourrions citer plus d'un exemple, on tombe facilement dans un certain « naturalisme » d'un caractère plutôt inquiétant… Nous n'insisterons pas sur ce qui suit : que « les papes ne soient pas les bénéficiaires de la prophétie qui les concerne », nous l'admettons encore volontiers ; mais, s'il faut se borner à constater que « plus on

avance, plus les ténèbres sont épaisses », si bien qu'on arrive finalement au « noir absolu », à quoi bon se donner la peine de tant écrire là-dessus ? Quant aux preuves que « le texte dit de saint Malachie est cryptographique », preuves qui reposent surtout sur le nombre des devises et sur les principales divisions qu'on peut y établir, nous ne chercherons pas jusqu'à quel point elles sont convaincantes, car on pourrait discuter presque indéfiniment sur ce sujet ; nous en retiendrons seulement (et l'on verra pourquoi par la suite) la suggestion que tout cela pourrait avoir quelque rapport avec la destruction de l'Ordre du Temple, et aussi l'importance particulière qui y est donnée au nombre 33 : des 112 devises, les 100 premières se répartiraient en 34 + 2 × 33, tout comme les chants de la *Divine Comédie* de Dante (mais pourquoi n'avoir pas signalé ce rapprochement au moins curieux, surtout en connexion avec l'allusion à l'Ordre du Temple ?), tandis que les 12 dernières formeraient en quelque sorte une série à part, correspondant à un zodiaque. Nous ajouterons, sur ce dernier point, que la façon dont ces correspondances zodiacales sont établies ici ne nous paraît pas à l'abri de toute contestation, car les quatre dernières devises tout au moins en suggèrent assez nettement d'autres, toutes différentes de celles-là, surtout si l'on réfléchit que c'est évidemment le signe de la Balance qui doit être celui du « jugement ». Vient ensuite l'explication détaillée des devises, travail purement historique dont nous ne dirons rien, non plus que des prévisions auxquelles les dernières donnent lieu et qui valent sans doute… ce que peuvent valoir toutes les prévisions de ce genre ; en tout cas, l'« angoissant dilemme » ainsi formulé : « la fin du monde ou la fin d'un monde ? » n'a certainement aucune raison de se poser pour quiconque a la moindre connaissance des « lois cycliques », car celles-ci fournissent immédiatement la réponse adéquate. Ce qui nous intéresse davantage, c'est la dernière partie du livre, qui est consacrée à des rapprochements avec les indications données par d'autres textes ; d'abord la « prophétie d'Orval », sur laquelle l'auteur avoue d'ailleurs ses doutes, car elle lui semble n'être qu'une « imitation » plus ou moins habile des véritables « prophéties cryptogra-

phiques » ; puis Nostradamus, et c'est ici que les choses, comme on va le voir, méritent vraiment d'être examinées de plus près. On sait que M. Piobb a publié, il y a déjà un certain nombre d'années, un ouvrage intitulé *Le Secret de Nostradamus* ; on pourrait se demander s'il s'est proposé maintenant de lui donner une suite ou s'il n'a pas voulu plutôt le désavouer, tellement la façon dont il en parle est étrange ; ce n'est pas précisément parce que les prévisions qui y étaient contenues ne se sont guère réalisées jusqu'ici, car il est clair qu'on peut toujours trouver assez facilement, à cet égard, quelques excuses plus ou moins valables, et d'ailleurs cela n'est après tout qu'assez secondaire ; mais il dénonce lui-même un certain nombre d'« erreurs » qu'il y aurait introduites volontairement, ce qui, pour le dire franchement, ne donne pas l'impression d'un bien grand sérieux, car enfin, si l'on croit avoir de bonnes raisons pour ne pas dire la vérité, on a toujours la ressource de garder le silence ; si vraiment il a voulu ainsi se faire « complice du prophète », et s'il a en cela « obéi à une prescription » comme il l'affirme, on serait en droit de lui attribuer des motifs bien ténébreux, et, pour notre part, nous aimerions mieux penser qu'il se calomnie et que ces réflexions ne lui sont venues qu'après coup, d'autant plus qu'en général, quand on a réellement des desseins de cette sorte, on a plutôt soin d'éviter de le laisser entendre… Tout cela ne l'empêche d'ailleurs pas d'assurer que « les directives qu'il avait suivies étaient justes » ; et pourtant il reconnaît qu'il ignorait, en 1927, plusieurs choses qu'il a découvertes depuis lors et qui, si elles sont exactes, sont de nature à changer complètement toute la question ; il s'agit de « trois révélations » qu'il vaut la peine de transcrire textuellement : d'abord, « Nostradamus n'a pas écrit un mot de ses prophéties » ; ensuite, « il était totalement incapable de savoir de quoi il s'agissait dans le livre qui porte sa signature » ; enfin, « ce livre, dont l'édition la plus authentique et la plus complète porte la date de 1668, a été imprimé du vivant même de Nostradamus, c'est-à-dire avant 1566 ». Il paraît que cette édition serait « truquée », ce qui sans doute n'est pas impossible *a priori* ; si même, comme l'affirme l'auteur, l'imprimerie qui y est mentionnée

n'avait pas existé réellement, ce serait là une chose qui autrefois, et jusque vers la fin du XVIIIe siècle, n'était pas aussi exceptionnelle qu'on pourrait le croire ; mais, en fait, il n'en est rien, et non seulement cette imprimerie a fort bien existé, mais il en est sorti d'autres livres connus, notamment, en 1646, l'*Absconditorum Clavis* de Guillaume Postel (comme pourront s'en assurer ceux qui possèdent l'édition de la *Bibliothèque Rosicrucienne*), et, de 1667 à 1670, c'est-à-dire aux environs de la date même que porte l'édition de Nostradamus, plusieurs ouvrages du P. Athanase Kircher. La falsification de la date supposée soulève d'ailleurs des questions fort embarrassantes : si vraiment cette édition n'était pas de 1668, mais antérieure de plus d'un siècle, comment se ferait-il que son frontispice représente, non pas la mort de Louis XVI et la destruction de Paris comme certains l'ont imaginé tout à fait gratuitement, mais, beaucoup plus simplement, la mort de Charles 1er et l'incendie de Londres ? Nous ne nous chargerons pas, bien entendu, de résoudre ce problème, car c'est plutôt à M. Piobb qu'il appartiendrait de donner une explication à ce sujet s'il le jugeait à propos : mais il est un peu étonnant qu'il ne semble pas avoir pensé à cette difficulté. Et ce n'est pas tout encore : non seulement cette édition est dite, dans son titre complet, avoir été « revue et corrigée suivant les premières éditions imprimées en Avignon en l'an 1556 et à Lyon en l'an 1558 et autres », ce qui indique nettement qu'elle est postérieure à celles-ci, et ce qui permet de se demander pourquoi on la déclare « la plus authentique » car on ne sait pas au juste ce que peuvent valoir les corrections qui y ont été introduites ; mais encore elle contient une vie de Nostradamus où il est fait expressément mention de sa mort, survenue « le 2 juillet 1566, peu devant le soleil levant », ce qui vraiment ne s'accorde guère avec l'affirmation qu'elle aurait été « imprimée de son vivant » ! Quoi qu'il en soit de tout cela, sur quoi un lecteur quelque peu exigeant au point de vue de l'exactitude historique serait assurément en droit de demander à l'auteur de plus amples éclaircissements, ce qui suit rappelle à beaucoup d'égards certaines « révélations » sur Shakespeare dont nous avons parlé en leur temps et cela non pas

seulement parce qu'il s'agit, dans les deux cas, d'éditions présentant un caractère « cryptographique », mais aussi en raison de similitudes beaucoup plus précises, portant sur la nature même de ce dont il s'agit ; et c'est ici que nous voyons reparaître l'« association qui a prophétisé ». M. Piobb fait à ce sujet beaucoup de mystère (et d'une façon qui est bien typiquement « occidentale »), mais nous n'avons évidemment, quant à nous, aucun motif pour l'imiter en cela : ainsi, il signale deux lettres capitales qui se trouvent à la page 126, mais sans dire quelles elles sont ; or ces deux lettres sont un M et un F ; si on les considère « de bas en haut » comme il y invite, puis si l'on tient compte de la remarque qu'« en 1668, si l'on en croyait l'histoire ordinaire, ces lettres singulières ne devaient avoir aucun sens », et aussi de celle que, dans l'adresse de l'imprimerie, on trouve « Jean, fils de Jean, et la Veuve », on devine sans grande peine qu'il interprète ces initiales comme voulant dire « Franc-Maçonnerie » ; notre rapprochement avec la « cryptographie » shakespearienne n'était-il pas justifié ? Ensuite, il y a d'autres initiales qu'il donne cette fois, mais sans les expliquer ; celles-là ne figurent pas dans le texte imprimé lui-même, mais il les a obtenues en traduisant un certain vers en latin : « F. M. B. – M. T. » ; cela peut assurément signifier beaucoup de choses diverses, mais entre autres, si l'on veut, *Frater Molay Burgundus, Magister Templi*. Si l'on admet cette interprétation, le reste de l'histoire s'éclaire un peu : par exemple, à propos de « dates symboliques », il est dit que celle du 14 mars 1547, dans la *Lettre à Henri II*, dissimule « un autre 14 mars » ; malheureusement, le « 14 mars » en question ne serait-il pas en réalité un 11 mars ? Cela, à moins qu'il ne s'agisse encore d'une « erreur volontaire », pourrait jeter quelque doute sur la solidité de la « construction » de M. Piobb ; mais, en la prenant telle qu'elle est, on comprend du moins ce qu'il veut dire quand il désigne, comme les véritables auteurs du texte, « les signataires d'un document antérieur de plusieurs centaines d'années à Nostradamus », tout en se gardant d'ailleurs bien de donner la moindre indication qui permettrait de vérifier l'existence et l'authenticité dudit « document ». La suite est relativement plus simple : les

successeurs des personnages en question auraient remis le texte « tout fait » à Nostradamus, sans doute après l'avoir traduit, car il est à supposer que l'original devait être en latin, et, d'autre part, ce n'est pas Nostradamus lui-même qui dut en faire la traduction, car il est affirmé, sans d'ailleurs qu'on voie très clairement pourquoi, qu'il « était incapable de savoir même à quoi se rapportait ce texte » qu'il était chargé de publier ; il faudrait même supposer, dans ces conditions, que l'édition, avec ses particularités « cryptographiques », aurait été entièrement préparée en dehors de lui, et qu'en somme tout son rôle se serait borné à y mettre ou à y laisser mettre son nom, qui du reste, d'après M. Piobb, ne serait même pas un nom en réalité, mais seulement encore un « pseudonyme ». Arrêtons-nous là, car les considérations que nous avons laissées de côté ne nous apporteraient pas de plus grands éclaircissements ; on peut se demander si M. Piobb a raison en fait et en quelque sorte « historiquement », mais aussi, et peut-être surtout, à quoi il veut en venir avec tout cela ; pourquoi faut-il qu'il y ait là-dedans bien des choses qui font penser à certains « dessous » fort suspects auxquels nous avons fait allusion en d'autres occasions, et qui précisément ont aussi des liens très étroits avec toute une série d'histoires de soi-disant « prophéties » ? Nous ne tenons pas autrement à approfondir cette question ; mais en tout cas, si M. Piobb estime qu'un « secret social », car c'est de cela qu'il s'agirait au fond, est « quelque chose de bien plus important que les ordinaires vérités ésotériques », par quoi il semble entendre des vérités d'ordre doctrinal, nous nous permettrons de n'être nullement de son avis sur ce point, car ce n'est même qu'en connexion avec des principes doctrinaux et en tant qu'application de ceux-ci dans un domaine contingent qu'un tel « secret » peut être réellement digne de quelque intérêt ; et qu'on veuille bien réfléchir aussi, pour rétablir toutes choses dans leur juste perspective à ce qu'un « secret » comme celui qui est ici en cause peut bien valoir encore, en lui-même et séparé de toute considération d'un ordre plus profond, dès qu'on sort des limites du monde européen…

P. Rochetaillée. *Prophéties de Nostradamus : Clef des Centuries, son application à l'histoire de la Troisième République*. (Éditions Adyar, Paris). – Ce livre se rapporte encore au même sujet que le précédent, mais il est, dans son ensemble, d'allure moins énigmatique ; son auteur s'est d'ailleurs inspiré dans une large mesure, pour établir sa « clef », du *Secret de Nostradamus* de M. Piobb ; pourtant, nous ne croyons pas que celui-ci serait disposé, actuellement tout au moins, à admettre que « toute l'œuvre est basée sur le mouvement des planètes », car il insinue au contraire que, là même où celles-ci paraissent être mentionnées expressément, il s'agit en réalité de tout autre chose. D'autre part, ce qui nous frappe toujours dans les interprétations de ce genre, c'est l'importance tout à fait disproportionnée qui y est attribuée à des faits et à des personnages contemporains qui, d'ici quelques siècles, sembleront sans doute bien insignifiants ; et nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si, vus à une certaine distance dans l'avenir, ils pouvaient vraiment tenir une plus grande place qu'ils n'en tiendront dans l'histoire quand celle-ci les envisagera avec un « recul » équivalent dans le passé… À un autre point de vue, il y a aussi, dans l'explication de certains mots, des méprises assez évidentes, et celle de beaucoup d'autres est plutôt forcée, sinon purement fantaisiste ; mais il serait assurément peu utile d'entrer ici dans le détail de tout cela ; nous nous souvenons d'en avoir donné déjà, à propos d'un autre travail sur la *Lettre à Henri II* de Nostradamus, quelque échantillons bien suffisants. Quant aux « graphiques » établis pour différentes dates dites « points sensibles » par l'auteur (qui d'ailleurs s'est prudemment abstenu d'indiquer une signification quelconque pour ceux qui appartiennent encore au futur), il faut certainement beaucoup de bonne volonté pour y distinguer, par exemple, un « fusil-mitrailleur » ou encore un marteau et une faucille, si schématiquement tracés qu'on veuille bien les supposer ! M. Piobb rangerait sans doute tout cela dans la catégorie des « amusettes pour le public », en quoi nous ne saurions lui donner tort, et ce doit être à des choses de ce genre qu'il a pensé en disant qu'il avait « laissé rêver sur Nostradamus ». Ce qui est un peu

plus inquiétant peut-être, c'est que nous voyons reparaître là-dedans le « Grand Monarque » (toujours entendu littéralement comme devant être un « roi de France », ce que certains passages des *Centuries* ne justifient cependant guère, et ce que M. Piobb lui-même, nous devons le dire, paraît considérer d'une façon plutôt ironique), avec des allusions à la « Grande Pyramide » et à son trop fameux « secret », et aussi que l'auteur déclare avoir été « autorisé occultement (?) à publier le résultat de ses recherches » ; voudrait-il dire qu'il a, lui aussi, « obéi à une prescription » ; d'ailleurs, à ce qu'il semblerait, avec une douzaine d'années de retard sur M. Piobb, qui estime que la « prescription » valable pour 1927 ne l'était plus en 1939 ? À notre avis, l'imagination, pour ne pas dire la « suggestion », joue un grand rôle dans toutes ces histoires ; et, pour montrer plus exactement ce qu'il convient d'en penser, il nous suffira d'ajouter une remarque bien simple, en choisissant de préférence comme exemple, pour des raisons faciles à comprendre, un trait se rapportant à un personnage mort depuis la publication du livre : quand on connaît l'attitude furieusement antitraditionnelle, et plus spécialement antiislamique, qui fut celle de « M. Ataturc » (attitude qui alla jusqu'à lui faire renier le nom de Mustafa), il est pour le moins amusant de voir prêter à celui-ci le dessein de se mettre à la tête d'un soi-disant « mouvement panislamique » ; quelqu'un qui ne sait pas mieux discerner ce qui se passe dans le présent même est-il vraiment bien qualifié pour formuler des prévisions sur l'avenir, avec la seule aide d'un texte aussi obscur et plein d'« embûches » de toutes sortes que celui « du Grand Initié que fut Nostradamus » ? « Grand Initié », du moins, au dire de M. Rochetaillée ; et pourtant si l'on en croit M. Piobb, il y aurait eu plus d'un « Grand Initié » dans cette affaire, mais précisément le « dénommé Nostradamus » n'aurait pas été l'un d'eux ; assurément, les commentateurs, avant de « publier le résultat de leurs recherches », fût-ce avec une « autorisation occulte », feraient bien de commencer par se mettre un peu d'accord entre eux !

Em. Ruir. *L'écroulement de l'Europe d'après les prophéties de Nostradamus*. (Éditions Médicis, Paris). – Ici encore, il s'agit des

mêmes questions, mais traitées à un point de vue quelque peu différent, car l'auteur est plus modeste et ne prétend à la possession d'aucune « clef » particulière, et même, dans sa conclusion, il critique très justement certaines des assertions de M. Piobb. Pour sa part, il entend se borner à une interprétation « basée sur l'astrologie », ce qui n'est peut-être pas non plus une méthode parfaitement sûre, quoique pour d'autres raisons, et ce qui d'ailleurs ne s'accorde pas très bien avec son affirmation assez étonnante d'une « inspiration divine » de Nostradamus, dont il met les écrits sur le même plan que l'Apocalypse ! Il faut ajouter qu'il est animé d'un fort préjugé anti-oriental : il parle d'un « Antéchrist musulman », monstruosité véritablement inconcevable pour qui a la moindre idée de ce qui est dit de l'Antéchrist dans la Tradition islamique, et qui ne serait que le premier d'une série d'« Antéchrist » successifs, tous « asiatiques », devant conduire les invasions qu'il prévoit pour le dernier quart du XXe siècle… Tout cela est assez peu intéressant, pour nous du moins, aussi bien que ce qui concerne l'inévitable « Grand Monarque français », et même que la prédiction, à échéance un peu plus lointaine, d'une « Translation de la Terre » (?) devant précéder le « règne de mille ans » apocalyptique. Ce sur quoi nous voulons appeler l'attention, c'est seulement ceci : pour essayer de déterminer des dates précises, M. Ruir envisage les divisions d'une certaine période cyclique qu'il appelle « ère adamique », et qui représente en somme, la durée de l'humanité actuelle, à laquelle il assigne d'ailleurs des limites fort étroites dans le passé. Il prend pour point de départ deux soi-disant chronologies données par Nostradamus dans son *Épître à Henri II*, et tout à fait différentes l'une de l'autre, ce qui montre bien qu'elles ne doivent pas être prises à la lettre (sans compter que la seconde place Salomon 490 ans seulement avant Jésus-Christ, ce qui est une impossibilité historique évidente) ; l'auteur a raison en cela, et il est d'ailleurs bien certain qu'en réalité, du moins pour tout ce qui est antérieur à Moïse, il n'existe pas de chronologie biblique, au sens ordinaire et littéral de ce mot. Il n'est donc pas douteux que Nostradamus a voulu dissimuler là-dedans des données qui sont tout autre chose

que ce qu'il paraît indiquer (et la même remarque s'appliquerait tout aussi bien à d'autres prétendues chronologies, comme celle du *Traité des Causes secondes* de Trithème par exemple) ; mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est que les calculs plus ou moins ingénieux auxquels M. Ruir s'est livré lui aient fait découvrir les données en question. En tout cas, et c'est là où nous voulions en venir à propos de cet exemple, l'expression des sciences traditionnelles en Occident semble presque toujours avoir été entourée, intentionnellement ou non, d'une obscurité à peu près impénétrable ; il est vrai que, dans les traditions orientales, la durée réelle des périodes cycliques est aussi plus ou moins dissimulée, mais du moins leurs proportions numériques, qui sont ce qui importe essentiellement, sont nettement indiquées ; ici, au contraire, aucune proportion ne paraît se dégager de ces séries de dates fictives. Sans doute, doit-on conclure de là qu'il s'agit d'un mode d'expression tout différent ; mais, étant donné son caractère incomparablement plus énigmatique, tous les efforts faits pour le déchiffrer, même en admettant qu'ils aboutissent, seraient-ils suffisamment récompensés par les résultats qu'on pourrait en obtenir ?

1946

Jean de Kerdéland. *De Nostradamus à Cagliostro* (Éditions Self, Paris). – Ce petit volume est écrit d'un bout à l'autre sur un ton de moquerie « voltairienne » que nous croyions passé de mode, et qui est extrêmement désagréable ; l'auteur ne veut voir partout que « charlatanisme » et « duperie », ce qui est un moyen très commode et très simple d'écarter tout ce qui peut être gênant pour son « rationalisme ». La première partie, qui est la plus longue, débute par une sorte de « vie romancée » de Nostradamus, suivie de ce qui a la prétention d'être un examen de ses « prophéties » ; naturellement, il n'est pas difficile de présenter le tout de façon à donner au lecteur ordinaire l'impression qu'il ne s'agit que d'une imposture « monumentale », sauf « pour quelques rares instants » où l'on veut bien admettre que Nostradamus se montra « un philanthrope sincère et un réformateur convaincu ». Où M. de Kerdéland n'a pas tout à fait tort, c'est quand il critique les récents commentateurs de Nostradamus ; mais, malheureusement, ses critiques sont toutes superficielles et ne portent guère, et, par surcroît, il a cru « faire de l'esprit » en les entremêlant de multiples « quiproquos » de fort mauvais goût et dont le ridicule n'atteint en définitive que leur auteur… – Des trois personnages dont il est question dans le livre, le comte de Saint-Germain, tout en passant aussi pour un « charlatan », est peut-être le moins maltraité ; nous retrouvons d'ailleurs là, à peu près textuellement, un certain nombre d'anecdotes que nous avions déjà rencontrées dans un autre ouvrage dont nous avons parlé il y a quelque temps (n° de mai 1946). – Mais c'est surtout à Cagliostro que M. de Kerdéland s'en prend avec le plus d'acharnement ; sans être aucunement de ceux qui le considèrent comme un « Maître », il est permis de voir en lui autre chose qu'un vulgaire aventurier, mais, bien entendu, à la condition de

ne pas nier de parti pris, en l'attribuant fort aimablement à « la Bêtise des hommes » (la majuscule n'est pas de nous), tout ce qui dépasse la conception la plus grossière et la plus étroitement bornée de la « vie ordinaire » !

Ananda K. Coomaraswamy. *Figures of Speech or Figures of Thought*. (Luzac and Co., London). – Ce volume est un nouveau recueil d'études « sur la vie traditionnelle ou normale de l'art » constituant une deuxième série qui fait suite à *Why exhibit Works of Art ?* dont nous avons parlé il y a quelque temps (n° de juin-juillet 1946). La plupart des chapitres qui le composent avaient déjà paru précédemment en articles séparés dans diverses publications, et il en est un certain nombre que nous avons signalés alors ; pour ceux-là, nous nous bornerons donc à renvoyer aux numéros de la revue où il en a été question. – Dans le premier chapitre, qui donne son titre au volume, M. Coomaraswamy proteste de nouveau contre la conception « esthétique » et contre la prétention de l'appliquer à l'interprétation et à l'appréciation de l'art des autres époques et des autres peuples : tandis que ceux-ci voyaient avant tout dans l'art un certain genre de connaissance, les modernes l'ont réduit à n'être plus qu'une affaire de sentiment, et ils ont inventé une théorie de l'art qui, au lieu d'être une « rhétorique » au sens où l'entendaient les anciens, n'est plus à proprement parler qu'une « sophistique ». C'est ainsi que ce qui était autrefois de véritables « figures de pensée », c'est-à-dire des symboles adéquats aux idées qu'il s'agissait d'exprimer, n'est plus regardé aujourd'hui que comme de simples « figures de mots », uniquement destinées à provoquer certaines émotions ; et ce qui est vrai à cet égard pour les arts de la parole peut être étendu à toutes les autres formes de l'art, qui ont été également vidées de toute signification réelle. Au lieu de s'efforcer de comprendre les œuvres d'art, c'est-à-dire en somme de les prendre comme les « supports de contemplation » qu'elles doivent être normalement, les modernes n'y recherchent plus que l'occasion de ce qu'ils appellent un « plaisir esthétique désintéressé », ce qui est d'ailleurs une contradiction dans les termes ; et c'est en partant de cette façon de voir qu'ils enseignent ce

qu'ils prétendent être l'« histoire de l'art », mais qui n'a en réalité aucun rapport avec ce à quoi ils veulent ainsi appliquer leur propre conception comme si elle avait été celle de tous les hommes. La conception traditionnelle, à laquelle il faudrait nécessairement revenir pour pouvoir comprendre l'art des autres peuples, est expliquée ici à l'aide de références tirées surtout de Platon (qui n'est d'ailleurs en cela que l'interprète de la *Philosophia perennis*) et de la doctrine hindoue, et dont la comparaison montre bien que cette conception fut partout et toujours la même, en Occident aussi bien qu'en Orient. – Vient ensuite *The Mediaeval Theory of Beauty* (voir nos d'octobre 1935 et d'octobre 1938). – *Ornament* (voir n° de mai 1946). – *Ars sine scientia nihil* (voir également n° de mai 1946). – *The Meeting of Eyes* est une note sur certains portraits, et notamment des portraits du Christ, dont les yeux semblent toujours regarder directement le spectateur, quelque position qu'il occupe, et le suivre lorsqu'il se déplace (avec référence plus particulière à ce que Nicolas de Cusa dit à ce sujet dans son *De visione Dei*). Il ne s'agit pas là d'un effet en quelque sorte accidentel, mais d'une véritable nécessité de l'iconographie : « si les yeux d'un Dieu qui voit tout doivent être représentés vraiment et correctement, ils doivent apparaître comme voyant tout » ; et ainsi cet effet est un exemple de l'*integritas sive perfectio* dont saint Thomas d'Aquin fait une des conditions de la beauté. – *Shaker Furniture* montre, d'après un ouvrage publié récemment sous ce titre, les résultats obtenus, au point de vue de l'art, par une communauté qui s'efforça d'appliquer à toutes choses les principes de la doctrine chrétienne, et comment de simples menuisiers, en fabriquant des meubles aussi parfaitement adaptés que possible à leur usage et dont l'ornementation excluait toute superfluité, retrouvèrent spontanément une conception conforme à la « vue normale de l'art » et en particulier à celle du Christianisme médiéval, alors que l'imitation voulue de l'art des autres époques n'arrive jamais à en produire que de véritables caricatures. – *Literary Symbolism* explique, avec de nombreux exemples à l'appui, le fait que les mots ont une signification simultanément sur plusieurs « niveaux de réfé-

rence » différents, ce qui rend possible et valable leur emploi figuré ou plus précisément symbolique, « le symbolisme adéquat pouvant être défini comme la représentation d'une réalité sur un certain niveau de référence par une réalité correspondante sur un autre ». Seulement, pour comprendre le langage traditionnel des symboles, il faut bien se garder de toute interprétation « subjective » ; il s'agit là de quelque chose qui ne s'improvise pas et dont l'étude, pour de multiples raisons, est même loin d'être aisée : et il ne faut pas oublier que ce langage est en réalité « la langue universelle, et universellement intelligible, dans laquelle les plus hautes vérités ont toujours été exprimées ». – Dans *Intention*, l'auteur défend la méthode de critique des œuvres d'art qui prend en considération le rapport de l'intention au résultat, ou, en d'autres termes, qui examine si l'artiste a bien réalisé ce qu'il s'est proposé de faire. Quant à la critique de l'intention elle-même, elle n'a rien à voir avec la valeur de l'œuvre d'art comme telle, et elle ne peut procéder que d'un point de vue, moral ou autre, qui diffère entièrement de celui de l'appréciation artistique. – *Imitation, Expression, and Participation* (voir n° de mai 1946). – *The Intellectual Operation in Indian Art* (voir n° de décembre 1935). – *The Nature of Buddhist Art* (voir n° de mars 1938). – *Samvêga, « Æsthetic Shock » *, est l'explication d'un terme *pâli* employé fréquemment pour désigner « le choc ou l'étonnement qui peut être ressenti quand la perception d'une œuvre d'art devient une expérience sérieuse », fournissant le point de départ à une réflexion qui peut amener dans l'être un changement profond ; les effets d'un tel choc ne peuvent d'ailleurs s'expliquer entièrement qu'en faisant appel à la doctrine platonicienne et indienne de la « réminiscence ». – *An Early Passage on Indian Painting* est un texte de l'*Atthasâlinî* répondant à la question : « Comment la pensée produit-elle ses divers effets » et où de nombreux termes techniques sont introduits par une sorte de jeu de mot sur *chitta*, « pensée », et *chitta* (en sanscrit : *chitra*), « peinture ». – *Some References to Pictorial Relief* est une comparaison de plusieurs textes grecs et indiens dans lesquels il est parlé en termes presque identiques de la représentation du relief en

peinture. – *Primitive Mentality* est le texte anglais de l'étude parue ici même dans le numéro spécial sur le Folklore (août-septembre-octobre 1939). – Dans *Notes on « Savage » Art*, il est montré, par des citations de deux ouvrages concernant l'art de la Nouvelle-Guinée et celui des îles Marquises, à quel point, chez ces peuples soi-disant « sauvages », tout le travail des artisans avait un caractère strictement traditionnel et rituel, avant que l'influence européenne n'y soit venue tout détruire sous prétexte de « civilisation ». – *Symptom, Diagnosis, and Regimen* (voir n° de mai 1946). – Enfin, *On the Life of Symbols* qui termine le volume, est la traduction de la conclusion de l'ouvrage de Walter Andrae, *Die ionische Säule, Bauform oder Symbol ?* où il est encore insisté sur la valeur symbolique qu'avait essentiellement à l'origine tout ce qu'on ne regarde plus aujourd'hui que comme simple « ornement », parce qu'on a oublié ou méconnu la signification profonde qui en faisait proprement « l'image d'une vérité spirituelle ».

Walter Shewring. *Art in Christian Philosophy* (The Sower Press, New Jersey). – Cette brochure constitue un excellent résumé de la doctrine chrétienne de l'art, principalement telle qu'elle a été exposée par saint Thomas d'Aquin : partant de la définition donnée par celui-ci, l'auteur insiste sur le fait que l'art est avant tout une chose intellectuelle, bien qu'il implique aussi la volonté, sans quoi l'œuvre d'art ne serait jamais réalisée ; la volonté de l'artiste joue ici le rôle d'une cause efficiente, mais la cause formelle est l'idée conçue dans son intellect. D'autre part, l'art, qui est proprement ce par quoi l'artiste travaille, *habitus* intellectuel permanent ou verbe intérieur conçu intelligiblement, concerne la fabrication de toutes choses, et non pas seulement de telle ou telle classe particulière de choses comme le pensent généralement les modernes. Un autre point essentiel, c'est que l'homme comme artiste imite Dieu en tant qu'il est l'Artiste par excellence, et que le Verbe divin, « par qui toutes choses ont été faites », est le véritable archétype du verbe ou de l'idée résidant dans l'esprit de l'artiste humain. Quant au but de l'art, il est la production de choses utiles, mais à la condition d'entendre cette utilité dans son

sens le plus large, comme s'appliquant à tout ce qui peut servir d'une façon quelconque les fins de l'homme, spirituellement aussi bien que matériellement. Après une digression sur la beauté, qui doit être considérée comme un « transcendantal », et non comme une prérogative spéciale des œuvres d'art, l'auteur passe à ce qu'il appelle très justement les « aberrations modernes », opposées à cette conception normale de l'art, et il termine en envisageant la possibilité d'un « retour à la norme » au point de vue plus spécial du Catholicisme. Nous n'aurions de réserves à faire que sur un point : tout en reconnaissant naturellement la conformité de la conception chrétienne avec toute vue traditionnelle de l'art, M. Shewring paraît avoir une tendance à revendiquer comme proprement chrétien tout ce qui, en réalité, est traditionnel au sens universel de ce mot ; on pourrait même se demander s'il ne va pas jusqu'à attribuer à la « raison naturelle » tout ce qui n'est pas le Christianisme, alors qu'au contraire toute tradition, quelle qu'elle soit, a au même titre le caractère surnaturel et supra-humain, sans quoi elle ne mériterait nullement ce nom et ne dépasserait pas le niveau de la simple « philosophie » profane. Tant que M. Shewring s'en tient au domaine de sa propre forme traditionnelle, ce qu'il dit est parfait, mais sans doute est-il encore assez loin de concevoir l'unité essentielle de toutes les traditions, et c'est dommage, car cela lui permettrait assurément de donner aux idées qu'il expose une tout autre ampleur et d'en étendre considérablement la portée par la reconnaissance de leur valeur vraiment universelle.

1947

P.-J. Gonnet. *Arûpa* (Paul Derain, Lyon). – C'est un livre assez singulier, qui donne une impression plutôt confuse et désordonnée, mais qui ne justifie guère son titre, car il y est surtout question de choses appartenant à un ordre tout à fait « formel ». Il y a notamment beaucoup de considérations sur la chimie, qui sont manifestement en rapport avec les préoccupations professionnelles de l'auteur ; il y a même une longue dissertation sur le « lait maternel », qui ferait peut-être un bon article dans une revue spéciale de médecine ou d'hygiène, mais qui n'est vraiment pas à sa place dans un ouvrage qui a par ailleurs la prétention de toucher à l'ésotérisme et aux idées traditionnelles. Il y touche en effet, dans une certaine mesure, par des vues sur les nombres qui ne sont pas sans intérêt, mais qui sont malheureusement exprimées d'une façon fort peu claire ; les informations qui y ont été utilisées sont d'ailleurs loin d'être toutes également sûres. Il y a aussi des pages qui présentent une disposition typographique des plus bizarres, et dont certaines ne contiennent que quelques mots qui, pour nous tout au moins, sont parfaitement incompréhensibles. Quant au récit que fait l'auteur, dans son préambule, au sujet d'une « révélation » qu'il aurait eue dans une sorte d'« état second », et d'après laquelle l'Univers serait entré le 1er décembre 1944 dans une période de « résorption », nous voulons croire qu'il ne s'agit là que d'une simple fiction littéraire, car, s'il en était autrement, ce serait plutôt inquiétant…

R.-M. Gattefosse. *Les Sages Écritures, Essai sur la philosophie et les origines de l'écriture* (Paul Derain, Lyon). – L'idée qui est au point de départ de ce livre est excellente, puisqu'il s'agit d'établir la valeur symbolique des caractères de l'écriture, ainsi que leur origine « préhistorique », conformément aux anciennes traditions de tous les peuples. Malheureusement, la façon dont l'au-

teur a traité ces questions et les résultats auxquels il croit être parvenu dans ses recherches sont bien loin de répondre réellement à ses intentions ; et, tout d'abord, il y aurait déjà des réserves à faire sur la concordance qu'il envisage entre les données traditionnelles sur les périodes cycliques et la chronologie hypothétique des géologues modernes. Ensuite, probablement du fait de certaines circonstances particulières où il s'est trouvé, il paraît avoir été en quelque sorte fasciné par les « tifinars », c'est-à-dire l'ancienne écriture berbère, ainsi que par la langue « tamachèque » que les Touaregs parlent encore actuellement, au point de vouloir en tirer un schéma qu'il s'efforce d'appliquer à tout. Ce schéma, appelé par lui « couronne de tifinars », convient peut-être au cas spécial de l'alphabet en question ; mais, comme les lettres de cet alphabet sont au nombre de dix, il cherche à découvrir partout des ensembles de dix principes qu'il puisse faire correspondre à ces lettres en les disposant de la même façon ; dans la Kabbale avec les dix *Sephiroth*, dans les Triades bardiques, dans la mythologie scandinave avec le « cycle des Ases », dans l'hermétisme, dans la philosophie d'Aristote avec ses dix catégories, et jusque dans les théories de la physique moderne ! Le moins qu'on puisse dire de ces arrangements est qu'ils sont tout à fait artificiels et souvent bien « forcés » ; et il y a aussi là, sur les doctrines de l'Inde et de la Chine, quelques considérations dans lesquelles il est impossible d'apercevoir le moindre rapport avec ce qu'elles sont en réalité… Les correspondances planétaires et zodiacales des lettres hébraïques, d'ailleurs bien connues, sont presque la seule chose qui soit ici conforme à une donnée authentiquement traditionnelle, mais précisément elles ne reproduisent plus la « couronne de tifinars » ; quant à celles des runes scandinaves, si elles sont vraiment exactes, comment se fait-il qu'il reste trois planètes auxquelles ne correspond aucun caractère ? Nous ne voulons pas insister davantage sur tout cela ; mais que dire aussi du soi-disant « lexique tamachèque » placé à la fin de l'ouvrage, et où sont rassemblés des mots appartenant aux langues les plus diverses, qui n'ont certainement rien à voir avec le « tamachèque », et dont l'interprétation témoigne plus en fa-

veur de l'imagination de l'auteur que de ses connaissances linguistiques ?

Paul Le Cour. *Hellénisme et Christianisme* (Éditions Bière, Bordeaux). – Certains avaient déjà voulu rattacher le Christianisme au Mazdéisme et même au Bouddhisme, et cela pour nier la filiation traditionnelle, pourtant évidente, qui le relie au Judaïsme ; voici maintenant une nouvelle théorie qui, avec les mêmes intentions, prétend le rattacher directement à l'Hellénisme. C'est dans celui-ci qu'il aurait eu réellement sa « source », et le Judaïsme ne serait intervenu qu'après coup pour en altérer le caractère primitif, en y introduisant certaines idées parmi lesquelles celle du « géocentrisme » paraît, nous ne savons trop pourquoi, prendre ici une importance toute particulière. Les raisons invoquées à l'appui de cette thèse sont assez nombreuses, mais elles n'en sont pas plus probantes pour cela, sauf peut-être aux yeux de ceux qui préfèrent la quantité à la qualité ; nous n'entreprendrons certes pas de les examiner une à une, mais nous devons tout au moins remarquer que l'auteur traite d'« interpolations » tout ce qui y est contraire dans les Évangiles, ce qui est toujours un moyen fort commode pour se débarrasser des textes gênants, et aussi que les fantaisies linguistiques qui lui sont coutumières jouent encore un certain rôle là-dedans. À ce dernier point de vue, nous signalerons plus spécialement certaines considérations sur le nom d'Hélène, qui voudrait dire « le neuf sacré », un rapprochement entre le Johannisme et l'école ionienne, une prétendue étymologie grecque du nom de Jérusalem, destinée à soutenir l'assertion que le Judaïsme lui-même aurait fait des emprunts à l'Hellénisme, et enfin l'idée au moins curieuse de faire du grec la « langue sacrée » par excellence ! Ajoutons encore, pour terminer, que nous retrouvons dans ce livre la légende faisant remonter aux premiers temps du Christianisme la médaille dite « de Boyer d'Agen », qui ne date manifestement que de la Renaissance ; il serait bien temps d'en finir une fois pour toutes avec cette histoire, d'autant plus que les fins pour lesquelles elle fut répandue jadis dans le public ne semblent pas avoir été entièrement désintéressées.

Paul Le Cour. *Dieu et les Dieux* (Éditions Bière, Bordeaux). – Ce livre, destiné à faire suite au précédent, porte, ainsi que l'auteur le reconnaît d'ailleurs lui-même, un titre emprunté à Gougenot des Mousseaux, mais son contenu n'a rien de commun avec l'ouvrage que celui-ci consacra au culte des pierres. Nous retrouvons, dans beaucoup de ses chapitres, des choses que nous avons déjà vues autrefois dans des articles d'Atlantis et dont nous avons parlé en leur temps, ce qui nous dispensera d'y revenir en détail ; il n'y a même pas beaucoup de fantaisies nouvelles, mais plutôt des répétitions de celles que nous connaissons, si bien qu'il semblerait que l'imagination si fertile de l'auteur commence à s'épuiser quelque peu, ce qui serait vraiment dommage… Il envisage une « hiérarchie des Dieux », à la tête de laquelle est le « Dieu suprême » ; au-dessous de celui-ci sont ce qu'il appelle les « Dieux solaires » ; dont le principal est pour lui le « Démiurge », et c'est un des aspects de celui-ci, le « Médiateur », qui se serait incarné dans le Christ ; il y a aussi des « Dieux plurisolaires », des « Dieux planétaires », des « Génies protecteurs », et peut-être d'autres catégories encore. Au fond, c'est là renouveler tout simplement l'erreur qui consiste à prendre, littéralement et non symboliquement, les aspects ou les attributs divins pour des êtres distincts et même plus ou moins indépendants, erreur qui est celle-là même qui a donné naissance à toutes les déviations « polythéistes » partout où il s'en est produit ; et, à vrai dire, cela n'est pas pour nous surprendre outre mesure de la part d'un tel admirateur de l'Hellénisme. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'il puisse croire cette conception conforme au Christianisme ; il est vrai qu'il a sur celui-ci des idées bien spéciales, et aussi que, dans sa pensée, il s'agit probablement surtout de ce que devra être « la future forme religieuse chrétienne de l'Ère du Verseau », sur laquelle on peut assurément se permettre toutes les rêveries qu'on voudra !

Jean Malfatti de Montereggio. *Études sur la Mathèse, ou Anarchie et Hiérarchie de la Science*. Traduction de Christien Ostrowski. Introduction de Gilles Deleuze (Éditions du Griffon d'Or, Paris). – Cette réédition, qui reproduit avec quelques légères modi-

fications la traduction française parue en 1849, n'était certes pas inopportune, car ce livre est de ceux dont on parle souvent, mais que bien peu ont lu. Quant à sa valeur propre, nous devons dire qu'il nous semble présenter surtout un intérêt de curiosité, car la vérité est qu'il « date » terriblement, et cela non pas seulement en ce qui concerne les considérations biologiques et médicales, qui portent assurément la marque de leur époque, mais où se trouvent des vues ingénieuses et qui mériteraient peut-être d'être reprises sous une autre forme ; il « date » aussi, et même plus encore, par ce qui s'y rapporte à la tradition hindoue. Celle-ci était bien peu connue à cette époque en Europe, où on n'en avait que des notions tout à fait fragmentaires et souvent peu exactes ; de plus, c'était le temps où certains avaient inventé une « symbolique » qui ne suppléait que fort mal à leur ignorance du véritable symbolisme, et dont l'influence est ici très visible. Rassemblant des principes assez hétéroclites et dont le choix n'est pas moins arbitraire que l'ordre dans lequel il les range, l'auteur a voulu y voir une correspondance avec les nombres, et, partant de cette idée, il s'est ingénié à découvrir dans les figurations qu'il avait à sa disposition des choses qui n'y sont certainement pas ; il est à peine besoin d'ajouter que, par contre, toute signification d'ordre métaphysique lui échappe complètement. Au lieu de donner la place principale à de semblables fantaisies, il aurait beaucoup mieux fait de présenter simplement ses spéculations sur les nombres comme d'inspiration pythagoricienne, ce qui eût été plus justifié ; elles restent d'ailleurs, dans leur ensemble, plutôt vagues et obscures, et il est difficile de voir nettement comment il en tire certaines applications. Ce qui est peut-être le plus digne de remarque, à un point de vue qu'on pourrait dire « historique », c'est le rôle considérable que cet ouvrage et d'autres du même genre ont joué dans la constitution de l'occultisme de la fin du XIXe siècle ; reposant sur des informations aussi peu sûres et les mettant à la place des données traditionnelles authentiques qui lui faisaient entièrement défaut, est-il étonnant que celui-ci n'ait jamais été qu'un assemblage de rêveries sans la moindre solidité ? Mais il est bon qu'on puisse s'en rendre compte en se repor-

tant aux sources, et, au fond, c'est peut-être là ce qui fait le principal intérêt d'une réédition comme celle-là.

Jean Mallinger. *Les Secrets ésotériques dans Plutarque* (Éditions Niclaus, Paris). – Ce livre est du même genre que celui dont nous venons de parler, et on pourrait en somme, d'une façon générale, en dire à peu près la même chose ; peut-être même les tendances occultistes s'y montrent-elles d'une façon encore un plus accentuée. Après avoir esquissé la biographie de Plutarque et signalé la « difficulté de l'homme moderne à comprendre certaines vérités ésotériques », en quoi il a certes bien raison, l'auteur expose d'abord les « secrets du feu vivant » ; il nous paraît prendre d'une façon trop littérale les affirmations, qui auraient besoin d'une transposition symbolique, suivant lesquelles « le feu est un être animé » et constitue la « nourriture des Dieux » ; sur le rôle rituel du feu comme élément purificateur et comme agent du sacrifice, il y aurait assurément bien d'autres choses à dire ; et ce chapitre se termine par un rapprochement quelque peu inattendu entre Plutarque et saint François d'Assise. Ensuite viennent les « secrets des statues animées », au sujet desquels sont surtout utilisés les travaux des égyptologues ; en fait, il s'agit là des rites par lesquels des statues ou d'autres objets étaient en quelque sorte « vivifiés » pour devenir des supports d'influences spirituelles ; mais l'auteur envisage surtout, dans les effets de ces rites, la production de certains phénomènes qui n'avaient en tout cas qu'une importance très secondaire. Un chapitre assez court, et qui au fond n'éclaircit pas grand-chose, est consacré aux théories « cosmosophiques » attribuées à un mystérieux Erythréen dont il est question dans le traité *De defectu oraculorum*, théories qui, en somme, ne paraissent pas différer de celles des Pythagoriciens. Sur les « arcanes de l'Hadès » et le « périple de l'âme », le sens du symbolisme exposé n'est pas nettement dégagé, et il semble bien que l'auteur admette une interprétation « réincarnationniste » dans l'acception la plus littérale de ce mot. Enfin, les « secrets du Sage », dont il est question dans le dernier chapitre, se réduisent en somme à des préceptes pratiques qui peuvent être excellents en eux-mêmes, mais dans lesquels, sauf peut-être en

ce qui concerne le rappel de la « loi du silence », il serait bien difficile de découvrir un ésotérisme quelconque ; et, quand on voit quelle place les préoccupations « sociales » tiennent dans la pensée de M. Mallinger, on peut se demander jusqu'à quel point il a suivi lui-même le conseil qu'il donne à ses lecteurs de « se libérer de tout préjugé contemporain ».

Robert Ambelain. *Adam, Dieu rouge* (Éditions Niclaus, Paris). – Le titre de ce livre est assez étrange, et d'autant plus qu'il ne s'y trouve en somme rien qui explique ou justifie la « divinité » ainsi attribuée à Adam ; mais ce qui est peut-être encore plus singulier, c'est que le chapitre par lequel il débute est nettement en contradiction avec les suivants. Ce premier chapitre, en effet, n'est qu'un exposé des opinions les plus dissolvantes de la « critique » moderne concernant la Genèse, sans la moindre réflexion qui puisse faire supposer tout au moins que l'auteur ne les adopte pas entièrement ; or, il va de soi que ces opinions impliquent nécessairement la négation formelle de tout ésotérisme dans la Bible, tandis que, dans la suite, il affirme au contraire l'existence de cet ésotérisme, quelle que soit d'ailleurs la conception qu'il s'en fait et la qualité de ce qu'il présente comme tel. On pourrait se demander s'il n'y a pas là l'effet d'une sorte de « mimétisme » lui permettant d'exposer indifféremment n'importe quoi comme s'il s'agissait de ses propres idées ; s'il en était ainsi, cela prouverait en tout cas qu'il n'a pas de convictions bien arrêtées… Quoi qu'il en soit, l'ésotérisme qu'il a en vue ici est surtout celui qu'il attribue aux Ophites ; mais, comme on ne sait en somme rien de bien précis sur ceux-ci, non plus d'ailleurs que sur la plupart des autres sectes dites « gnostiques », cela permet de parler un peu de tout à leur propos : Kabbale, hermétisme, et bien d'autres choses encore, et aussi de prétendre y rattacher directement ou indirectement tout ce qui, dans le monde judéo-chrétien, se présente avec quelque caractère ésotérique, depuis les Esséniens jusqu'aux Rose-Croix ! Nous ne tenterons certes pas de débrouiller ce chaos ; ce qui s'en dégage le plus clairement, c'est que, dans la pensée de l'auteur, il s'agit d'une « doctrine luciférienne », qu'il conçoit apparemment comme un « dualisme », car

il affirme notamment que « la croyance à deux dieux adverses procède d'un ésotérisme réel » ; il donne d'ailleurs comme « luciférien », des symboles qui n'ont aucunement ce caractère. Il serait bien difficile de deviner quelles ont pu être exactement ses intentions ; mais le moins qu'on puisse dire est qu'il témoigne d'un goût fort prononcé pour l'hétérodoxie, et même pour les pires formes de celle-ci, puisqu'il va jusqu'à s'efforcer de les retrouver là même où il n'y en a pas la moindre trace. Dans la dernière partie, qui est soi-disant consacrée à la « doctrine rosicrucienne », il n'y a en réalité, rien de spécifiquement rosicrucien ; mais l'idée même de vouloir établir un lien entre le Rosicrucianisme et la « doctrine luciférienne » nous paraît extrêmement suspecte, ainsi que certaines réflexions au sujet de la Maçonnerie, ou la fréquente association des mots « luciférien » et « initiatique », ou encore telle phrase sur l'Islam où nous retrouvons cette bizarre obsession de la couleur verte que nous avons déjà eu l'occasion de signaler ; en présence de pareilles choses, on ne saurait assurément être trop méfiant…

Robert Ambelain. *Au pied des Menhirs* (Éditions Niclaus, Paris). – Dans cet autre ouvrage, il s'agit cette fois de la tradition celtique, sujet certainement plus « sympathique » que le précédent ; l'exposé qui en est fait n'apporte en somme rien de bien nouveau, mais l'auteur a éprouvé le besoin d'y mêler des considérations tirées de la science moderne et qui font là un assez curieux effet. Comme cette tradition n'est connue que très imparfaitement, on comprend d'ailleurs qu'il ait été quelque peu embarrassé pour remplir ce volume, et, dans la dernière partie, la façon dont il s'en est tiré est d'une assez ingénieuse fantaisie : après avoir reproduit les *Triades* bardiques, il n'a rien trouvé de mieux que de les compléter… par les *Vers d'Or* pythagoriciens ! Le livre se termine par quelques informations sur le « mouvement celtique » contemporain, qui ne sont pas sans intérêt, si toutefois elles sont bien sûres ; ce qui malheureusement fait naître quelque doute à cet égard, c'est qu'il est dit qu'il s'agit en partie de « renseignements inédits, venant d'archives privées, qu'il nous sera possible de préciser un jour » ; et, comme ils ne

contiennent en somme rien qui paraisse être de nature à justifier une telle réserve, cela nous rappelle involontairement certains procédés dont les occultistes ne sont que trop accoutumés de se servir… En tout cas, nous pouvons y relever une affirmation bien étonnante et inattendue, suivant laquelle « le rituel maçonnique anglais repose tout entier sur des traditions celtiques » : voilà une assertion qu'il serait difficile d'appuyer, non pas seulement par quelques similitudes comme il s'en rencontre entre les formes traditionnelles les plus différentes, mais par des arguments vraiment sérieux. Au surplus, si les auteurs de la déviation « spéculative » avaient été réellement des « initiés celtiques », cela ne donnerait pas une bien haute idée des connaissances que ceux-ci ont conservées ; et puis dans tout cela, que fait-on de l'ancienne Maçonnerie opérative ?

Jean Mallinger. *Notes sur les Secrets ésotériques des Pythagoriciens* (Éditions Niclaus, Paris). – Nous avons déjà vu précédemment un ouvrage du même auteur sur Pythagore ; il continue ses études dans le même sens, mais le résultat, il faut bien le dire, en est plutôt décevant. Ici, il s'agit des *akousmata* pythagoriciens, préceptes qui sont regardés comme ayant un caractère ésotérique et qui devaient l'avoir en effet, car ils sont généralement revêtus d'une forme énigmatique ou symbolique qui ne s'expliquerait guère autrement ; mais alors il devait y avoir là autre chose que ce qu'y a vu M. Mallinger, car les interprétations qu'il en donne n'ont rien de bien ésotérique ni de vraiment profond. Ainsi, sur le « secret des fèves », il a rassemblé quelques données plus ou moins curieuses, mais dont il ne se dégage aucune conclusion définie ; et, si d'autre part il a du moins compris que le « pain » représente la doctrine traditionnelle, ses commentaires à ce propos ne dépassent pas un niveau très élémentaire ; mais nous retrouvons là une allusion à la « chaîne apostolique des traditions occultes », dont nous voudrions bien savoir comment il l'entend exactement… Une grande partie du livre est consacrée à des questions se rapportant à la naissance et à la mort, d'après des « sources » diverses ; on y sent souvent l'influence des modernes idées occultistes, et aussi une vive préoc-

cupation des phénomènes « métapsychiques » ; en somme, les citations assez abondantes des auteurs anciens sont ce qu'il y a de plus intéressant là-dedans. Nous avons aussi relevé au passage quelques détails plutôt amusants : ainsi, l'auteur reproduit sans examen, au sujet des « portes zodiacales », la méprise de M. Carcopino que nous avons signalée ici autrefois : il paraît croire que les Hindous sont des Bouddhistes, et il va même jusqu'à donner, en parlant de l'enseignement bouddhique, une référence au *Rig-Véda* ! N'oublions pas de noter encore que, en terminant, il n'a pas pu s'empêcher de reparler de l'« état ancien et primitif », dont nous avons donné l'explication « ésotérique », si l'on peut dire, à propos de son précédent ouvrage ; à notre avis, il ferait sûrement beaucoup mieux de le laisser « en sommeil ».

1948

Gérard van Rijnberk. *Le Tarot. Histoire, iconographie, ésotérisme* (Paul Derain, Lyon). – Ce gros volume est le résultat de longues et patientes recherches sur tout ce qui touche de près ou de loin au Tarot ; il convient, avant tout, de louer l'auteur de la conscience et de l'impartialité qu'il y a apportées, et du soin qu'il a eu, contrairement à ce qui arrive le plus souvent, de ne pas se laisser influencer par les assertions sans fondement des occultistes et par les multiples fables qu'ils ont répandues sur ce sujet. Dans la première partie, il a rassemblé tout ce qu'il est possible de trouver dans les livres et dans les documents d'archives sur l'origine du Tarot et des cartes à jouer et sur l'époque de leur apparition dans les différents pays d'Europe, et il faut bien le dire, il n'a pu arriver à aucune conclusion certaine ; il a en quelque sorte déblayé le terrain en faisant justice de certaines fantaisies, mais en somme, l'énigme reste entière, et, comme il semble peu probable que des documents importants à cet égard lui aient échappé, il n'y a vraisemblablement que bien peu d'espoir de la résoudre jamais, du moins sur le terrain purement historique. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que les cartes à jouer ont été connues vers la fin du XIIIe siècle, surtout dans les pays méditerranéens, et que le mot « Tarot », dont l'étymologie est d'ailleurs impossible à découvrir, n'a commencé à être employé qu'au XVe siècle, quoique la chose elle-même soit sûrement plus ancienne. L'hypothèse d'une origine orientale, sur laquelle certains ont tant insisté, n'est nullement prouvée ; et nous ajouterons qu'en tout cas, même s'il était vrai que les Arabes aient joué ici un rôle de « transmetteurs », il n'en serait pas moins inconcevable, pour plus d'une raison, que les cartes aient pris naissance dans un milieu islamique, de sorte que la difficulté serait simplement reculée. À ce propos, nous ne comprenons pas pourquoi on cherche tant

d'explications plus ou moins étranges au mot arabe *nâib*, qui est parfaitement bien connu et ne signifie pas autre chose que « remplaçant », « substitut » ou « député » ; quelles qu'aient pu être les raisons qui l'ont fait adopter pour désigner les cartes, il n'a absolument rien de commun avec *nabî*, et il n'est pas davantage dérivé d'une racine « indiquant une action magique ou divinatoire ». Signalons aussi, pendant que nous en sommes aux remarques de cet ordre, que le nom arabe des « jeux de hasard » n'est pas *qamar*, « lune », mais *qimâr*, et que *pagad* n'est certainement pas un mot arabe mais que, en hébreu *bagôd* signifie « trompeur », ce qui peut s'appliquer assez bien à un bateleur. D'autre part, l'introduction des cartes par les Bohémiens n'est pas plus sûre que tout le reste, et il semblerait même que ce soit au contraire en Europe qu'ils en ont appris l'usage ; d'ailleurs, contrairement aux assertions de Vaillant, le Tarot était connu en Europe occidentale avant que les Bohémiens y pénètrent ; et c'est ainsi que toutes les « légendes » occultistes s'évanouissent dès qu'on veut les soumettre à un examen sérieux ! – Dans la seconde partie, l'auteur examine tout ce qui, dans les écrits et les œuvres d'art de l'antiquité classique et du moyen âge, lui paraît présenter quelque rapport avec les idées exprimées par le symbolisme des arcanes du Tarot : certaines similitudes sont assez nettes, mais il en est d'autres qui sont plutôt vagues ou lointaines. Il va de soi, d'ailleurs, que ces rapprochements ne sont en tout cas que très fragmentaires et ne portent que sur certains points particuliers ; de plus, il ne faut pas oublier que l'usage des mêmes symboles ne constitue jamais la preuve d'une filiation historique. Nous avouons ne pas très bien comprendre pourquoi, au sujet de ces rapprochements et des idées auxquelles ils se rapportent, M. Van Rijnberk parle d'« exotérisme du Tarot », ni ce qu'il entend exactement par là et quelle différence il y voit avec ce qu'il désigne au contraire comme son « ésotérisme ». La troisième partie, en effet, qu'il donne comme « le résultat de méditations et d'inspirations personnelles », et à laquelle il attribue un caractère « ésotérique », ne contient en réalité rien qui soit d'un ordre plus profond que ce qui précède, et, disons-le franchement,

cette partie n'est certes pas la meilleure du livre. En tête des considérations se rapportant à chacun des arcanes majeurs, il a placé une sorte de devise formée de deux mots latins, qui a sans doute la prétention d'en résumer plus ou moins le sens général ; et ce qui est assez amusant, c'est qu'il s'est visiblement efforcé de trouver, dans autant de cas qu'il l'a pu, des mots, ayant pour initiales les deux lettres S. I. ! Mais n'insistons pas davantage sur cette fantaisie sans conséquence ; signalons plutôt l'étendue de la bibliographie et l'intérêt des reproductions de documents anciens contenues dans les planches qui terminent l'ouvrage, et ajoutons que celui-ci, malgré son érudition, n'a rien d'ennuyeux et se lit même fort agréablement.

Jean Chaboseau. *Le Tarot. Essai d'interprétation selon les principes de l'hermétisme* (Éditions Niclaus, Paris). – Cet autre livre sur le Tarot est écrit à un tout autre point de vue que le précédent, et, quoique beaucoup moins volumineux, il a apparemment de plus grandes prétentions, en dépit de sa modeste qualification d'« essai » ; nous ne contesterons pas, d'ailleurs, qu'il puisse être légitime de chercher une interprétation astrologique et quelques autres encore, à la condition de ne présenter aucune d'elles comme exclusive ; mais cette condition est-elle remplie quand on considère l'hermétisme comme « la base propre au symbolisme du Tarot » ? Il est vrai qu'il faudrait tout d'abord s'entendre sur le sens des mots ; l'auteur nous paraît vouloir étendre outre mesure celui qu'il attribue à l'hermétisme, au point d'y englober presque tout le reste, y compris même la Kabbale ; et, s'il marque assez bien le rapport et la différence de l'hermétisme et de l'alchimie, il n'en est pas moins vrai qu'il y a une forte exagération à prétendre, comme il le fait, identifier le premier à la « Connaissance totale » ! En fait, ses commentaires sur les lames du Tarot ne se limitent d'ailleurs pas strictement à l'hermétisme, car, tout en le prenant pour point de départ, il fait d'assez nombreux rapprochements avec des données provenant de traditions très différentes ; ce n'est certes pas nous qui le lui reprocherons, bien loin de là, mais peut-être n'a-t-il pas suffisamment vérifié si tous étaient bien justifiés, et, dans la façon dont

tout cela est présenté, on sent un peu trop la persistance de l'esprit « occultiste » ; il serait bon, par exemple, de renoncer à utiliser la figure d'*Adda-Nari* (c'est-à-dire *Ardha-Narî*, combinaison androgyne de *Shîva* et de *Parvatî*), qui n'a de rapport avec le Tarot que dans le travestissement bizarre que lui a fait subir Éliphas Lévi. Les intentions de l'auteur ne se dégagent d'ailleurs pas toujours aussi clairement qu'on pourrait le souhaiter, et notamment, quand il cite quelques passages de nos écrits, nous ne sommes pas très sûr, d'après le contexte, qu'il les entende bien exactement comme nous les entendons nous-mêmes… M. Chaboseau a tenté aussi, après un certain nombre d'autres, de « reconstituer » à sa façon les figures du Tarot ; il va de soi que, en pareil cas, chacun y met toujours beaucoup de ses idées particulières, et il n'y a pas de raison de considérer telle de ces « reconstitutions » comme valant plus ou moins qu'une autre ; nous pensons qu'il est bien plus sûr de s'en rapporter tout simplement aux figurations ordinaires, qui, si elles ont été quelque peu déformées au cours du temps, ont pourtant de grandes chances d'avoir, dans leur ensemble, gardé plus fidèlement le symbolisme originel. Au fond, la transmission du Tarot est quelque chose de très comparable à celle du « folklore », si même elle n'en constitue pas un simple cas particulier, et la conservation des symboles y est assurée de la même façon ; dans un tel domaine, toute innovation due à une initiative individuelle est toujours dangereuse, et, comme les arrangements littéraires des contes dits « populaires », elle ne peut guère qu'attirer ou obscurcir le sens en y mêlant des « embellissements » plus ou moins fantaisistes et en tout cas superflus. Ces dernières réflexions, bien entendu, ne visent pas plus particulièrement M. Chaboseau que ses prédécesseurs, et nous reconnaissons même volontiers que le style « moyen-âgeux » qu'il a adopté pour ses dessins n'a pas l'invraisemblance d'un Tarot soi-disant égyptien ou hindou, mais ce n'est là qu'une question de degré. Encore ne nous plaçons-nous ici qu'au point de vue de la valeur symbolique ; dans un ordre de considérations plus « pratique », croit-on que les influences psychiques qui sont incontestablement attachées aux lames du Tarot, quelles qu'en

soient d'ailleurs l'origine et la qualité, puissent encore trouver un support efficace dans toutes ces modifications arbitraires des figures traditionnelles ?

Louis Cattiaux. *Le Message retrouvé* (Chacornac, Paris). – Ce livre se présente à première vue sous une forme singulière et même inusitée : chacun de ses chapitres est divisé en deux colonnes parallèles, contenant deux séries d'aphorismes ou de versets détachés qui se correspondent de l'une à l'autre. Il est évident que, dans ces conditions, il est impossible d'en donner une analyse ou un résumé quelconque ; il semble d'ailleurs plutôt fait pour fournir en quelque sorte des thèmes de méditation que pour être lu d'une façon suivie d'un bout à l'autre. Il faut dire aussi que la correspondance entre les versets des deux colonnes n'apparaît pas toujours très clairement ; mais le mieux est que nous reproduisions l'explication que l'auteur lui-même a bien voulu nous donner à ce sujet :

> « Les deux colonnes sont apparues naturellement comme la réplique de la Terre et du Ciel et de leur nécessaire union qui fait tout le mystère de l'incarnation de la vie et de la prise de conscience de celui qui l'habite. Ainsi la colonne de droite est une équivalence, mais non une explication de la colonne de gauche, et, en examinant les sens multiples de ces doubles versets, on peut les relier par la synthèse du mystère premier de la création toujours plus ou moins présent par la vertu du sens alchimique ».

La multiplicité des sens dont il s'agit n'est d'ailleurs pas intentionnelle, « mais découle par génération naturelle de la racine-mère », c'est-à-dire du sens alchimique que l'auteur considère comme le sens central et ultime de son ouvrage. Si nous avons bien compris, celui-ci aurait été « écrit sous une sorte d'inspiration », et c'est pourquoi il contient plus que ce qui a été voulu expressément, bien qu'il soit assurément difficile de déterminer la part exacte de chacun des deux éléments qui y ont ainsi collaboré. En tout cas, dans ces conditions, nous ne pensons pas qu'on puisse dire qu'il se rattache proprement et effectivement à une tradition définie ; mais du moins les tendances qui s'y expriment

sont-elles en somme, d'une façon générale, celles de l'hermétisme, et plus précisément de l'hermétisme chrétien. Nous disons d'une façon générale, car, si l'on entre dans le détail, on s'aperçoit que certaines choses, consciemment ou non, semblent être venues d'ailleurs : ainsi, nous avons remarqué quelques versets qui rappellent d'une façon assez frappante certaines maximes taoïstes, et ce ne sont certes pas les moins dignes d'intérêt. Quoi qu'il en soit, l'importance primordiale que l'auteur donne au sens alchimique définit bien la « perspective » de l'ensemble, et elle en marque aussi les limites, qui ne sont autres que celles du point de vue hermétique lui-même. Nous devons ajouter qu'il se trouve çà et là quelques « étrangetés » du genre de celles qu'on rencontre presque toujours dans les écrits touchant aux formes occidentales de l'ésotérisme : ainsi, les titres des colonnes de gauche sont tous formés par une série d'anagrammes à partir du premier, ce qui fait un effet assez curieux ; mais aussi, ce qui est plus fâcheux à notre avis, certains énoncés se présentent sous une forme énigmatique qui nous semble vraiment bien peu utile ; nous n'insisterons d'ailleurs pas davantage sur ce défaut, car nous savons que l'auteur s'en est rendu compte lui-même et qu'il l'a fait disparaître en grande partie dans les modifications et les additions qu'il a déjà préparées en vue d'une future réédition. Nous ne savons ce que des « spécialistes » de l'hermétisme, si toutefois il en est encore de réellement compétents, pourront penser de ce livre et comment ils l'apprécieront ; mais ce qui est certain, c'est qu'il est loin d'être indifférent et qu'il mérite d'être lu et étudié avec soin par tous ceux qui s'intéressent à cet aspect particulier de la tradition.

Gian Roberto Dell'Acqua. *La Pierre*. – Cette brochure, qui a paru à Milan sans indication d'éditeur, et qui est écrite en un français trop souvent incorrect, se rapporte aussi à l'hermétisme ; mais nous devons avouer que nous n'avons pas pu deviner quelles ont été au juste les intentions de l'auteur, ni même comment le contenu peut en justifier le titre. Elle débute par des considérations historiques basées sur une subdivision en douze segments du parcours d'un signe zodiacal, celui des Poissons, par

le point équinoxial ; mais la plus grande partie en est occupée par des calculs astronomiques et autres, d'ailleurs assez compliqués, dont les résultats sont mis en rapport avec les dimensions de la Grande Pyramide, qui décidément préoccupe toujours bien des gens ! Le tout, auquel s'ajoute l'examen de quelques figures symboliques d'origine rosicrucienne, aboutit à dégager, comme ayant une importance toute particulière, les nombres 1331 (le cube de 11) et 313, le second étant d'ailleurs regardé comme une « contraction » du premier : l'auteur attribue, sans en indiquer nettement les raisons, une immense portée à cette « découverte », et il en est même tellement persuadé qu'il termine par cette phrase étonnante :

> « Personne n'en a jamais parlé ouvertement, car il était convenu que cette science devait rester cachée jusqu'à la venue d'Élie ».

Nous pensons, quant à nous, qu'il se fait bien des illusions ; et, pour ce qui est de la « venue d'Élie », nous n'avons pas encore entendu dire qu'elle se soit réalisée jusqu'ici.

Jean Bétesta. *Delta* (Chez l'auteur, Versailles). – Il y a au début de ce livre, ainsi d'ailleurs que dans son titre même, certaines allusions au symbolisme maçonnique qui font espérer autre chose que ce qui se trouve dans la suite ; celle-ci, il faut bien le dire, est plutôt décevante. Après des considérations générales qui visiblement s'inspirent beaucoup plus de la science moderne que des sciences traditionnelles, et une sorte d'esquisse très « évolutionniste » de l'histoire de l'humanité, viennent plusieurs chapitres consacrés aux doctrines d'autant de Prophètes, dont le choix parmi les autres n'est d'ailleurs pas expliqué : Zarathoustra, Bouddha, Confucius, Jésus ; leurs enseignements y sont fort simplifiés et même modernisés, à tel point que, dans cette présentation, il serait bien difficile d'entrevoir la moindre vérité d'ordre transcendant. Ensuite, l'auteur a essayé de formuler, « en s'inspirant du Verbe des Prophètes », ce qu'il appelle « une règle de vie pour l'individu et pour la collectivité de l'âge industriel » ; il y a là, hélas ! une collection de préceptes dont la banalité dépasse tout ce

qu'on peut imaginer, et nous pourrions dire, sans exagération, que cela tient en quelque sorte le milieu entre les anciens livres de « civilité puérile et honnête » et les manuels plus récents de morale à l'usage des écoles primaires ! Enfin, la dernière partie, intitulée *Le Temple*, expose le projet d'une organisation qui, malgré l'adoption d'une terminologie en grande partie maçonnique, n'a assurément pas le moindre caractère initiatique ; oserons-nous dire que, si elle venait jamais à se réaliser, cela ne ferait en somme, qu'une « pseudo-religion » de plus ? Quelques pages donnent l'impression que l'auteur a dû être déçu à la fois, ou plutôt peut-être successivement, par l'Église et par la Maçonnerie ; mais était-il bien en mesure de comprendre vraiment l'une et l'autre ?

1949

Deodat Roché. *Le Catharisme* (Institut d'Études Occitanes, Toulouse). – Ce petit livre est surtout intéressant par les renseignements historiques qui s'y trouvent réunis ; pour ce qui est de la façon dont y est interprétée la doctrine des Cathares, ou du moins le peu qu'on en connaît, elle appelle les plus sérieuses réserves, car elle est fortement influencée par les conceptions de Rudolf Steiner et par les idées réincarnationnistes de l'auteur. D'autre part, l'identité du Catharisme avec le Manichéisme n'est peut-être pas aussi certaine qu'on veut bien le dire, et, en tout cas, il resterait à savoir ce que fut réellement le Manichéisme, car c'est là encore une question qui est loin d'être complètement éclaircie. Quoi qu'il en soit, nous ne voyons pas très bien comment l'affirmation que les Cathares étaient des Manichéens peut s'accorder avec celle qu'ils étaient « purement chrétiens », ni avec celle que leur doctrine était « une expression du platonisme »… Dans les appendices de l'ouvrage, on trouve la reproduction de l'article sur un plat cathare dont nous avons déjà parlé précédemment (n° d'octobre-novembre 1945) ; nous signalerons aussi des notes sur des croix manichéennes ou considérées comme telles et sur des symboles mithriaques ; et, à ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de trouver assez étonnante l'assertion suivant laquelle « le chrisme était tout d'abord mithriaque » ; n'y aurait-il pas là quelque confusion entre un symbole qui appartient en réalité à la tradition universelle et une forme qui en est dérivée, mais qui présente un caractère beaucoup plus particularisé ? Cela n'a rien d'impossible ; mais, quand nous voyons affirmer en un autre endroit, d'une façon encore plus précise, et sans la moindre preuve à l'appui, que « le labarum de Constantin était antérieurement un étendard mithriaque », nous finissons par

craindre que l'auteur ne se défie pas toujours suffisamment de son imagination.

François Haab. *Divination de l'alphabet latin* (« Pro Libros », Paris). – Ce petit volume se présente, d'après son sous-titre, comme une « introduction à la connaissance du symbolisme hiéroglyphique des lettres » ; qu'un tel symbolisme existe en effet, c'est-à-dire que tout l'alphabet ait à son origine une signification idéographique, cela ne fait aucun doute pour nous, ni pour quiconque a là-dessus quelques notions traditionnelles ; mais nous ne pouvons certes pas dire que l'argumentation sur laquelle l'auteur veut appuyer son interprétation de l'alphabet latin soit bien solide ni bien convaincante. Tout d'abord, on ne peut se défendre d'un certain étonnement en le voyant affirmer que l'alphabet latin est « le plus pur des alphabets grecs », et que, pour cette raison, il est le plus propre à « symboliser les divinités fondamentales de la mythologie grecque ». Quant à l'idée qu'il se fait de celle-ci, il la résume en cette phrase :

> « La mythologie grecque est une connaissance de la Vérité qui s'appuie sur la rationalité, la poésie et l'intuition religieuse, et elle propose une éthique »,

nous ne voyons dans tout cela rien de bien profond ni de vraiment traditionnel. Quand il présente, en outre, cette même mythologie comme « un véritable Ancien Testament occidental », auquel le Christianisme se rattacherait beaucoup plus qu'à l'Ancien Testament hébraïque, nous nous souvenons qu'une idée très semblable a déjà été soutenue par M. paul le cour, et ce rapprochement est vraiment assez fâcheux… Pour ce qui est de l'interprétation même de l'alphabet, elle consiste à rapporter chaque lettre à une divinité dans le nom de laquelle cette lettre figure, le plus souvent comme initiale, mais parfois aussi à une autre place (les noms grecs et latins sont d'ailleurs mélangés ici d'une façon qui peut paraître quelque peu arbitraire ; et ces rapports sont expliqués au moyen de considérations sur la forme des lettres dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont extrêmement vagues et n'ont rien de « frappant » ; avec de semblables procédés, cha-

cun pourrait facilement, en suivant une idée préconçue, trouver à peu près n'importe quoi dans une figure quelconque, et tout cela est assurément fort éloigné du véritable symbolisme. Il y a encore une autre raison de se méfier : il n'est pas tenu compte seulement des lettres authentiquement latines, mais aussi, et au même titre, des adjonctions qui ont été faites à une époque très récente (distinction des lettres *i* et *j*, *u* et *v*, sans parler du *w*), et qui ne peuvent avoir aucune valeur symbolique réelle ; l'auteur est d'un autre avis, mais la raison qu'il en donne, en envisageant une sorte de développement de l'alphabet qui se serait continué jusque dans les temps modernes pour l'amener finalement à sa perfection, ne fait que donner à la chose une caractère encore plus grave et même plutôt inquiétant. On s'en rendra compte immédiatement en lisant cette phrase de son résumé :

> « Cette idéographie des lettres de l'alphabet latin est peut-être la création intuitive et volontaire du sacerdoce antique, mais peut-être aussi elle est tout naturellement l'aboutissement occulte d'un processus subconscient du mental humain collectif ».

Le premier terme de cette alternative exprime une vue traditionnellement correcte, mais, par contre, le second, qui en réalité, est celui qu'il faudrait nécessairement admettre pour que le développement en question ait un sens, ne répond qu'à une de ces conceptions actuelles, à tendance « psychanalyste », dont nous signalons par ailleurs le danger. Il paraît que ce n'est là que comme un premier aperçu d'un travail plus considérable ; il convient donc d'attendre celui-ci pour se prononcer d'une façon définitive, mais cette introduction n'est pas de nature à en donner une impression bien favorable, et il faudrait rectifier sur bien des points les idées qui y sont exprimées pour les rendre, nous ne dirons même pas valables, mais simplement acceptables au point de vue traditionnel.

Saint-Yves d'Alveydre. *Mission des Souverains* (Éditions Nord-Sud, Paris). – Cette réédition d'un livre devenu introuvable depuis longtemps était fort utile, car les ouvrages de Saint-Yves d'Alveydre sont de ceux dont on parle beaucoup plus qu'on ne les

lit, d'où bien des idées erronées sur les conceptions qui y sont exposées. Celui-ci, en particulier, permettra de se rendre compte directement de ce qu'était, dans la pensée même de son auteur, la « Synarchie », qui n'a assurément rien de commun avec ce qui a fait tant de bruit en ces dernières années et à quoi il semble bien que ses promoteurs aient donné le même nom tout exprès pour créer certaines confusions, en quoi ils n'ont d'ailleurs que trop bien réussi, car les livres et les articles publiés a ce propos ont répandu dans le public toute sorte d'erreurs grossières sur Saint-Yves et sur son œuvre. L'introduction dont cette réédition est précédée a précisément pour but, tout en se tenant en dehors de toute polémique, de remettre les choses au point, et elle le fait d'excellente façon, en reprenant du reste une partie des informations qui ont paru autrefois ici même (nos de juillet 1935 et de mars 1936), ainsi que quelques-unes des remarques que nous avons faites dans *Le Roi du Monde*. Nous y signalerons plus spécialement deux points qui nous paraissent très importants : le premier est une comparaison de dates d'où il résulte clairement que, quand Saint-Yves fit paraître les deux ouvrages principaux où se trouve exposé son système synarchique, c'est-à-dire la *Mission des Souverains* et la *Mission des Juifs*, il n'était encore entré en relations avec aucun représentant des traditions orientales, de sorte qu'il ne peut être question d'attribuer cette conception à des influences provenant d'une telle source comme certains l'ont prétendu. Il est vrai que Saint-Yves lui-même a présenté la Synarchie comme une application d'une doctrine métaphysique et cosmologique conservée secrètement à l'intérieur des différentes formes traditionnelles, et notamment des traditions brâhmaniques et judéo-chrétienne, mais sans doute cette affirmation, comme bien d'autres, ne doit-elle pas être prise trop à la lettre ; pour notre part, nous pensons (et nous l'avons d'ailleurs noté incidemment dans *La Grande Triade*, p. 142) qu'elle est surtout inspirée de Fabre d'Olivet, auquel il a fait manifestement beaucoup plus d'emprunts qu'il n'a jamais voulu le reconnaître, tout en s'efforçant d'ailleurs de le « christianiser », si l'on peut dire, et à qui il doit même quelques erreurs assez étonnantes en ce qui

concerne la tradition hindoue. Le second point sur lequel nous tenons à appeler l'attention, c'est la nature réelle des rapports de Saint-Yves avec les occultistes, rapports qui se bornèrent en somme à des relations amicales avec quelques-uns d'entre eux, à titre tout personnel, et sans qu'il ait jamais adhéré en aucune façon à leur « mouvement » ni même qu'il l'ait approuvé, car il fit toujours au contraire bien des réserves à cet égard ; cela est assurément fort loin de ce qu'ont voulu faire croire les occultistes eux-mêmes, qui trouvèrent bon d'en faire un de leurs « Maîtres » et qui, après sa mort, cherchèrent à accaparer sa mémoire, nous pourrions même dire à l'exploiter, ce qui eut inévitablement pour conséquence de jeter sur son œuvre un discrédit immérité. – Pour ce qui est du livre lui-même, nous laisserons à chacun le soin de s'en faire une opinion en le lisant ; mais nous devons avouer que, le relisant nous-mêmes ainsi après une quarantaine d'années, nous en avons éprouvé quelque déception, en dépit des vues intéressantes qu'il contient incontestablement. Il nous semble qu'il y a tout au moins une certaine exagération à présenter toute l'histoire de l'Europe, depuis les débuts du Christianisme, comme s'il n'y avait jamais eu, tant du côté de l'Église que de celui des souverains, que des préoccupations d'ordre exclusivement politique ; et, d'autre part, il y a, sur plus d'un point, des assertions qui sont difficilement conciliables avec les véritables notions traditionnelles. Bien que l'auteur fasse quelques allusions à l'« Initiation », il est bien difficile de savoir exactement ce qu'il pouvait entendre par là ; il est fort à craindre que ce qu'il désignait ainsi, du moins à l'époque où il écrivit ce livre, n'ait été, dans sa pensée, rien de plus ni d'autre qu'un enseignement d'un degré supérieur à celui qui est donné dans les Universités, et cela encore est plutôt décevant, car ce qui manque à une telle conception est précisément ce qui, au point de vue initiatique, constitue tout l'essentiel. Quant à la Synarchie elle-même, si on ne la prend que comme un projet de « constitution européenne », il en vaut certainement bien d'autres, et les objections qu'il y aurait lieu d'y faire porteraient beaucoup moins sur le principe même que sur les modalités de l'organisation proposée, et aussi sur les difficul-

tés probablement insurmontables que rencontrerait sa réalisation dans des conditions comme celles de l'époque actuelle.

R. Pouyaud. *Du « Cubisme » à la peinture traditionnelle* (Imprimerie générale de la Nièvre, Clamecy). – Nous avons déjà parlé ici d'une autre brochure du même auteur (voir n° de janvier-février 1946) ; dans celle-ci, il a su résumer en peu de pages, et avec une clarté dont on ne saurait trop le féliciter, un certain nombre de notions essentielles en ce qui concerne la peinture envisagée au point de vue traditionnel : lois relatives au plan et à ses mouvements (les modernes ont trop oublié qu'un tableau est une surface plane), symbolisme des formes, des nombres et des couleurs. Dans l'aperçu historique par lequel il débute, nous noterons surtout un curieux rapprochement, au sujet du rôle de certaines formes symboliques et notamment de la spirale, entre la tradition celtique et la tradition chrétienne ; c'est là un sujet qui mériterait certainement d'être traité avec de plus amples développements. La seule critique que nous avons à formuler est celle-ci : il est question tout d'abord de « cycles » en appliquant ce mot uniquement à la période de développement des civilisations et des formes traditionnelles particulières, et sans que rien indique que ce ne sont là que des cycles mineurs qui s'intègrent dans d'autres beaucoup plus étendus ; puis, en un autre endroit, il est fait mention incidemment du cycle correspondant à la durée de la précession des équinoxes ; il peut en résulter quelque confusion chez des lecteurs non prévenus et qui, ayant pu croire jusque-là qu'il ne s'agissait que d'une notion d'ordre exclusivement historique en quelque sorte, ne verront pas quel rapport peut exister entre ces deux choses, ni par conséquent quelle est la véritable nature des lois cycliques. Bien entendu, cela n'affecte en rien le fond même de cette étude, et, pour qu'on se rende mieux compte de l'esprit dans lequel elle a été écrite, nous ne saurions mieux faire que d'en reproduire les dernières lignes :

> « Le peintre, s'il veut faire œuvre traditionnelle, doit adapter les symboles universels à la technique du plan, telle que les premiers cubistes l'entrevirent, faire de son œuvre un microcosme à l'image du macrocosme en utilisant les lois cos-

miques ; il constituera ainsi la nouvelle forme propre au cycle futur, mais il ne doit pas oublier que, pour bénéficier pleinement de l'illumination qui constitue la voie traditionnelle, il doit avoir constamment en esprit l'universel et qu'à une telle hauteur les individualités ne comptent plus ».

1950

Stanislas de Guaita et Oswald Wirth. *Le Problème du Mal*. Avant-propos et postface de Marius Lepage (Éditions du « Symbolisme », Levallois-Perret). – On sait que Stanislas de Guaita mourut sans avoir pu achever l'œuvre qu'il avait entreprise sous le titre général *Le Serpent de la Genèse* ; deux volumes seulement avaient paru, et, du troisième et dernier, *Le Problème du Mal*, il n'avait écrit qu'assez peu de chose, les sommaires de quelques chapitres et divers fragments, plus ou moins complètement rédigés. Ce sont ces fragments, correspondant à quatre chapitres sur sept que l'ouvrage devait avoir comme les précédents (et encore les deux premiers seuls sont-ils relativement complets), que, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort, on a réunis dans ce volume, accompagnés des commentaires qu'Oswald Wirth, qui avait été son secrétaire, y avait ajoutés, et que lui non plus ne termina d'ailleurs jamais. Il y a fort longtemps, à peu près un quart de siècle, que nous avions eu connaissance de ces commentaires, et, autant que nous puissions nous en souvenir, il ne semble pas que leur auteur y ait modifié grand-chose par la suite ; nous avions été frappé alors du contraste assez curieux qu'ils font avec le texte de Guaita, et non pas seulement dans la forme, ce qui eût été en somme, tout naturel, mais aussi pour le fond, car, bien qu'ils aient certainement été écrits avec l'intention de continuer son œuvre dans la mesure du possible, la vérité est qu'ils procèdent d'une tout autre mentalité et qu'ils correspondent à un point de vue tout à fait différent. Guaita, qui était intellectuellement bien supérieur à la plupart des autres représentants de l'école occultiste de la fin du siècle dernier, n'en avait pas moins forcément quelque chose de leur façon de penser, et l'on peut s'en rendre compte encore ici, notamment par l'importance qu'il accorde à certaines choses qui ne le méritaient certes pas,

comme par exemple, les extraordinaires divagations de Louis Michel de Figanières ; comme les autres, il ignorait à peu près tout des doctrines orientales, et, en particulier, il n'a jamais vu celles de l'Inde qu'à travers les déformations théosophistes ; mais, malgré ces défauts qui « datent » en quelque sorte son œuvre, et qui se seraient vraisemblablement corrigés avec l'âge, tout ce qu'il a écrit témoigne d'une « tenue » qui n'admet aucune comparaison avec d'autres productions de la même école, telles que les ouvrages de vulgarisation d'un Papus.

Dans ce qu'il a laissé du *Problème du Mal*, il s'est principalement inspiré des travaux de Fabre d'Olivet, et l'on ne saurait assurément s'en plaindre, même si, en entrant dans le détail, on doit constater qu'il a une confiance un peu trop entière dans les interprétations de cet auteur, qui, il faut bien le dire, ne sont pas, toutes également sûres, mais qui, dans leur ensemble, n'en représentent pas moins quelque chose dont, en Occident, on trouverait difficilement l'équivalent ailleurs. Le point de vue de Guaita est ici, comme celui de Fabre d'Olivet lui-même, essentiellement cosmologique, et l'on peut même dire aussi métaphysique dans une certaine mesure, car la cosmologie, envisagée traditionnellement, ne saurait jamais être séparée des principes métaphysiques, dont elle constitue même une des applications les plus directes. Par contre, avec Oswald Wirth, on « descend » en quelque sorte à un niveau bien différent, car, ainsi que d'autres en ont déjà fait la remarque avant nous, son point de vue est à peu près exclusivement psychologique et moral ; c'est là, évidemment, la principale raison du contraste dont nous parlions plus haut, et le rapprochement des deux textes présente d'ailleurs un incontestable intérêt par cette différence même. Encore celle-ci n'est-elle pas la seule qu'il y ait lieu de noter : Guaita avait établi le plan schématique de son œuvre sur le Tarot, mais, si celui-ci lui en avait fourni ainsi le cadre général, le contenu de la plupart des chapitres n'a pourtant, en réalité, qu'un rapport bien lointain avec les « arcanes » correspondants ; Wirth, au contraire, s'est constamment attaché au Tarot, ou du moins à celle de ses multiples significations qui était en rapport avec son propre point de

vue, si bien que, en fait, ce qu'il a donné se trouve être un commentaire du Tarot, ou d'un de ses aspects, beaucoup plus que la pensée même de Guaita ; et c'est là un curieux exemple de la façon dont chacun, tout en voulant traiter un même sujet, l'envisage inévitablement suivant son « optique » particulière. Marius Lepage, pour sa part, dans les chapitres qu'il a ajoutés sous la forme d'une longue « postface » et qui ne sont pas les moins intéressants du livre, n'a aucunement prétendu continuer ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, et il a eu assurément raison, car c'eût été là, semble-t-il, une entreprise vraiment désespérée ; mais il l'a heureusement complété en apportant d'autres perspectives. Il expose les solutions du « problème du mal » qu'on trouve dans le Christianisme et le Bouddhisme, où elles se revêtent d'une teinte plus ou moins sentimentale, puis celle, purement métaphysique, qu'en donne le *Vêdânta* ; ce qui n'est pas le moins remarquable, c'est la large place qui est faite dans ces considérations aux doctrines orientales, ce qui forme avec l'attitude de Guaita à cet égard, et du reste, aussi avec celle de Wirth, un nouveau contraste dans lequel on peut voir comme une marque caractéristique de deux époques qui, pour n'être pas très éloignées l'une de l'autre, n'en sont pas moins nettement distinctes. Dans un dernier chapitre, Marius Lepage examine quelques conceptions modernes, qui peuvent être qualifiées plus ou moins strictement de « rationalisme » ; il est peut-être à regretter qu'il semble leur donner, dans l'ensemble de son exposé, une importance que nous ne pouvons nous empêcher de trouver quelque peu disproportionnée, et surtout qu'il n'ait pas indiqué plus expressément qu'elles ne sauraient, à aucun titre, être mises sur le même plan que les conceptions traditionnelles. Quoi qu'il en soit, ce travail n'en constitue pas moins une importante contribution à l'étude d'une question qui a suscité tant de controverses et dont, sans avoir la prétention de résoudre toutes les difficultés, il éclaire et met au point d'excellente façon quelques-uns des principaux aspects.

Giuseppe Palomba. *Introduzione all'Economica* (Pellerano Del Gandio, Napoli). – Le contenu de cet ouvrage est la reproduction

d'un cours professé à l'Université de Naples, mais qui, par l'esprit dans lequel il est conçu, diffère grandement et fort heureusement de ce que sont d'ordinaire les cours universitaires en général et les cours d'économie politique en particulier. On peut d'ailleurs s'en apercevoir dès la première page, car le livre porte en épigraphe cette citation de notre collaborateur F. Schuon :

> « Il n'y a donc, en définitive, que deux possibilités : civilisation intégrale, spirituelle, impliquant abus et superstitions, et civilisation fragmentaire, matérialiste, progressiste, impliquant certains avantages terrestres, mais excluant ce qui constitue la raison suffisante et la fin dernière de toute civilisation. L'histoire est là pour prouver qu'il n'y a pas d'autre choix. Le reste est rhétorique et chimère. »

L'auteur s'est proposé tout d'abord de donner ou plutôt de restituer à l'« économie » un sens légitime, en montrant que les mots grecs dont ce terme est composé avaient à l'origine, outre la signification en quelque sorte matérielle qui est la seule qu'on leur attribue aujourd'hui, une tout autre signification, d'ordre proprement spirituel, se référant aux principes mêmes dont cette science devrait normalement être une application dans le domaine social ; cela est d'ailleurs vrai aussi du mot « politique » lui-même, en raison de ce qu'était la conception ancienne et traditionnelle de la « cité » (et ceci nous rappelle les considérations du même ordre exposées par A. K. Coomaraswamy dans *What is Civilization*). Il expose ce que doit être une véritable économie traditionnelle, en prenant pour exemple l'organisation corporative du moyen âge ; et, à ce propos, il insiste particulièrement sur deux caractéristiques qui doivent nécessairement se retrouver dans toute société de type traditionnel : « le sens religieux de la vie et de l'être, et le sens de la hiérarchie basé exclusivement sur des valeurs d'ordre spirituel ». Il explique ensuite dans quelles circonstances les conceptions économiques médiévales furent abandonnées, et par quelles phases successives passèrent, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, celles qui leur furent substituées : « mercantilisme » d'abord, « capitalisme » ensuite, avec

une prédominance de plus en plus exclusive du point de vue « matérialiste » et « quantitatif » ; l'économie dite « bourgeoise » fournit, comme l'auteur ne manque pas de le signaler, d'abondantes illustrations de ce que nous avons exposé dans *Le Règne de la Quantité*. Il y a dans tout cela de nombreuses considérations du plus grand intérêt, qu'il nous est malheureusement impossible d'examiner ici en détail : ce sont d'ailleurs surtout les premiers chapitres qui sont les plus importants à notre point de vue, car la suite est forcément d'un caractère beaucoup plus technique et nous ne sommes pas compétent pour l'apprécier, mais nous pouvons du moins nous rendre compte que, à travers tous ces développements, les principes directeurs posés au début ne sont jamais perdus de vue. Nous félicitons vivement le professeur Palomba du courage dont il fait preuve en réagissant ainsi, en plein milieu universitaire, contre les idées modernes et officiellement admises, et nous ne pouvons que conseiller la lecture de son livre à tous ceux qui s'intéressent à ces questions et qui connaissent la langue italienne car ils en tireront le plus grand profit.

Robert Amadou. *L'Occultisme, Esquisse d'un monde vivant*. (R. Julliard, Paris). – L'auteur, au lieu de réserver, comme il se devrait, le nom d'« occultisme » aux conceptions spécifiquement modernes pour lesquelles il a été inventé, l'étend indûment, sur la foi de quelques similitudes apparentes, aux choses les plus différentes et même les plus contraires en réalité. Il confond ainsi sous un même vocable les diverses formes de l'ésotérisme traditionnel authentique et leurs déviations et contrefaçons multiples, citant les unes et les autres indistinctement et en mettant le tout sur le même plan, sans parler des sciences dites « occultes », des arts divinatoires et autres choses de ce genre. On peut facilement imaginer toutes les contradictions et les équivoques qui résultent d'un pareil mélange, dans lequel le meilleur et le pire sont inextricablement confondus ; l'auteur ne paraît même pas s'apercevoir qu'il lui arrive de citer avec approbation des écrits qui sont en opposition formelle avec ses propres thèses : ainsi, il va jusqu'à nous mentionner en nous appliquant le qualificatif d'« oc-

cultiste », ce qui est vraiment un comble ! Comme si ce défaut n'était pas suffisant, il y a aussi, dans la façon dont toutes ces choses sont envisagées, une grave erreur de point de vue, car elles sont présentées comme constituant tout simplement une « philosophie » ; or, s'il s'agit de doctrines traditionnelles, elles sont évidemment d'un tout autre ordre, et, s'il ne s'agit que de leurs contrefaçons, elles sont tout de même aussi autre chose, qui en tout cas ne saurait rentrer dans les cadres de la pensée philosophique. Nous avouons ne pas avoir très bien compris ce qu'on veut entendre par un « monde vivant », à moins que ce ne soit une façon de distinguer la conception qu'on expose de celle qui se dégage de la science ordinaire et qui serait sans doute considérée alors comme celle d'un « monde mort » ; nous nous souvenons, en effet, d'avoir entendu jadis un semblable langage chez certains occultistes ; mais que peuvent bien signifier des expressions comme celles, qui reviennent fréquemment aussi, de « monde occultiste » et même de « phénomènes occultistes » ? Ce n'est pas à dire qu'il ne se trouve pas parmi tout cela quelques vues intéressantes sur des points de détail ; mais l'ensemble, disons-le nettement, est un véritable chaos, et nous plaignons les malheureux lecteurs qui ne disposeront pas, sur toutes les questions qui y sont abordées, d'autres sources d'information mieux « clarifiées » et plus dignes de confiances ; un tel livre ne peut assurément que contribuer pour sa part à augmenter le désordre intellectuel de notre époque, dont il est lui-même un excellent exemple.

Robert Amadou et Robert Kanters, *Anthologie littéraire de l'occultisme*. (R. Julliard, Paris). – La particularité la plus frappante, à première vue, de ce recueil consacré à l'« occultisme », c'est qu'il n'y figure pas un seul nom d'écrivain occultiste (à moins que Péladan ne soit considéré comme tel, ce qui peut être vrai jusqu'à un certain point) ; l'explication de ce fait bizarre réside en partie dans la confusion que nous avons relevée dans le précédent ouvrage et qui s'exprime de nouveau dans l'introduction de celui-ci. Cependant, nous disons en partie seulement, car il y a encore autre chose ; c'est que les auteurs ont voulu faire une anthologie

« littéraire » ; suivant leur façon de voir, cela veut dire que, pour qu'un texte ait droit à y être reproduit, il faut que sa forme d'expression soit « belle » ; il semble donc que, parmi les occultistes au sens propre de ce mot, ils n'en aient pas trouvé qui satisfassent à ce critérium. A vrai dire, nous ne voyons pas trop quelle sorte de « beauté » il peut y avoir dans certains des morceaux cités, comme par exemple la description plutôt répugnante que Huysmans a faite d'une messe noire (d'après les informations fournies, comme on le sait, par le trop fameux abbé Boullan), ou, à un autre point de vue, l'exposé des détails d'une organisation administrative, fût-elle imaginaire, comme celle de la « Ville des Expiations » de Ballanche ; mais évidemment, comme tout ce qui relève de la « littérature », ce n'est là qu'une affaire de goût individuel et d'appréciation « subjective » ; quant à la prétention de traiter « littérairement » les écrivains de l'antiquité et du moyen âge, il faut y voir naturellement un des effets habituels de l'optique déformante de l'« esthétisme » moderne. Il y a aussi un second critérium qui est, assure-t-on, la « conformité traditionnelle » ; sur ce point, nous nous permettons de douter fortement de la compétence des auteurs, et nous nous demandons surtout ce qu'il en adviendra dans l'anthologie « philosophique » qu'ils annoncent. Quoi qu'il en soit, les textes eux-mêmes gardent du moins toujours leur valeur propre, quelques réserves qu'il y ait lieu de faire sur l'esprit qui a présidé à leur groupement : l'assemblage est d'ailleurs assez curieux à certains égards, et il est vraiment significatif qu'un recueil qui débute par Hésiode, Pythagore et Platon en arrive à se terminer par André Breton !

René guénon Comptes rendus d'articles de revues parus de 1931 à 1950 dans *« Le Voile d'Isis »*, devenu *« Études Traditionnelles »* en 1935.

1931

– Le numéro de novembre-décembre d'*Atlantis* est consacré en grande partie à la reproduction des discours prononcés au « troisième banquet platonicien ». Par ailleurs, une note qui prétend répondre à notre précédente mise au point nous oblige à quelques nouvelles remarques : 1° l'emploi du « nous » en écrivant est une question, non de « simplicité » ou de son contraire, mais d'usage et de convenances (comme l'habitude de mettre une majuscule à un nom propre) ; ce pluriel se trouve être, en outre, susceptible d'une intéressante signification initiatique ; 2° ce n'est pas parce que M. Le Cour, impressionné plus qu'il ne convient par les rêveries de feu M. de Sarachaga, croit trouver *Agni* et *Aor* dans *Ag-ar-Tha* ou dans tout autre nom, que nous sommes obligés de l'admettre ; 3° nous n'avons jamais éprouvé qu'un fort médiocre intérêt pour le Gnosticisme, d'abord parce qu'il est bien difficile actuellement de savoir au juste ce qu'il fut en réalité, et ensuite parce qu'en tout cas sa forme grecque est pour nous des plus rebutantes ; 4° toutes les formes régulières de la Tradition sont équivalentes, et, par conséquent, les mêmes choses quoique autrement exprimées, se trouvent à la fois dans l'Hindouisme, dans le Taoïsme, dans l'Islamisme ésotérique, etc. ; nous n'avons jamais envisagé les choses d'une autre façon ; 5° du reste, depuis à peu près un quart de siècle que nous nous occupons des questions d'ordre initiatique, nous n'avons jamais varié en quoi que ce soit, et nous souhaiterions à certains de pouvoir en dire autant ; 6° enfin, nous n'avons pas à faire savoir à M. Le Cour où à tout autre « chercheur » ce que nous possédons ou ne possédons pas ; et, pour ce qui est particulièrement du « pouvoir des clefs », ainsi que nous l'avons fait entendre dans *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, nous nous expliquerons là-dessus le jour où il nous conviendra ; jusque-là, rien ne « se verra » que ce

que nous voudrons bien laisser voir, et, bon gré mal gré, M. Le Cour devra en prendre son parti. Ajoutons qu'il n'est pas nécessaire de « posséder les clefs de l'hermétisme » pour savoir que la fête de saint Jean n'est pas devenue celle du Sacré-Cœur, ou que les animaux appelés « lémuriens » ne vivent pas en Asie centrale, mais à Madagascar…

– Dans *La Flèche* (numéro du 15 janvier), nous trouvons, à côté d'une conférence sur le Satanisme, un article qui se termine par cette affirmation péremptoire : « C'est l'Occident qui sait la vérité et c'est de l'Occident que viendra le salut. » Il ne nous déplaît pas que de telles choses soient dites en un pareil lieu ; voilà des recrues bien compromettantes pour les « défenseurs de l'Occident » !

– *Atlantis* (numéro de janvier-février) annonce son intention de se consacrer davantage que par le passé à l'étude du symbolisme. Un article de M. Ph. Lebesgue, intitulé *La naissance des symboles*, s'inspire largement du *Barddas* paru récemment ici-même. Dans un autre article, M. Paul Le Cour parle du *swastika*, dans lequel il veut voir le « symbole de la force » ; ne prend-il pas au sérieux l'usage qu'en font les « racistes allemands » ?

– *Atlantis* (n° de juin-juillet) publie une conférence de M. J. Toutain sur *Le Mythe de Phaéton*. – M. Paul Le Cour éprouvant le besoin de nous attaquer encore une fois dans ce même numéro, nous lui ferons savoir : 1° que nous n'avons pas à lui rendre compte des raisons spéciales pour lesquelles nous avons dû, à une certaine époque, voir par nous-même ce qu'il en était réellement de diverses organisations se qualifiant plus ou moins justement d'« initiatiques » ; 2° que le mot « Gnose » signifie exactement « Connaissance », ce qui n'a rien à voir avec le « gnosticisme », et que, pour notre part, nous ne l'avons jamais pris dans un autre sens ; 3° que, depuis le temps assez lointain dont il parle, nous avons si peu varié qu'il pourra retrouver, sous la signature à laquelle il fait allusion, des articles dont le contenu est reproduit intégralement, avec d'autres développements, dans quelques-uns de nos livres les plus récents. Quant à l'hermétisme, sur lequel notre article publié ici en mai dernier ne pré-

tendait donner qu'un aperçu très général, n'ayant rien à voir avec telles ou telles connaissances précises dont il ne nous convient pas de parler présentement, ce n'est, nous le répétons, qu'un aspect secondaire de la tradition ; et, de plus, nous ne voyons pas en quoi l'hermétisme chrétien pourrait être plus « essentiel » que l'hermétisme islamique, ou que la partie correspondante d'autres formes traditionnelles… Mais est-ce bien la peine de relever les opinions de quelqu'un qui trouve des choses extraordinaires dans le retournement des mots *Maroc* et *Suez*, sans se douter qu'ils ne sont qu'une vulgaire corruption des noms arabes *Merakesh* et *Es-Swês* ? Nous ne pouvons d'ailleurs nous étonner de rien de la part de l'auteur d'une note sur le « baragouin » (n° de mars), où se lit cette assertion prodigieuse : « En hébreu, *BaRa*, premier mot de la *Genèse*, veut dire *commencement* » ! Nous avions jugé charitable de ne pas citer cette phrase en son temps, mais ces mauvaises plaisanteries se prolongent un peu trop ; que M. paul le cour (sans majuscules, puisqu'il semble y tenir) emploie donc ses loisirs à méditer sur les mystères du mot *bafuna*, et qu'il s'applique à lui-même ce que son admirable perspicacité ne manquera pas d'y découvrir !

1932

– *Psyché* (n° d'octobre) publie un article de M. Gabriel Huan intitulé *Orient et Occident ou le conflit des métaphysiques* (ce pluriel est admirable) : d'un résumé fort confus de quelques-unes des idées exposées dans nos ouvrages, et aussi dans ceux de Matgioi, l'auteur prétend tirer des conclusions diamétralement opposées à ce que nous affirmons nous-même (sans doute pense-t-il savoir mieux que nous ce que nous avons voulu dire), et cela pour arriver à trouver une soi-disant contradiction entre les doctrines orientales et le Christianisme ; il est à peine besoin de dire qu'il se fait de ce dernier la conception la plus exotérique et la plus sentimentale qu'on puisse imaginer.

– Dans *Psyché* (n° de février), M. A. Savoret (qui soit dit en passant, ignore totalement le sens du mot « récipiendaire ») intitule *Délivrance ou salvation ?* un article où il poursuit la tâche précédemment entreprise par son collègue M. G. Huan, et qui consiste à chercher de prétendues oppositions entre le Christianisme et les doctrines orientales ; et, naturellement, c'est encore à nous qu'il en a plus particulièrement. Ce qui ressort surtout de cet article, c'est que ses « yeux d'Occidental » comme il dit lui-même, sont tout à fait incapables de discerner les choses dont il veut parler, à tel point qu'il ne s'est même pas aperçu que la « salvation » (qui en français s'appelle le « salut ») a aussi sa place dans les doctrines orientales, comme correspondant à un état encore « humain », qui n'a absolument rien à voir avec la « Délivrance ». Ce serait donc perdre notre temps que de nous y arrêter davantage ; mais nous noterons, dans les comptes rendus figurant à la fin du même numéro, les éloges significatifs décernés à certain livre…

regrettable, et qui nous fournissent une nouvelle indication intéressante sur les ramifications plus ou moins souterraines de l'actuelle campagne « anti-orientale ».

– Nous n'avons jamais relevé jusqu'ici les attaques, d'un ton parfois assez inconvenant, lancées contre nous par le P. E.-B. Allo, d'abord dans divers articles de la *Revue des Jeunes*, puis plus récemment dans un livre intitulé *Plaies d'Europe et baumes du Gange* ; mais voici que le même polémiste vient de faire paraître, dans *la Vie Spirituelle* (n° du 1er février), un factum de 35 pages intitulé *Le sens de la Croix chez les ésotéristes*, qui a la prétention d'être une réponse à notre *Symbolisme de la Croix*. Nous n'avons ni le temps ni le goût de répondre à notre tour à de vaines discutailleries philosophiques ; le terrain sur lequel nous nous plaçons est tout autre, et nous n'avons pas de concessions à faire aux points de vue « profanes ». Du reste, à quoi bon chercher à faire entendre raison à quelqu'un qui s'obstine à parler de « panthéisme » et de « quiétisme » après tout ce que nous avons dit contre les doctrines que ces vocables désignent légitimement, qui prend l'*adwaita-vâda* pour du « monisme », et qui se montre incapable de comprendre la distinction fondamentale du « Soi » et du « moi » ? Et n'avoue-t-il pas lui-même cette incompréhension, de façon tout à fait explicite, en déclarant que certaines conceptions sont « insaisissables pour son intelligence profane » ? Il semble d'ailleurs croire que nous écrivons en nous ne savons quel jargon, puisque, quand nous disons « forme », il traduit par « âme », ce qui n'a pas le moindre rapport ; il nous attribue à la fois une *Weltanschauung* (qu'est-ce que cela veut dire ?), des vues « mystiques » qui nous sont totalement étrangères (il est vrai qu'il parle de « mystique d'initié », ce qui est une contradiction dans les termes), une « négation du surnaturel » alors que, au contraire, rien d'autre ne compte pour nous en réalité (et n'avons-nous pas suffisamment expliqué ce que veut dire étymologiquement le mot « métaphysique » ?) ; il qualifie de « magiques »

les extensions de l'être humain dont nous avons parlé alors que nous avons répété tant de fois combien la magie était pour

nous chose négligeable (et le plus curieux est qu'il ne paraît pas se douter que lesdites extensions comprennent notamment l'« immortalité » entendue au sens religieux) ; il affecte de nous appliquer à plusieurs reprises l'étiquette de « spiritualiste », après que nous avons pris la peine d'expliquer que spiritualisme et matérialisme étaient à nos yeux choses parfaitement équivalentes… et également nulles ; comment s'y reconnaître au milieu de tout ce gâchis ? Quoi qu'il en soit, il lui arrive, quant à lui, de raisonner comme le plus épais matérialiste, par exemple à propos des idées mathématiques, auxquelles il attribue une origine purement empirique (il semble confondre les mathématiques pures avec leur application physique et les figures géométriques avec des dessins) ; et qu'il regarde comme une simple « création de l'esprit humain » (quels pouvoirs extraordinaires attribuent parfois à celui-ci ces prêcheurs d'« humilité » !) ; et il nous reproche de n'avoir pas employé de préférence des « symboles biologiques » ! D'abord, le symbolisme mathématique existe traditionnellement, et nous n'avons pas à inventer ni à innover, mais à exposer ce qui est ; ensuite, ce symbolisme se réfère, quoi qu'on en dise, à un ordre de réalité plus élevé que celui qui constitue le monde sensible, et tout aussi indépendant de notre fantaisie ; enfin, quand des symboles sont empruntés à l'ordre sensible, ce qui arrive aussi, ils n'ont en tout cas rien à voir avec les théories de la science moderne et profane, dont nous n'avons pas à nous préoccuper. Ce qui est curieux aussi, à propos de « symboles biologiques », c'est de voir présenter comme une objection contre nous le fait que « jamais un être développé ne rentre dans son germe » ; or il se trouve que nous avons nous-même indiqué dans *L'Erreur spirite,* ce fait comme une analogie pouvant aider à faire comprendre l'impossibilité de la réincarnation ; mais notre contradicteur ne va-t-il pas jusqu'à confondre « transmigration »

avec « métempsychose » ? On devrait bien s'abstenir de parler de ce qu'on ignore ; on s'éviterait ainsi, par exemple, le ridicule de prendre le *nirukta* pour de l'étymologie (et que nous importent les « lois de la sémantique » et autres inventions des philologues profanes, qui n'eurent jamais le moindre soupçon de ce

que peut être une « langue sacrée » ?), ou de voir une fantaisie gratuite dans la formation de la croix par la réunion des deux lettres arabes *alif* et *be*, chose si élémentaire et si généralement connue qu'elle s'enseigne couramment aux petits enfants dans les *katâtîb*... Mais notre polémiste parle ici de « rapports fortuits », ce qui prouve, hélas ! qu'il croit au hasard ; et n'est-ce pas là encore une autre façon de manifester inconsciemment son ignorance ? Il est, par ailleurs, fortement imbu des préjugés du scientisme évolutionniste, dont il ressasse, en bon « historien des religions », les habituels lieux communs sur les « peuples-enfants », les « croyances primitives », les « systèmes naïfs sortis d'imaginations puériles », les « mythes explicatifs enfantins qui personnifiaient les agents naturels » (c'est ainsi qu'Auguste Comte interprétait la théologie), et autres sornettes de même qualité ; et, en ce qui concerne la « Tradition primordiale », il va jusqu'à l'appeler « cette espèce de révélation que l'humanité aurait reçue je ne sais d'où aux origines », ce qui, de la part d'un religieux catholique, est vraiment un peu fort : n'aurait-il jamais entendu parler du Paradis terrestre ? Et puisqu'il semble, avec son épouvantail du « panthéisme », vouloir jeter la suspicion sur le caractère de cette « Tradition primordiale », nous lui dirons, nous, qu'elle constitue en réalité le « monothéisme » le plus transcendant et le plus absolu ! Quant à ce qu'il dit au sujet des sens supérieurs contenus dans la Bible et dans l'Évangile (ils y sont et nous n'y pouvons rien), mais que son parti pris d'« exotérisme » exclusif se refuse à voir, le fait qu'ils ne sont point en opposition avec le sens littéral et historique paraît le gêner tout particulièrement ; au surplus, toute son argumentation sur ce point pourrait assez exactement se résumer en ces termes : ce qui distingue essentiellement le Christianisme de toute autre doctrine, c'est qu'il ne signifie et ne doit rien signifier ; c'est là une assertion que nous lui laisserons pour compte, car nous en avons, pour notre part, une meilleure opinion... Mais en voilà assez là-dessus ; nous ajouterons seulement, pour que nul ne s'y méprenne, que nous n'avons jamais entendu « donner une conviction » à qui que ce soit, étant résolument opposé à tout prosélytisme, et que, d'autre part,

n'ayant rien à voir avec un enseignement occidental quelconque, nous n'avons nullement été « éduqué » dans des « cercles » de pseudo-ésotéristes que nous avons toujours jugés avec la plus implacable sévérité, et qui ne sont à nos yeux que de vulgaires « profanes » ; mais nos adversaires auront-ils jamais assez de bonne foi pour tenir compte de ces observations ? – Au début de ce long article, si parfaitement nul à notre point de vue, il est pourtant une phrase qui, à elle seule, a pour nous beaucoup plus d'intérêt que tout le reste, car elle nous a permis d'établir un rapprochement vraiment extraordinaire. Le P. Allo écrit textuellement ceci : « Le lecteur le moins averti doit se douter, en voyant la vignette de la couverture qui représente Ganeça, le dieu hindou à tête d'éléphant, et en s'apercevant que l'ouvrage est dédié à la mémoire d'un savant musulman et daté des années de l'hégire, qu'il y trouvera bien autre chose que de la spiritualité chrétienne. » Et M. paul le cour, dans l'article cité plus haut : « En fait, il est singulier qu'un ouvrage sur la croix porte sur sa couverture l'image du dieu Ganeça à tête d'éléphant…, puis de lire une dédicace à un cheik (*sic*) arabe disciple du croissant (?!), de le voir daté d'une année de l'Egire (*resic*) et de lire qu'il fait suite à un ouvrage sur le Vêdânta ; il n'y a rien de chrétien dans tout cela ». Comme ces gens se rencontrent ! La concordance va même un peu trop loin, et nous serions tenté de demander tout simplement : lequel des deux a copié l'autre ? À moins pourtant, étant donné la simultanéité de leurs articles, que quelque « autre » ne leur ait dicté à tous deux cette même phrase… sensationnelle !

– *Atlantis* consacre la plus grande partie de son numéro de juillet-août à l'Humanisme ; rien de bien sensationnel mais nous constatons là une fois de plus combien les sens qu'on attribue à ce mot s'écartent souvent de celui qui lui appartient en propre, et que sa dérivation même fait pourtant apparaître avec une parfaite évidence. – M. paul le cour s'avise d'écrire, à propos de notre article sur *Hermès*, que nous ne nous étions « jamais occupé jusqu'ici de rapprochements verbaux », alors qu'il s'en rencontre en abondance dans presque tous nos livres ! Il ne nous est d'ailleurs jamais venu à l'idée de revendiquer la propriété de

ceux que nous indiquons, pour la simple raison que nous les savons vrais, et que seules l'erreur ou la fantaisie peuvent appartenir en propre aux individus. Que M. paul le cour prenne un brevet pour un rapprochement comme celui de *Sibylle* et de *Cybèle* (comme si les lettres *s* et *k* avaient jamais pu être équivalentes !), ou pour son *Iberborée* et autres « berbérismes », rien de mieux ; mais une réelle communauté de racine entre deux mots peut être constatée par quiconque veut en prendre la peine ; et, sérieusement, se croit-il donc l'inventeur du nom de *Quetzalcohuatl*, que nous ne voyons vraiment pas moyen, avec la meilleure volonté du monde, de traduire autrement que par « oiseau-serpent » ? Quant à la question de l'hermétisme, sur laquelle il revient encore, il croit pouvoir nous objecter (en confondant d'ailleurs « trinité » avec « ternaire ») qu'« une idée métaphysique est à sa base » ; nous supposons qu'il a voulu dire « à son principe » ; or nous avons dit et redit en toute occasion que tel était précisément le caractère essentiel de toute science traditionnelle, de quelque ordre qu'elle soit, cosmologique ou autre. Ainsi, nous avons là, en quelques lignes, deux preuves d'une chose que nous soupçonnions déjà depuis longtemps : c'est que M. paul le cour, qui se mêle si volontiers de parler de nos travaux, ne les a jamais lus ; qu'il veuille donc bien commencer par réparer cette regrettable négligence, mais, surtout, en lisant « comme tout le monde », et non pas à la façon, vraiment trop « personnelle », dont il déchiffre certaines inscriptions !

– Les *Études* (n° du 20 juillet) contiennent un article du P. Lucien Roure intitulé : *Le secret de l'Orient et René Guénon* ; cet article est du même ordre que celui du P. Allo dont nous avons eu à parler il y a quelques mois, en ce sens que son but principal paraît être de nier l'existence de tout ésotérisme. La négation, ici, est seulement un peu moins « massive » ; ainsi, le P. Roure veut bien admettre qu'il y ait un certain symbolisme, mais à la condition qu'on n'y voie qu'un sens fort plat et terre à terre ; pourquoi faut-il que, ayant « lu l'Évangile », comme il dit, et même fait plus que de le lire, aussi bien que les autres Livres sacrés, nous y ayons trouvé tout autre chose que les banalités morales et so-

ciales qu'on est convenu d'y voir communément, et qui seraient bien loin de nécessiter une inspiration divine ? Et que devons-nous penser de la singulière attitude de ceux qui, voulant se poser en défenseurs du Christianisme, ne savent que faire pour le rapetisser et pour le réduire à des proportions qui n'ont rien de transcendant ni de surhumain ? Notons encore une autre inconséquence non moins bizarre : on prétend nous opposer les assertions des « critiques » orientalistes : « les Écritures védiques forment une collection tardivement compilée, les morceaux dénotent une évolution certaine des croyances et des pratiques », et ainsi de suite ; oublie-t-on donc ce que les confrères de ces « critiques », usant exactement des mêmes méthodes soi-disant « scientifiques », ont fait de la Bible et de l'Évangile ? Quant à nous, nous n'admettons pas plus dans un cas que dans l'autre les conclusions de cette pseudo-science, où nous ne voyons que pures sornettes, et c'est là la seule attitude qui soit logique ; ce n'est pas en aidant à démolir la tradition chez les autres qu'on peut espérer la maintenir chez soi ! Au surplus, le procédé du P. Roure est d'une rare simplicité : il n'a jamais entendu parler du symbolisme de Janus, donc celui-ci n'est que « fantaisie pure » ; le sens profond de certains rapprochements de mots lui échappe, donc ils ne sont que « prestidigitation verbale » ; il ne comprend rien à ce que nous avons écrit sur le symbolisme de l'Arche, et il s'empresse de se déclarer « déçu » ; les égyptologues n'attribuent à la « croix ansée » aucune « valeur mystérieuse », donc elle ne doit pas en avoir ; l'histoire officielle ne reconnaît aux législateurs primordiaux qu'un rôle « public », donc « leur rôle n'a rien de secret » ; il ne connaît que peu de représentations antiques de la croix, donc elle « occupe une place peu importante » et n'apparaît sans doute qu'« à titre d'ornement secondaire » ; dès lors que le mot « croix » ne figure pas expressément dans certains textes, ce dont il est question n'est pas le symbolisme de la croix, etc. Nous prenons des exemples au hasard, et nous nous en voudrions d'insister sur ces enfantillages ; pourtant, il nous faut encore citer une phrase, vraiment admirable de « modernisme », à propos des Rois-Mages : « de nos jours, on s'accorde à y voir plus

simplement des sages ou des personnages appliqués à l'étude des sciences » ; sans doute quelque chose comme des professeurs de la Sorbonne ou des membres de l'Institut ! D'autre part, si nous n'avons pas indiqué telles ou telles choses dans nos ouvrages, c'est que cela n'avait rien à voir avec le but que nous nous proposons, et qui n'est pas de satisfaire des curiosités d'archéologues ; nous avons mieux à faire, et nous n'avons pas trop de consacrer tout notre temps à des « réalités » autrement sérieuses et importantes ; mais, malheureusement, nous doutons que le P. Roure puisse le comprendre, en voyant la façon dont il parle à notre propos d'« érudition », qui est bien la chose du monde dont nous nous moquons le plus ; et voudra-t-il même nous croire si nous lui disons que nous n'avons de notre vie pénétré dans une bibliothèque publique et que nous n'en avons jamais éprouvé la moindre envie ? Nous espérons pourtant qu'il nous fera l'honneur d'admettre qu'aucune tradition n'est « venue à notre connaissance » par des « écrivains », surtout occidentaux et modernes, ce qui serait plutôt dérisoire ; leurs ouvrages ont pu seulement nous fournir une occasion commode de l'exposer, ce qui est tout différent, et cela parce que nous n'avons point à informer le public de nos véritables « sources », et que d'ailleurs celles-ci ne comportent point de « références » ; mais, encore une fois, notre contradicteur est-il bien capable de comprendre que, en tout cela, il s'agit essentiellement pour nous de connaissances qui ne se trouvent point dans les livres[1] ? Nous avons le regret de le lui dire en toute franchise : il nous paraît aussi peu apte que possible à ouvrir jamais le moindre arcane, fût-ce parmi ceux que sa propre religion présente en vain aux « exotéristes » exclusifs qui, comme lui, ont « des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point »… Nous ajouterons encore une dernière remarque : parce que les occultistes, ces contrefacteurs de l'ésotérisme, se sont emparés de certaines choses qui nous appar-

[1] Puisque le P. Roure parait avoir le souci de la « documentation » exacte, nous lui signalons deux erreurs que nous avons relevées dans son article : les ouvrages de Saint-Yves d'Alveydre (né en 1842, mort en 1909) datent du XIXe siècle et non du XXe, notre étude sur *Le Roi du Monde* a paru en 1927 et non en 1930.

tiennent légitimement, en les déformant d'ailleurs presque toujours, devons-nous les leur abandonner et nous abstenir d'en parler, sous peine de nous voir qualifier nous-même d'« occultiste » ? C'est exactement comme si l'on traitait de voleur celui qui reprend possession du bien qui lui a été dérobé, ce qui est vraiment un comble ; et, s'il arrive au P. Roure d'exposer un point de dogme catholique que le protestantisme se trouve avoir conservé, serons-nous fondé pour cela à le qualifier de « protestant » ? L'insistance déplaisante, pour ne pas dire plus, avec laquelle il répète ce mot d'« occultiste », contre lequel notre œuvre tout entière proteste hautement, sans même parler de nos déclarations explicites et réitérées, nous donne fort à craindre qu'il n'y ait là, comme dans tant d'autres attaques dirigées contre nous, une application de la maxime trop fameuse : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose ! »

1933

– Le numéro de janvier-février 1933 d'*Atlantis* est consacré en grande partie à *La Lémurie* ; on sait que cette question, qui semble donner lieu à presque autant de confusions que celle de l'Atlantide, est devenue d'actualité à la suite de la curieuse similitude constatée entre les hiéroglyphes de l'île de Pâques et ceux qui ont été récemment découverts dans la vallée de l'Indus. – Relevons par ailleurs l'étonnante prétention de rattacher à l'Occident les pays musulmans… et la Chine ; nous ne soupçonnions pas encore que l'« annexionnisme » occidental pouvait aller aussi loin ! Ce qui est aussi digne de remarque, c'est une tendance de plus en plus accentuée, chez M. paul le cour, à se poser en héritier du Hiéron de Paray-le-Monial, « centre d'ésotérisme chrétien fondé par un Jésuite, le P. Drevon, en celte le P. Druide ! » (*sic*) ; et la possession de « la bague léguée par le fondateur à la dernière survivante » établirait, paraît-il, la légitimité de cet héritage !

– Le numéro de mai-juin d'*Atlantis* a pour sujet principal *Les Touareg* et l'écriture berbère ; il ne renferme rien de bien « sensationnel », et le premier article, signé Maurice Benhazéra, est même d'esprit fort profane. Reconnaissons d'ailleurs qu'il serait assez difficile de dire des choses bien précises sur cette question plutôt obscure ; ce n'est pourtant pas une raison pour vouloir, comme le fait M. paul le cour, trouver l'*ennéade* dans le nom d'*Athéna*! – Le numéro de juillet-août est consacré, pour la plus grande partie, à une étude sur *Les poèmes homériques et l'Atlantide* ; pour parler plus exactement, il s'agit de la localisation d'une partie des voyages d'Ulysse hors de la Méditerranée : ce serait un beau sujet pour qui serait capable de le traiter autrement qu'avec son imagination ; mais nous devons, pour cette fois, renoncer à relever les fantaisies linguistiques et historiques de M. paul le cour, car il y en a vraiment trop ! Signalons seulement

que, le nom d'Ulysse étant en grec *Odusseus* et non *Ulysseus*, il est plutôt difficile de le rattacher à ceux d'Élysée et d'Éleusis, ainsi qu'à Hélios et « à la racine nordique *Hel* signifiant saint, sacré » (mais, en anglais, *hell* signifie aussi « enfer »…) ; mais le comble, c'est qu'il paraît que « ces noms ont d'évidents rapports (!) avec le mot *élu* »,… lequel dérive tout simplement d'*e-ligere*. Il y a aussi, dans le même genre de « philologie amusante », un rapprochement entre le mot *Okeanos* et le nom d'*Hénoch*, que, dit naïvement l'auteur, « personne ne semble encore avoir remarqué »,… et pour cause ! N'oublions pas de noter, d'autre part, que le directeur d'*Atlantis*, en célébrant *Phé Bus* au dernier solstice d'été, a trouvé moyen de parler encore beaucoup du Hiéron de Paray-le-Monial…

– Une nouvelle revue trimestrielle intitulée *Hermès* paraît à Bruxelles ; en dépit de son titre, elle n'a rien d'hermétique, étant presque exclusivement consacrée à la mystique et à la poésie. Le premier numéro (juin) contient cependant une *Note sur le Yoga*, signée Jacques Masui, et qui est d'un caractère plutôt « mêlé », ce dont on ne saurait s'étonner si l'on se reporte aux références qui y sont indiquées. – M. Georges Méautis intitule *Les Mystères d'Éleusis et la science moderne* un petit article dans lequel il se borne à donner un aperçu des idées que quelques auteurs des XVIIIe et XIXe siècles se sont faites au sujet des Mystères ; ce n'est pas d'un intérêt bien considérable…

– *La Nouvelle Revue Française* (numéro du 1er août) publie un court article de M. P. Masson-Oursel intitulé *Le Symbolisme eurasiatique de la porte*, et inspiré des travaux d'un orientaliste allemand nommé Hertel. Il est question là-dedans des « portes du ciel » ; on devrait donc s'attendre à ce qu'il y soit parlé surtout du symbolisme des portes solsticiales, mais il n'en est pas même fait la moindre mention ! Au surplus, si habitués que nous soyons aux manifestations d'une certaine incompréhension, nous devons dire que les interprétations que nous trouvons là dépassent toutes les bornes permises, et nous ne concevons même pas comment on ose appeler cela du « symbolisme » ; il est vrai que Freud lui-même se prétend aussi « symboliste » à sa façon… À

tous ceux qui seraient tentés de croire qu'il y a quelque exagération dans les appréciations que nous avons formulées maintes fois sur le compte des orientalistes, nous recommandons vivement la lecture de ces quelques pages ; ils seront pleinement édifiés !

1934

– Le numéro de septembre-octobre d'*Atlantis* porte le titre général de Racisme ; cette question est actuellement « à la mode ». Il y a là des articles somme toute raisonnables, bien que certaines des idées qu'ils contiennent puissent prêter à discussion ; mais il y a aussi hélas ! M. paul le cour, qui se livre comme toujours à une débauche de linguistique à sa façon, prend l'*upsilon* pour un *gamma*, croit trouver une similitude entre *âryen* et *Aryane* (qui, malheureusement pour lui, ne s'est jamais écrit autrement qu'*Ariane* ou *Ariadne*), réédite son mauvais calembour sur le *labyr-inthe* ou « labeur intérieur », s'imagine découvrir son fameux *Aor-Agni* dans les noms les plus variés (y compris celui du cap Gris-Nez), et, pour comble, confond l'orientaliste Adolphe Pictet, inventeur de la « race âryenne », avec… le chimiste Raoul Pictet ! Il consacre en outre une note au *swastika*, dans lequel il s'entête à voir le « symbole de la force », et qu'il identifie bizarrement au marteau de *Thor* (alors que celui-ci, en réalité, n'est autre que le *vajra*) ; et il ne manque pas de parler à ce propos de *Shiva*, « le destructeur », suivant l'habituel cliché occidental, tout en assurant que « l'Inde ne connut que tardivement » le *swastika* comme s'il pouvait bien en savoir quelque chose !

– *L'Illustration* (numéro du 4 novembre) publie aussi un article sur « *la svastika* » (*sic*), sous ce titre : *D'où vient la croix gammée ?* On y retrouve donc la confusion habituelle, et il semble décidément que personne ne sache ce qu'est en réalité la « croix gammée » (appelée *gammadion* en grec, et non pas en français) ; cette confusion n'est d'ailleurs pas la seule, car, dans une énumération de prétendus synonymes, nous voyons ici notamment la « croix pattée », qui, en héraldique, est encore tout autre chose. Le principal intérêt de l'article est dans les figures qui l'accompagnent ; quant à la thèse qui y est soutenue, elle consiste essen-

tiellement à prétendre que le *swastika* est venu d'Asie Mineure et s'est répandu de là, par des « migrations » successives, jusque dans les contrées les plus éloignées ; ceci est appuyé par une « chronologie » qui ne peut, cela va de soi, être qu'ultra-fantaisiste, et l'appel à l'autorité de Goblet d'Alviella n'est certes guère fait pour nous rassurer sur sa valeur. Nous pensions que la manie de tout faire sortir de l'Asie Mineure avait enfin disparu ; il faut croire qu'il n'en est rien, puisque, ici, on va jusqu'à affirmer qu'elle fut la patrie d'origine des Ibères eux-mêmes ! Il est vrai qu'il s'agit surtout, en réalité, de nier à tout prix l'origine nordique du *swastika*, uniquement par opposition aux conceptions hitlériennes ; quand la politique s'en mêle, le souci de la vérité risque fort de passer au dernier plan !

– Le n° d'*Atlantis* de mars-avril est intitulé *L'Alchimie et l'Atlantide* ; mais, en fait d'Atlantide, M. paul le cour y parle surtout de Bourges… Notre *archimiste* s'obstine d'ailleurs à confondre métaphysique et cosmologie ; ne parle-t-il pas de « connaissances d'ordre métaphysique basées sur l'unité de la matière, sur les rapports de la lumière et de la vie » ? – D'autre part, il éprouve le besoin de se livrer contre nous à une nouvelle attaque, à laquelle nous répondrons ceci : nous sommes, quant à nous, purement oriental, et nous l'avons toujours affirmé aussi nettement que possible ; mais cela ne nous enlève nullement le droit de comprendre les traditions occidentales et d'en signaler les rapports avec les autres formes traditionnelles ; au surplus, en fait d'« hybridisme monstrueux » (*sic*), nous ne pensons pas qu'on puisse trouver quelque chose de mieux qu'*Aor-Agni* ! Quant à ce à quoi nous sommes ou ne sommes pas « parvenu », ce n'est certes pas M. paul le cour qui a la compétence voulue pour l'apprécier, et d'ailleurs cela ne le regarde pas ; mais nous espérons bien ne jamais « parvenir » à ce qui ne peut être, à nos yeux, qu'extravagance et folle imagination ; et nous n'avons point d'« opinions », mais seulement quelques connaissances que nous exprimons de notre mieux à l'intention de ceux qui sont capables d'en profiter, ce qui n'est sans doute pas son cas. Il s'amuse aussi à relever des fautes d'impression dans nos articles ; se figure-t-il donc que, à la

distance où nous sommes, il nous est possible d'en corriger les épreuves ? Pour ce qui est de « l'existence de l'ésotérisme chrétien au moyen âge », nous maintenons notre phrase, qui dit exactement ce que nous avons voulu dire : quand nous disons qu'une forme traditionnelle existe, cela signifie qu'elle existe effectivement, avec une organisation susceptible d'en assurer la transmission régulière ; en l'absence d'une telle transmission, tout le reste n'est que rêverie ou curiosité archéologique… Enfin, nous prions M. paul le cour de ne pas renverser les rapports : c'est à nous de lui demander de « vouloir bien ne pas plus s'occuper de nous que nous ne nous occupons de lui » ; s'il pense autrement, c'est qu'il a vraiment la mémoire courte ! Nous ne nous serions d'ailleurs jamais soucié de remettre à sa place un personnage de si mince importance si nous ne savions trop bien ce qui le meut, probablement sans qu'il s'en rende compte lui-même ; nous l'avertissons charitablement que, dans son propre intérêt, il est préférable de ne pas insister.

1935

Dans *Atlantis* (n° de juillet-août), M. paul le cour parle d'un voyage qu'il a fait au Portugal et aux Açores, à la recherche des vestiges de l'Atlantide ; les résultats n'en semblent pas bien « sensationnels »… Il a pourtant fait une découverte : c'est que le serpent symbolique qui se retrouve dans de nombreuses traditions doit avoir été primitivement une anguille, « poisson de l'Atlantide » ; et il en prend prétexte pour partir encore en guerre contre l'Inde (curieusement désignée par lui comme l'Extrême-Orient), qui « ignore Aor » et « n'a conservé que le symbole d'Agni sous la figure répugnante (!) du serpent cobra » ; toute question de goût esthétique à part, on perdrait sans doute son temps à lui expliquer que ledit serpent n'a absolument rien à voir avec Agni et aussi qu'il est tout naturel que la tradition hindoue ne s'exprime pas en hébreu… Mais du moins ferait-il bien de relire attentivement les premiers versets de la Genèse : il s'apercevrait peut-être qu'on n'y voit pas « la lumière flotter sur les eaux » ! Notons encore quelques autres trouvailles moins importantes, comme le rapport du nom de la mer des Sargasses avec le grec *sarx*, « chair », qui serait aussi celui du poulpe (nous nous souvenons qu'il avait donné jadis une explication quelque peu différente, suivant laquelle il fallait d'abord traduire « chair » par « pulpe » pour arriver au « poulpe »,… lequel, à la vérité, vient tout simplement du *polupous*), ou celui du mot *corrida*, dont la dérivation latine est bien évidente, avec le nom de la divinité celtique *Corridwen* ! – Dans le n° de septembre-octobre, M. paul le cour sacrifie à l'« actualité » en parlant de *L'Éthiopie et l'Atlantide* : il fait d'ailleurs complètement fausse route en cherchant à désigner certains prétendus responsables du présent conflit : mais ce qui est vraiment bien curieux, c'est de voir ce « défenseur de l'Occident » prendre parti pour l'Éthiopie, juste au

moment où d'autres, précisément au nom de la « défense de l'Occident », viennent de lancer un manifeste en sens contraire ; que ne se mettent-ils d'accord entre eux ? Encore une petite remarque : il paraît que les Atlantes auraient été appelés parfois Éthiopiens ; en admettant que ce soit exact, faut-il en conclure que « les Atlantes ne pouvaient être qu'une race noire » (ce qui, soit dit en passant, contredirait d'ailleurs formellement leur prétendue identification avec les Hyperboréens) ? Les Chinois aussi se désignent eux-mêmes sous le nom de « têtes noires » ; sont-ils de race noire pour cela ? Il est fâcheux, pour quelqu'un qui se pique d'« hermétisme » de n'avoir pas songé à rapprocher de semblables désignations de l'antique nom de *Kemi*, et, par suite, du nom même de l'« alchimie » !

1936

– Le n° de décembre d'*Atlantis* a pour sujet principal *L'Allemagne et l'Atlantide* ; on y trouve un aperçu des principaux ouvrages publiés récemment en Allemagne et dont les auteurs veulent rattacher la civilisation de leur pays à des origines tantôt nordiques, tantôt atlantéennes, car tout cela est plein de confusions, qui montrent bien que les partisans les plus déterminés de la prétendue « race âryenne » ne savent pas trop eux-mêmes ce qu'ils doivent entendre par là. Bien entendu, M. paul le cour ne manque pas d'agrémenter son exposé de quelques fantaisies sur *Aor-Agni* et sur le *swastika* « symbole de la force » : signalons-lui, à ce propos, que ce n'est pas un swastika que le dieu Thor tient à la main, mais un marteau, ce qui n'a aucun rapport, quoi qu'en puissent dire certains ; nous ne voyons pas du tout en quoi le *swastika* peut ressembler à un marteau, non plus d'ailleurs qu'à un instrument pour produire le feu…

– Atlantis (n° de février) consacre cette fois son principal article à *L'Atlantide et les Mégalithes* ; M. Georges Poisson y recherche ce que peut être le « peuple des dolmens », et il pense qu'il devait être « de complexion nordique », ce qui ne s'accorde guère avec l'hypothèse d'une origine atlantéenne ; ce peuple aurait porté le nom de *Vanes*, qui se retrouve dans plusieurs régions sous des formes plus ou moins modifiées ; nous pouvons ajouter que ce nom est le même que celui des « Phéniciens » primitifs auxquels nous faisions allusion récemment à propos de la « Terre du Soleil », ce qui achève de montrer qu'il s'agit bien, non pas d'Atlantes, mais d'Hyperboréens. Vient ensuite un autre article intitulé *L'énigme dolménique*, dont l'auteur cherche à prouver, par des considérations inspirées du plus bel esprit « scientiste », que cette énigme n'existe pas : les dolmens auraient été tout simplement des sépultures, dont la « superstition » qu'on est

convenu d'attribuer aux « primitifs » aurait d'ailleurs fait tout naturellement des temples et même des « officines de magie » ; et il paraît que, probablement pour éviter de ressembler aux dits « primitifs », nous avons « le devoir de chasser de notre esprit la hantise du mystère » ! – D'autre part, revenant à la question *Italie et Éthiopie*, M. paul le cour, au milieu de fantaisies diverses, éprouve le besoin de nous nommer, d'une façon qui paraît vouloir sous-entendre nous ne savons trop quelles insinuations ; pour y couper court en tout état de cause, nous redirons encore une fois : 1° que « nos doctrines » n'existent pas, pour la bonne raison que nous n'avons jamais fait autre chose que d'exposer de notre mieux les doctrines traditionnelles, qui ne sauraient être la propriété de personne ; 2° que chacun est naturellement libre de citer nos écrits, à la condition de le faire « honnêtement » c'est-à-dire sans les déformer, et que cela n'implique de notre part ni approbation ni désapprobation des conceptions particulières de celui qui les cite ; 3° que le domaine de la politique nous étant absolument étranger, nous refusons formellement de nous associer à toute conséquence de cet ordre qu'on prétendrait tirer de nos écrits, dans quelque sens que ce soit, et que par conséquent, à supposer que la chose se produise, nous n'en serons assurément pas plus responsable, aux yeux de toute personne de bonne foi et de jugement sain, que nous ne le sommes de certaines phrases que nous a parfois attribuées gratuitement la trop fertile imagination de M. paul le cour lui-même !

– Le n° de juillet d'*Atlantis* a pour titre général *Les Argonautes et la Toison d'Or* ; M. paul le cour y envisage surtout le voyage des Argonautes comme remontant en quelque sorte les étages suivis par la tradition à partir de son centre nordique originel ; ce pourrait être là un beau sujet de « géographie sacrée »… à la condition de n'y pas introduire trop de fantaisie. – M. Eugène Canseliet étudie l'interprétation hermétique de la Toison d'Or, suivant les conceptions spéciales d'une certaine école où, à ce qu'il nous semble, on donne à l'*argot* une importance quelque peu excessive. Peut-être est-ce pour cela qu'on pourrait relever dans son article tant d'explications linguistiques sujettes à cau-

tion ; mais nous nous contenterons d'en relever une qui dépasse par trop les bornes permises : le mot *élixir* ne dérive pas du grec, mais est purement arabe ; le simple article *al* qui entre dans sa composition n'a rien à voir avec le soleil, et, pour le reste, la racine *Ksr* est bien loin d'*ixis* ! Il est vrai que, après tout, cela vaut bien l'*Iberborée* de M. paul le cour, et que, de l'argot… nautique, il n'est que trop facile de passer au *bara-gwin*…

– Le n° de septembre d'*Atlantis* est intitulé *Traditions celtiques et américaines* ; en fait, c'est surtout un recueil de notes, d'extraits et de comptes rendus divers se rapportant plus ou moins directement à ces deux sujets. À propos d'un des extraits qui y sont reproduits, nous avons constaté, en ce qui concerne les monuments mégalithiques, une curieuse illusion que nous avions déjà remarquée d'autre part chez quelques-uns des « mesureurs » de la Grande Pyramide : on effectue les mesures en mètres, et, des nombres ainsi obtenus, on pense pouvoir déduire certaines conséquences, comme si l'on s'imaginait que le système métrique a dû être en usage de toute antiquité !

1937

– L'*Astrosophie* (n° d'avril) consacre à la *Voie Métaphysique* une note vraiment étrange ; nous ne nous serions certes jamais douté que ce fût un « petit livre », ni qu'on pût le juger « rempli d'illogisme » et seulement « utile pour permettre une rapide compréhension de la pensée métaphysique chinoise ». On l'a peut-être lu rapidement, mais on n'a pas dû y comprendre grand-chose, car autrement on ne dirait pas que l'auteur « donne un caractère éthique à un système destitué de toute divinité » (*sic*) ; cela dépend de ce qu'on veut entendre par « divinité », mais, pour ce qui est du « caractère éthique », il n'y en a pas la moindre trace dans le livre. Quant aux deux « grosses erreurs » qu'on prétend relever, la première, à savoir « que Confucius fut un communiste » n'en est une que par le fait d'un bel anachronisme : à l'époque où le livre fut écrit, « communisme » ne voulait pas dire « bolchévisme », pour la bonne raison que ce dernier n'était pas encore né. Pour la seconde, c'est mieux encore : elle consiste, paraît-il, à dire « que le Taoïsme est non-dualiste, bien que le Yin-Yang soit un symbole double, et que les Trigrammes de Fo-Hi soient exclusivement basés sur le double symbole de la ligne droite et de la ligne brisée » ; ici, évidemment, le rédacteur du compte rendu confond « dualité » avec « dualisme », ce qui lui fait voir une contradiction là où il n'y en a pas ; la connaissance… approximative du français dont témoigne son style est-elle une excuse suffisante à d'aussi « grosses » méprises ?

– Le n° de mai d'*Atlantis* est consacré en grande partie aux *Monnaies antiques* ; M. P. Noël de la Houssaye y expose une hypothèse d'après laquelle les voyages d'Énée ne représenteraient rien d'autre que la diffusion du bronze dans le bassin de la Méditerranée, diffusion qui aurait été liée à celle de traditions venues de l'Atlantide ; cette théorie expliquerait, selon lui, la persistance

de l'usage exclusif des monnaies de bronze en Italie, à cause de la valeur traditionnelle qui s'y attachait, à une époque ou d'autres peuples se servaient de monnaies d'or et d'argent ; cette étude doit d'ailleurs avoir une suite qu'il convient d'attendre pour se rendre compte si les arguments invoqués sont pleinement convaincants. – Dans un article sur *Les unités de mesure préhistoriques*, M. Xavier Guichard montre qu'elles témoignent de connaissances géodésiques et astronomiques exactes, qu'on a coutume de regarder comme très récentes ; nous sommes bien d'avis aussi que ces connaissances ont réellement existé de tout temps, mais nous pensons que leur origine n'est pas plus occidentale qu'elle n'est orientale ; et nous demandons comment on peut croire que la précession des équinoxes était inconnue des peuples de l'Orient, alors qu'elle est précisément la base de toutes les périodes cycliques qui jouent en particulier un si grand rôle dans la tradition hindoue.

1938

– Dans *Atlantis* (n° de mars), M. paul le cour, continuant ses études de « symbolique » suivant ses conceptions très spéciales, s'occupe des métaux, et plus particulièrement du bronze, de l'or et de l'énigmatique « orichalque » ; entre autres curiosités, il a découvert cette fois que « Michael » est l'anagramme approximatif d'« alchimiste », et qu'il y a aussi un rapport du même genre entre le « dragon » et le nœud « gordien » ! Un article d'un de ses collaborateurs, *Dioscures et Kabires*, ne le cède guère aux siens en fantaisie ni en confusion ; il mêle deux questions tout à fait distinctes, et dont chacune est pourtant, en elle-même, déjà bien assez difficile à élucider… – Dans le numéro de mai, il s'agit des végétaux, et surtout des arbres symboliques, ou plutôt de quelques-uns d'entre eux ; n'oublions pas de noter, pour la collection des étymologies fantastiques, celle qui fait dériver le mot « énergie » d'*Aor-Agni*, et aussi le nom de *Vishnu* rapproché de celui du gui ! – Enfin, dans le numéro de juillet, nous passons aux symboles animaux, dont M. paul le cour affirme l'origine marine ; cela est vrai pour ceux dont il parle, mais il y en a une multitude d'autres dont il ne dit rien et pour lesquels une telle origine n'est aucunement soutenable. Nous retrouvons ici l'obsession du « poulpe », qu'il croit voir dans les figurations les plus variées, fût-ce une étoile ou une roue à huit rayons, et les fantaisies sur la « pulpe », la chair appelée en grec *sarx*, et… la mer des Sargasses. Il croit aussi que le mot *anguis* se rapporte à l'anguille, alors qu'il est en latin le nom du serpent en général, et que l'anguille elle-même n'a été appelée ainsi que parce qu'elle a la forme d'un *anguis*, c'est-à-dire d'un serpent ; mais, évidemment, cette explication est beaucoup trop simple pour une imagination exubérante comme celle de M. paul le cour !

– La *Nouvelle Revue Française* (n° d'août) publie un assez singulier article de M. Gaston Bachelard, intitulé *La psychanalyse du feu* ; l'auteur a parfaitement raison de critiquer comme il le fait des tentatives d'explication rationnelle des mythes et des légendes, qui ne sont même pas seulement faibles et insuffisantes comme il le dit, mais parfaitement insignifiantes et nulles en réalité ; seulement, le genre d'explication qu'il propose d'y substituer ne vaut certes pas mieux, quoique d'une autre façon et pour d'autres raisons. Tout lecteur impartial et non prévenu trouvera sans doute bien forcée et peu convaincante cette façon de faire intervenir, à l'origine des « découvertes préhistoriques » comme celle du feu, prise ici pour type, les trop fameux « complexes » des psychanalystes, et bien troubles « les clartés apportées par la révolution psychologique de l'ère freudienne » (*sic*) ; mais, en outre, tout cela implique une conception de la « mentalité primitive » qui, au lieu d'être, comme dans le cas des explications rationnelles, purement et simplement étrangère à tout ce qu'enseignent les données traditionnelles, va proprement au rebours de celles-ci ; et nous n'avons point lieu de nous en étonner, puisque cela ne fait en somme que confirmer encore, par l'exemple d'une application particulière, ce que nous avons dit, d'une façon générale, du caractère réel de la psychanalyse et de son rôle dans une nouvelle phase plus « avancée » du développement graduel de la déviation moderne.

– Dans la *Vita Italiana* (n° de septembre), M. J. Evola envisage une « nouvelle théorie de la race », dans laquelle, à vrai dire, le mot même de « race » nous paraît n'être plus employé que d'une façon assez impropre et détournée, car, au fond, c'est bien plutôt de la « caste » qu'il s'agit en réalité. Il est vrai qu'il fait une distinction entre ce qu'il appelle les « races de nature » et les races qui possèdent une tradition ; il n'admet d'équivalence qu'entre ces dernières, en quoi il a assurément raison ; seulement, il n'existe point de « races de nature », car toute race a nécessairement une tradition à l'origine, et elle peut seulement l'avoir perdue plus ou moins complètement par dégénérescence, ce qui est le cas des peuples dits « sauvages », comme lui-même semble

d'ailleurs le reconnaître dans une note ; et ne faudrait-il pas ajouter que ce cas est aussi celui des Occidentaux modernes ? Peut-être est-ce là, au fond, ce qu'implique une phrase exprimant le regret que certains peuples colonisateurs prétendent exercer un droit de conquête, « non seulement sur des peuples sauvages, mais sur d'autres qui ont une haute civilisation traditionnelle », et qu'ils « ne sachent recourir, pour fonder ce droit, qu'à une différence de couleur de peau et à la « civilisation moderne » rationaliste, matérialiste et technique, qui est bien la dernière qui soit susceptible de justifier un droit spirituel à l'hégémonie »… D'autre part, l'auteur paraît tendre à accepter la théorie d'après laquelle la distinction des castes, dans l'Inde, aurait été en rapport avec une différence de race, théorie qui ne repose que sur une fausse interprétation du mot *ârya* ; remarquons aussi, à ce propos, que *dwija* (et non *dwidya*) ne signifie point « divin », mais « deux fois né », et que ce n'est pas de naissance que cette qualité appartient aux membres des castes supérieures, mais du fait de l'accomplissement d'un certain rite, pour lequel eux seuls sont d'ailleurs « qualifiés ». Quoi qu'il en soit, il finit par considérer, à l'intérieur d'une même race ou d'un même peuple, des différences excluant toute équivalence possible (contrairement à ce qui a lieu entre les castes correspondantes de races ou de peuples divers), différences qui ne sont pas d'ordre simplement « biologique », mais qui ont un véritable fondement spirituel ; s'il en est ainsi, c'est bien des castes qu'il s'agit en définitive, et, à cet égard, nous ne pouvons qu'être tout à fait d'accord avec lui ; mais alors pourquoi parler encore de « race », si ce n'est par une concession plutôt fâcheuse à certaines idées courantes, qui sont assurément fort éloignées de toute spiritualité ?

– Dans *Atlantis* (n° de septembre), M. paul le cour parle de *La Tunisie et l'Atlantide*, c'est-à-dire, plus exactement, d'un voyage qu'il a fait en Tunisie pour tâcher d'y découvrir quelques vestiges « matériels ou spirituels » de l'Atlantide, et qui ne semble pas avoir été des plus fructueux sous ce rapport, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant, en dépit de l'idée saugrenue de quelques archéologues qui ont voulu situer l'Atlantide dans

l'Afrique du Nord. Le côté descriptif de son récit contient des naïvetés bien typiquement « touristiques » ; il a cru voir dans une synagogue « un très vieil exemplaire du Coran »… qui évidemment était une *Thorah* ; mais cette méprise, si grosse qu'elle soit, est encore excusable à côté de celle qui lui fait prendre les Arabes pour la « race de Cham » ! Son ignorance totale de l'Islamisme lui fait formuler à ce sujet des appréciations vraiment inouïes ; nous nous souvenons pourtant qu'il s'est défendu jadis de l'englober dans sa haine de l'Orient ; qu'eût-il pu dire s'il en était autrement ? Nous nous contenterons de lui signaler que, si « le Christianisme n'a pas hésité à considérer certaines femmes comme ayant acquis l'état de sainteté, et a même magnifié la femme en la personne de la Vierge Marie », l'Islamisme fait exactement de même sur ces deux points, et que, par surcroît, il admet les femmes à l'initiation, ce qu'il ne paraît pas qu'aucune organisation chrétienne ait jamais fait ; il serait assurément difficile de tomber plus mal… Parlant de ce qu'il appelle les « sociétés secrètes arabes », c'est-à-dire les organisations initiatiques islamiques (qui n'ont rien d'exclusivement arabe, à part la langue sacrée dont elles font usage et qui est naturellement celle de la tradition à laquelle elles appartiennent), il reconnaît qu'il est difficile d'en dire quelque chose « faute de documents » (c'est là, notons-le en passant, un assez bel aveu du caractère tout profane de ses investigations) ; mais cela ne l'empêche nullement de déclarer aussitôt après, avec une assurance déconcertante et une vanité bien occidentale, qu'elles « n'ont rien à lui apprendre qu'il ne connaisse déjà », à preuve le fait qu'il a vu un trident sur le sommet de certaines mosquées ; pour nous, ce fait prouve plutôt qu'il ferait bien de soigner sa vue, sur l'état de laquelle il n'est pas sans nous inspirer quelques inquiétudes ! – À la fin du même numéro se trouve une petite note qui n'a manifestement pour raison d'être que de nous attaquer une fois de plus, et qui est courageusement signée « X… » ; nous ferons simplement observer ceci à M. paul le cour (en sa qualité de « gérant-propriétaire », si ce n'est en celle d'auteur), en le priant, s'il est de bonne foi comme nous voulons encore le croire, d'en prendre acte une fois

pour toutes ; d'abord, nous ne sommes nullement un « orientaliste » ; ensuite, nous n'avons jamais rien écrit sur la « philosophie hindoue », pour la bonne raison que nous estimons qu'il n'existe rien qui puisse être ainsi désigné, et que d'ailleurs nous nous occupons uniquement des doctrines traditionnelles, à l'exclusion de toute « philosophie », qui ne nous intéresse pas ; enfin, constater que les orientalistes n'ont rien compris aux doctrines dont il s'agit ne saurait impliquer en aucune façon ni à aucun degré que les lecteurs d'un exposé correct et intelligible, s'ils sont d'ailleurs exempts de tout préjugé orientaliste ou autre, ne pourront rien y comprendre non plus. Quant à prétendre que le *Vêdânta* est « la forme la plus sympathique aux philosophes occidentaux imprégnés de christianisme », il semble bien, d'après toute notre expérience que ce soit là exactement le contraire de la vérité, à moins que ce ne soit faire preuve de sympathie à l'égard d'une doctrine que de s'appliquer à la déformer outrageusement !

1939

– Dans la *Technique Sanitaire et Municipale* (n° de juin), M. R. Humery, dans un article faisant partie d'une série intitulée *L'Esthétique au Village*, rappelle que « les Druides avaient choisi l'arbre pour symbole central de leur métaphysique » : l'évocation d'idées traditionnelles, dans une publication de cet ordre, est chose trop rare pour ne pas mériter d'être signalée. Un fait qui est mentionné dans ce même article appelle une réflexion importante : il paraît que les « écrivains combattants » ont créé dans les Cévennes un « bois sacré » ; l'emploi d'une semblable désignation constitue un déplorable abus de langage, comparable à celui par lequel on attribue un caractère « religieux » à toute sorte de manifestations purement profanes ; il y a là une tendance « parodique » inconsciente contre laquelle on ne saurait trop mettre en garde tous ceux qui d'une façon ou d'une autre essaient de remettre un peu d'ordre dans le chaos actuel.

– Dans la *Revue Juive de Genève* (n° de décembre), M. Paul Vulliaud consacre un article au *Mysticisme juif* ; comme il le dit, on a souvent contesté qu'il existe quelque chose à quoi puisse s'appliquer une telle désignation, et, en fait, cela dépend de ce qu'on entend par « mysticisme » ; il nous semble que lui-même prend ce mot dans un sens plutôt large et insuffisamment défini ; peut-être pourrait-on admettre qu'il convient dans une certaine mesure au Hassidisme, mais, en tout cas, la Kabbale est sûrement d'un tout autre ordre, ésotérique et initiatique. L'emploi du mot « piétiste » est aussi un exemple du danger qu'il y a à transporter certains termes d'une doctrine à une autre pour laquelle ils n'ont pas été faits : « le piétisme » est proprement une des nombreuses variétés du protestantisme, et il est presque synonyme de « moralisme » ; c'est là quelque chose qui est totalement étranger, pour ne pas dire opposé, non seulement à tout ésotérisme, mais

même au simple mysticisme. À la fin de son article, M. Vulliaud proteste très justement contre l'opinion « rationaliste » (et « moderniste », ajouterons-nous) suivant laquelle la Kabbale constituerait une « hétérodoxie » dans le Judaïsme, et contre l'incompréhension des « critiques » imbus de l'esprit et des méthodes universitaires et qui vont jusqu'à qualifier le Zohar d'« ouvrage incohérent » !

– Dans *l'Art et les Artistes* (n° de janvier), M. Albert Gleizes, sous le titre *Tradition et modernisme*, expose des vues intéressantes sur la tradition considérée par rapport à l'art, et aussi au métier, car pour lui l'un et l'autre sont inséparables. Il oppose la tradition au « classicisme », qui aboutit à l'« esthétisme » ; cette opposition est aussi celle de l'« homocentrisme » et de l'« humanisme » ; l'homme de formation classique ou humaniste « ne peut atteindre l'objet, lui qui n'est entraîné qu'à disserter du sujet… C'est l'homme qui fait qui doit enseigner l'homme qui dit, car l'homme qui fait est l'homme traditionnel, quand l'homme qui dit, aujourd'hui, ce n'est que l'individu… La tradition, qui est connaissance vraie de l'univers, se traduit et se transmet par une série de modalités expérimentales qui vont de la réalité inférieure de l'homme jusqu'à sa réalité finale transcendante en passant par sa réalité intermédiaire, celle du mouvement dirigé où s'opère la transformation… D'où l'importance des métiers à la base de cette conquête par l'homme de son authentique réalité ; d'où les petits mystères du Compagnonnage, qui sont comme les préludes constants à l'initiation des grands ». Aussi « renouer avec l'humanisme, c'est une marche en arrière, quand repartir de l'homocentrisme, c'est une marche en avant » ; et « le dernier mot reviendra à la tradition invariante, centrée sur l'homme… L'artiste se régénérera tôt ou tard en redevenant un artisan, un ouvrier possédant à fond tous les secrets de son métier, en songeant moins à l'Art qu'à la perfection de tout ce qu'il accomplit dans sa vie ».

– Dans *Le Symbolisme* (n° de février), G. Persigout achève son étude sur *Le Centre du Monde et de l'Être* ; il est très vrai qu'« en toutes ses parties l'Univers porte le sceau de la dualité », puisque

la polarisation de l'Être est la condition préalable et nécessaire de toute manifestation ; mais pourquoi qualifier cette dualité de « maléfique », et pourquoi la concevoir toujours sous l'aspect si spécial, et tout à fait secondaire, d'une opposition du « bien » et du « mal » ?

– Dans *Atlantis* (n° de mars), M. paul le cour parle de *Poséidon et la Chevalerie* ; que Poséidon ait joué chez les Atlantes un rôle plus ou moins comparable à celui d'Apollon chez les Hyperboréens, c'est là une chose fort plausible ; que le cheval ait été un symbole de Poséidon, c'est encore moins douteux (il y aurait d'ailleurs, à ce propos, des considérations intéressantes à développer sur le rapport de ses deux aspects, le cheval terrestre et le cheval marin) ; mais, pour croire qu'il est possible de passer directement du « Temple atlantéen de Poséidon », à… l'Ordre du Temple, il faut assurément une forte dose d'imagination ! – Nous sommes malheureusement obligé de revenir encore une fois de plus sur l'étrange façon dont M. paul le cour dénature (inconsciemment, nous voulons le croire) tout ce que nous disons ; donnons-lui acte, tout d'abord, que la note signée « X. » nous visant et que nous avons relevée en son temps avait été copiée par lui dans un journal, et faisons-lui simplement remarquer qu'il aurait dû tout au moins en indiquer la provenance, si peu « reluisante » fût-elle. Nous ne lui avons d'ailleurs rien « fait parvenir », car, à la distance où nous sommes, cela nous serait un peu difficile ; mais il nous semble qu'il n'a pas à se plaindre si la direction des *Études Traditionnelles* estime devoir lui envoyer ce qui le concerne afin qu'il en soit loyalement informé et que même il ne ferait pas mal, de son coté, de prendre exemple sur cette façon d'agir. Quant au changement de titre des *Études Traditionnelles*, il est dû à leur directeur et non à nous qui n'avons aucune qualité pour cela, étant uniquement un des collaborateurs et rien de plus ; par surcroît, nous avions toujours cru jusqu'ici qu'une revue avait bien le droit de prendre le titre qui lui convenait, sans que le public soit appelé à donner son avis et à apprécier si c'est un « titre » ou un « sous-titre » ! Pour en venir au fond, ce qui est absolument stupéfiant, c'est que, pour M. paul le cour, déclarer «

n'être pas orientaliste » équivaut à « renier l'Orient », alors que pour nous c'est exactement le contraire, un Oriental ne pouvant certes pas être un orientaliste ; du reste, nous expliquerons peut-être quelque jour à quoi servent réellement les orientalistes, mais le moment n'est pas encore venu… Pour ce qui est de l'affirmation que nous n'avons jamais rien écrit sur la « philosophie hindoue », M. paul le cour, pour pouvoir la qualifier à son aise d'« inattendue et audacieuse » (comme si nous ne l'avions pas déjà formulée explicitement à maintes reprises, et avant tout dans nos ouvrages mêmes qui traitent des doctrines hindoues !) se garde bien de la faire suivre de la raison que nous en donnions, et qui est tout simplement qu'il n'existe pas de « philosophie hindoue », si ce n'est dans les conceptions déformées des Occidentaux. D'autre part, si nous ne pensions pas que nos exposés sont suffisamment « clairs et intelligibles » pour que certains puissent en tirer profit, et aussi qu'il n'en existe pas d'autres avec lesquels ils fassent double emploi, nous ne les aurions jamais fait paraître, car nous ne sommes pas de ceux qui écrivent pour le plaisir d'écrire, et nous ne réussissons pas à voir quel sujet de « reproche » il peut y avoir là ; que d'ailleurs M. paul le cour trouve ces exposés « indigestes », c'est son affaire, mais cela ne prouve rien d'autre que son incompétence ; manifestement, la « littérature » doit être plus à son goût et à sa portée… mais ce n'est pas tout : parler actuellement de « la civilisation européenne gravement menacée par les conquêtes asiatiques », c'est vraiment dépasser toutes les bornes permises ; quand on se recommande d'une « civilisation » qui ne vise qu'à détruire toutes les autres et à dominer le monde entier, on devrait tout au moins avoir l'élémentaire pudeur de ne pas prétendre renverser la situation ! Enfin, M. paul le cour a grand tort de nous attribuer une « fougueuse ardeur combative » dont personne ne saurait être plus complètement dépourvu que nous ; si lui-même n'avait pas éprouvé le besoin de nous harceler sans la moindre raison et avec une insistance incompréhensible, nous ne nous serions jamais occupé de lui, et nous aurions peut-être même toujours ignoré son existence ; c'est vraiment bien dommage que les « Eu-

ropéens » de sa sorte ne veuillent pas comprendre que tout ce que nous leur demandons, c'est de nous… laisser la paix, à nous et à l'Orient. – Encore une remarque : essayant de répondre à ce que nous avions dit de son assimilation des Arabes à la « race de Cham », M. paul le cour prend la mère d'Ismaël pour… son épouse, ce qui est plutôt amusant ; et ce qui ne l'est guère moins, c'est qu'il paraît croire sérieusement qu'en tout cela il s'agit de « races » au sens littéral et physique de ce mot, alors qu'il ne s'est jamais agi en réalité que de filiations traditionnelles.

1940

– *Les Cahiers Astrologiques* (n° de juillet-août) contiennent un article de M. K.-E. Krafft : *Origine et évolution de quelques symboles cosmologiques*, où il y a malheureusement plus d'ingéniosité que de véritable symbolisme ; pour le dire franchement, il est peu sérieux de vouloir trouver un sens symbolique réel à des signes d'origine aussi moderne et profane que ceux des planètes Uranus et Neptune ; c'est à peu près comme si l'on cherchait de l'hermétisme dans les armoiries fabriquées en dépit de toutes les règles héraldiques, postérieurement à la Renaissance ! Cet article est suivi du début de la traduction d'une étude *Sur le sens et l'origine des symboles des planètes*, par Otto von Bressendorf, qui ne semble pas avoir non plus une base bien solide au point de vue traditionnel ; elle s'inspire d'ailleurs des travaux d'Hermann Wirth, qui n'est pas précisément une autorité incontestable à cet égard.

– Dans *The Art Bulletin* (vol. XXI, 1939), M. Coomaraswamy, rendant compte de plusieurs ouvrages se rapportant à l'histoire des arts et des métiers, revient sur les conceptions traditionnelles qu'il a déjà exposées à diverses reprises sur ce sujet ; il insiste notamment sur la valeur métaphysique réelle de l'art soi-disant « populaire » et « sauvage », en opposition avec l'art « académique » moderne qui en est entièrement dépourvu, et ceci se rattache directement aux considérations qu'il a développées dernièrement ici même sur la « mentalité primitive ».

– Le *Christian Social Art Quarterly* (n° de printemps 1939) publie une conférence de M. Graham Carey sur « l'art catholique et les principes catholiques » ; l'auteur y dénonce le fait que, à l'époque actuelle, les catholiques, dans leur ensemble, acceptent les notions qui ont cours dans le monde non-catholique au milieu duquel ils vivent, par exemple la conception suivant laquelle

l'art a pour fin principale le plaisir, ou celle suivant laquelle il est essentiellement affaire d'imitation ou de copie ; il montre que, « selon la vue traditionnelle et catholique de l'art, celui-ci n'est pas une fuite hors de la réalité, mais une glorification de la réalité » ; et il affirme nettement que « avant l'époque de la Réforme et de la Renaissance, non seulement les Chrétiens, mais les habitants du monde entier, regardaient la vie humaine, avec tout ce qu'elle comporte, d'un point de vue sacré bien plutôt que profane », ce qui s'accorde entièrement avec tout ce que nous avons dit nous-même du caractère d'anomalie et de dégénérescence qui est inhérent au point de vue profane comme tel.

– Dans la *Nouvelle Revue Française* (n° de septembre), un article de M. Paul-Louis Couchoud, intitulé *Jésus, dieu ou homme ?* fournit un assez bon exemple des difficultés artificielles et des « problèmes » imaginaires auxquels donne lieu le point de vue profane : l'auteur croit trouver une incompatibilité entre la réalité historique et la signification symbolique, de sorte qu'il les considère comme deux termes d'une alternative entre lesquels il faut choisir ; dès lors que l'on comprend que les faits historiques doivent au contraire porter en eux-mêmes un sens symbolique, il est bien évident que la question ne se pose plus de cette façon, et que même, au fond, il n'y a plus de question du tout. Il y a là d'ailleurs des considérations assez peu claires, et qui sont peut-être destinées surtout à éviter certains reproches d'hostilité à l'égard du Christianisme : ainsi, il paraît que le « Dieu-homme » n'est pas un mythe, mais une « représentation religieuse » ; mais il est difficile de savoir quelle différence cela fait au juste, car, tout en affirmant que « la représentation religieuse est quelque chose de plus simple et profond » et qu'« elle est primordiale par rapport aux rites et aux mythes », l'auteur n'arrive pas à expliquer d'une façon tant soit peu précise ce qu'il entend par là. On peut aussi se rendre compte, en lisant un tel article, de l'impuissance de la seule « érudition » à conduire à quelque résultat valable : par exemple, les recherches sur l'« Homme céleste » auraient dû pouvoir faire tout au moins entrevoir certains côtés de la vérité : mais, comme l'auteur n'y voit évidemment qu'une « re-

présentation » d'origine purement humaine, et qui s'explique apparemment, à son avis, par des considérations d'ordre psychologique, il n'y trouve qu'une confirmation de sa théorie et ne découvre absolument rien de ce qui y est réellement impliqué au point de vue traditionnel.

– Dans *Atlantis* (n° de novembre), M. paul le cour parle de ce qu'il appelle *La Croix rouge des Templiers dans les temps modernes*, c'est-à-dire de certaines « survivances » qu'il croit découvrir çà et là, mais qui, à vrai dire, sont des plus problématiques : ainsi, notamment, il est plus que douteux qu'il y ait dans la croix rouge des ambulances la moindre réminiscence templière… quant à la croix qui sert d'insigne aux scouts catholiques, c'est évidemment une « croix de Jérusalem », et non pas une croix templière ; il est vrai que M. paul le cour s'imagine que les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem furent « l'origine des Chevaliers Templiers », alors que, en réalité, ils furent leurs rivaux et même leurs adversaires. N'insistons pas sur l'idée bizarre d'utiliser le scoutisme en vue d'une soi-disant restauration de l'Ordre du Temple ; il est par trop difficile de prendre de pareilles rêveries au sérieux, et en tout cas, si même il arrivait qu'elles soient acceptées quelque jour par les organisations dont il s'agit, cela ne pourrait jamais, en l'absence de toute transmission authentique, aboutir qu'à une sorte de mascarade, assez comparable, par exemple, à celle du « néo-druidisme » et du « néo-germanisme » ; ajoutez que, si vraiment il y a actuellement en Allemagne quelque idée d'une restauration de l'Ordre Teutonique, cela encore ne peut que rentrer dans la même catégorie de simulacres dépourvus de toute valeur effective, car l'Ordre Teutonique, en tant qu'organisation traditionnelle, est bien mort lorsque son dernier Grand Maître, Albert de Brandebourg, se convertit au luthérianisme. À propos du chapeau des scouts, M. paul le cour dit qu'« il y aurait une bien curieuse étude à faire au sujet des coiffures symboliques » ; cela est assurément très vrai, mais, pour ce qui est du chapeau lui-même, il ne faudrait pas oublier qu'il a un caractère aussi nettement antitraditionnel que possible ; n'est-il pas remarquable que, quand on veut détourner un peuple de sa

tradition, on commence invariablement par lui imposer le port du chapeau ? Signalons encore une curieuse méprise historique : M. paul le cour a vu « un tableau représentant saint Bernard prêchant à Vézelay la deuxième croisade, en présence de saint Louis » ; il a sûrement dû confondre les personnages, car il y a là une erreur d'un siècle, tout simplement, et, saint Louis étant né une soixantaine d'années après la mort de saint Bernard, ils n'ont certainement pu jamais se rencontrer, du moins en ce monde !

– Dans le *Mercure de France* (n° du 15 juillet), le même M. paul le cour a publié un article intitulé *À la recherche d'un Ordre perdu*, également consacré à l'Ordre du Temple, qui semble décidément le hanter au point de faire passer l'Atlantide elle-même au second plan de ses préoccupations… Nous retrouvons là, en abrégé, quelques-unes des considérations qui ont été plus amplement développées dans *Atlantis*, notamment sur la venue imminente de la fameuse « ère du Verseau », sur la prétendue restauration de l'Ordre Teutonique, sur l'opportunité de restaurer l'Ordre du Temple pour lui faire en quelque sorte contrepoids, et aussi sur le scoutisme comme point de départ possible de cette restauration. Cet article revêt les allures d'un véritable « manifeste », et on se demande à quoi tout cela peut bien tendre en réalité ; du reste, s'il s'agit d'un « Ordre perdu », comment pourrait-il y avoir là plus que l'objet de simples recherches historiques et archéologiques ?

– Le *Lotus Bleu* (n° de juillet) contient un article signé S. Glachant et intitulé *Aspects occultes de l'affaire des Templiers* ; il devait avoir une suite, mais il ne semble pas qu'elle ait paru jusqu'ici. Dans cette première partie, l'auteur, après une sorte de résumé historique, examine surtout les accusations plus ou moins étranges qui furent portées contre les Templiers, et il cherche à expliquer les symboles qu'on dit avoir été en usage chez ceux-ci en les rapportant à des doctrines « esséniennes et gnostiques », ce qui ne représente d'ailleurs que des étiquettes plutôt vagues, car on sait bien peu de choses des Esséniens, et on désigne indistinctement comme « gnostiques » des choses fort disparates ; en somme, il n'y a dans tout cela rien de bien nouveau, mais n'est-il

pas singulier que, de divers côtés, on s'occupe tant en ce moment de l'Ordre du Temple ?

– La *Nouvelle Revue Française* (n° de décembre et de janvier) publie une longue étude de M. Roger Caillois intitulée *Théorie de la fête* ; ce n'est bien, en effet, qu'une « théorie », et c'est là, pourrait-on dire, le premier de tous ses défauts. L'auteur part d'une définition qui n'est au fond que celle d'un genre particulier de fêtes, de celles que nous appellerions volontiers les fêtes « carnavalesques » ; et il prétend en faire une définition de « la fête » en général, comme si tout devait rentrer dans ce type unique, qui est au contraire, en réalité, quelque chose de très spécial, et dont la nature soulève d'ailleurs des questions que nous traiterons peut-être quelque jour. Ensuite, il oppose le temps des fêtes à l'« existence quotidienne », et, dans cette opposition, il veut voir une application de la « distinction du sacré et du profane » ; mais, pour qu'il puisse en être ainsi, il faut tout d'abord qu'il y ait du « profane », et cela, comme nous l'avons souvent expliqué, suppose une dégénérescence comme celle que nous constatons dans le monde moderne ; dans une civilisation intégralement traditionnelle, toutes les occupations « quotidiennes » ont aussi un caractère sacré et rituel ; dans le cas de dégénérescence, par contre, il s'introduit fréquemment des éléments profanes dans les fêtes elles-mêmes, et, quand les choses en arrivent à leur point le plus extrême, on a finalement des fêtes entièrement profanes, comme les fêtes « civiles » qui prennent une importance toujours croissante dans l'Occident actuel ; la distinction ne saurait donc s'appliquer en aucune façon. L'auteur, comme tous les « sociologues », cherche d'ailleurs volontiers ses exemples chez les peuples dits « primitifs », mot que nous devons traduire par dégénérés, bien qu'ils le soient autrement et peut-être souvent moins profondément encore que les « civilisés » modernes, mais en tout cas assez pour que les choses se présentent chez eux sous une forme plutôt obscure et confuse, ce qui ne contribue certes pas à éclaircir les questions où on les fait intervenir. Nous n'en finirions pas si nous voulions relever toutes les méprises et les confusions qui se rencontrent au cours de cette étude (et parmi lesquelles nous

retrouvons notamment l'abus du mot « initiation », appliqué à tort à des rites communs à tous les membres d'un peuple ou d'une tribu, ainsi que nous avons eu l'occasion de le signaler dans un de nos derniers articles) ; mieux vaut donc ne pas y insister davantage ; mais, pour ne retenir ici que l'essentiel, que doit-on penser d'une théorie qui aboutit à faire de la « parodie » et du « sacrilège » des éléments caractéristiques du « sacré » lui-même, et de la conception d'un « temps mythique » dans lequel l'« âge d'or » s'assimile au « chaos » ?

– Dans *Atlantis* (n° de janvier), l'article principal est consacré aux *Cathares* ; c'est là, pour M. paul le cour, une excellente occasion de confondre les choses les plus différentes et de dérouler toute une série de ces rapprochements linguistiques fantaisistes où il excelle, et qu'il se plaît à décorer du nom pompeux de « hiérologiques » : les Cathares, sainte Catherine, Kether, El-Kantara, l'Alcazar (qui est en réalité *El-Qasr* et n'a rien à voir avec César et le Kaiser), et l'inévitable *Aor-Agni*, vraiment un peu déformé ; pourquoi pas tout aussi bien, pendant qu'il y est, la « cithare » ou le nombre « quatre » ? Quant aux arrière-pensées qu'il peut y avoir sous tout cela, nous préférons ne pas chercher à les deviner, et nous nous contenterons d'enregistrer l'aveu d'une déconvenue déjà éprouvée du côté du Scoutisme… – Puisque M. paul le cour s'obstine à mêler notre nom aux histoires qu'il raconte à sa façon, nous sommes encore obligé de lui dire, d'abord, que nous n'avons jamais eu les diverses « prétentions » qu'il nous attribue gratuitement (pas même la prétention au titre de « docteur », qui d'ailleurs, en ce qui nous concerne, serait plutôt ridicule à nos propres yeux) ; ensuite, que nous ne nous sommes jamais intéressé à ces choses, d'ailleurs spécifiquement occidentales, qui s'appellent « philosophie » et « mystique », mais uniquement aux questions d'ordre ésotérique et initiatique ; enfin, que nous ne sommes jamais « passé » ni à une chose ni à une autre, comme tout ce que nous écrivons le montre suffisamment à quiconque sait lire et comprendre ce qu'il lit sans y mêler le produit de son imagination, ce qui, malheureusement, ne semble pas être le cas de M. paul le cour !

– Le n° de mars d'*Atlantis* est consacré au *Graal*, et il y a lieu de féliciter M. paul le cour de commencer cette fois par dire une chose sensée : c'est que, « le Graal étant essentiellement un symbole, il ne faudrait pas laisser croire qu'il exista matériellement un « sainct vessel » que des fouilles pourraient remettre au jour ; comme tous les calices en sont la figuration, le fait de retrouver un calice antique ne saurait faire présumer qu'il s'agit du Graal ». Où les choses se gâtent un peu, c'est quand il affirme que c'est dans l'Atlantide que « prit naissance la tradition spirituelle de notre terre », et que c'est de là que partit le symbole du vase sacré pour se répandre partout, non pas seulement en Amérique et chez les Celtes, ce qui peut être soutenable, mais aussi dans l'Inde et en Chine ; voilà une façon bien particulière d'envisager la filiation des différentes traditions… – D'autre part, M. paul le cour a découvert la raison de son insuccès du côté du scoutisme : c'est que celui-ci est « faussé par son rattachement à l'animalisme » (*sic*) ; mais il ne paraît pas se douter que la soi-disant « totémisation » scoutiste n'est en fait qu'un simulacre parfaitement dérisoire, tout comme le serait d'ailleurs, dans le même scoutisme, l'imitation préconisée par lui d'un « Ordre du Temple » ou d'une chevalerie quelconque : les réalités traditionnelles n'ont rien de commun avec des jeux d'enfants, et, si ceux-ci se plaisent à contrefaire les actions des grandes personnes, ce n'est pas une raison pour qu'on soit obligé de les prendre au sérieux.

– Dans les *Cahiers Astrologiques* (n° de janvier-février-mars-avril), nous notons un article signé Raoul Fructus, et intitulé *Astrologie, Carrés magiques et Grande Pyramide* ; cette association peut paraître assez singulière, mais il paraît que ces trois choses « forment un Tout inséparable où se trouve l'Univers Cosmique ou Solaire et tous les détails qui le composent sans oublier les causes secondes et leurs effets possibles » ; voilà qui, tout au moins, manque quelque peu de clarté… Les « carrés magiques » ont assurément leur intérêt dans un ordre spécial, comme application de la science des nombres, mais il y a loin de là à vouloir tout y trouver : « les sciences mathématiques, physiques, mécaniques, astronomiques, astrologiques, ésotériques, occultes », e

aussi « les cycles planétaires, interplanétaires, humains, sociaux, individuels » ! Et, à un autre point de vue, pourquoi l'auteur, en indiquant le calcul de la somme des nombres contenus dans un carré, donne-t-il comme « formule empirique » ce qui n'est que l'équivalent, sous une forme légèrement différente, de la formule exacte qu'il vient d'énoncer. Quant à la « Grande Pyramide », nous ne voulons certes pas entrer dans la discussion de tout ce qu'on prétend y découvrir au moyen de mesures dont certaines sont fort hypothétiques ; mais, quand on veut à toute force lui faire prédire les événements de l'époque actuelle, et cela en faisant appel à des données tirées de la tradition judaïque, la fantaisie dépasse tout de même les bornes permises ; cette obsession de la « Grande Pyramide » est vraiment une chose bien étrange ! Citons encore l'affirmation, plutôt curieuse dans sa précision, que « l'âge d'or doit commencer en l'an 2242 de notre ère » ; comme il ne peut forcément s'agir que de l'« âge d'or » d'un autre cycle, et que par conséquent le cycle actuel doit tout d'abord finir avant qu'il arrive, que peut-il bien avoir à faire avec les dates de « notre ère ».

1945-1946

– Dans *The Art Bulletin* (1939), M. Ananda K. Coomaraswamy a fait paraître un article intitulé *Ornament*, dans lequel il montre que « la préoccupation moderne des aspects « décoratif » et « esthétique » représente une aberration qui n'a rien de commun avec les buts originels de l'art ». Si l'on considère l'histoire des différents mots qui ont été employés pour exprimer l'idée d'une ornementation ou d'une décoration, on trouve que la plupart d'entre eux ont désigné tout d'abord, non pas quelque chose de surajouté ou de superflu, mais l'achèvement même de l'objet en vue de son usage propre ; tel est le cas des termes sanscrits *alamkâra*, *bhûshana* et *âbharana*, des termes grecs dérivés de *kosmos*, et aussi des termes latins *decor* et *ornamentum*, qui gardaient encore leur sens premier au moyen âge. Aucun art traditionnel ne peut être compris sans une connaissance de sa véritable signification, et en réalité, qu'il s'agisse de l'ensemble ou des détails, rien n'y est dépourvu de signification ; vouloir en faire l'objet d'une simple appréciation esthétique, c'est se condamner à ignorer complètement ce qui fait toute sa raison d'être.

– Dans la même revue (n° de mars 1940), à propos d'un livre de M. Carl Hentze, *Frühchinesische Bronzen und Kulturdarstellungen*, M. Coomaraswamy insiste surtout sur la question du *T'ao-t'ie* et, plus généralement, de la « tête du monstre » ; nous ajouterons seulement, aux considérations que nous avons déjà exposées dans notre article sur *Kâlamukha*, une remarque concernant le *Gorgoneion* grec. Celui-ci, d'après Roscher, était primitivement une face solaire, d'ailleurs barbue, et n'est devenu que beaucoup plus tard une représentation de la Gorgone féminine. D'autre part, nous avons relevé une référence de Clément d'Alexandrie (*Stromata*, V, 8, 49, 4), assimilant le *Gorgoneion* à la Lune ; nous supposons qu'il doit s'agir dans ce cas de la forme fé-

minine, mais ce point mériterait cependant d'être examiné de plus près. – Au sujet d'un autre livre, *Carved Jades of Ancient China*, par le Dr A. Salmony, il soulève encore une question intéressante au point de vue symbolique : il s'agit d'un motif denté qui se trouve sur les vases funéraires préhistoriques, tant en Europe qu'en Extrême-Orient, et qui paraît se référer aux « mâchoires de la Mort ». Le sens donné par le *Tcheou-li* suivant lequel « les dents signifient la guerre », peut fort bien être dérivé de celui-là, et donne lieu, en outre, à un curieux rapprochement avec les mythes grecs dans lesquels le héros « sème les dents du dragon ».

– Dans le *Catholic Art Quarterly* (1943), M. Coomaraswamy rapproche la maxime des constructeurs du moyen âge, « *Ars sine scientia nihil* », de l'affirmation de Guy d'Arezzo, « *Non verum facit ars cantorem, sed documentum* », ainsi que de la façon dont Dante parle de la doctrine cachée dans ses vers ; et il rappelle à ce propos les conceptions de Platon et de saint Augustin sur le caractère essentiellement intellectuel de la véritable « inspiration » considérée comme nécessaire dans toute vue traditionnelle et normale de l'art.

– Dans le *College Art Journal* (n° de mai 1943), un article du même auteur, intitulé : *Symptom Diagnosis, and Regimen* précise le caractère anormal de la conception moderne de l'art : on en est arrivé à penser que l'art, au lieu d'« imiter la nature dans ses opérations », doit simplement imiter ou copier les choses sensibles qui nous entourent, et aussi notre propre individualité ; d'autre part, on a séparé entièrement la question de l'usage d'une œuvre d'art, de celle de sa signification. Le seul remède à cette situation serait un changement radical dans les méthodes d'interprétation de l'art employées par les critiques et les historiens : il faudrait renoncer au point de vue « esthétique », qui, comme le mot lui-même l'indique, ne relève que de la sensibilité, et aussi à l'analyse psychologique qui ne cherche dans une œuvre que l'expression de l'individualité de l'artiste, ce qui est sans aucun intérêt pour sa véritable compréhension.

– De M. Coomaraswamy également dans le *Journal of Æsthetics and Art Criticism*, un article intitulé *Imitation, Expression and*

Participation, montrant que ces trois termes ne sont que trois attributs définissant la nature essentielle de l'art, et qui s'interpénètrent et coïncident au fond. L'imitation se réfère normalement à un « exemplaire » que l'artiste contemple en lui-même ; l'expression doit s'entendre des idées qu'il s'est assimilées et qu'il a faites siennes (ce qui n'a rien de commun avec l'« expressionnisme » moderne) ; enfin, la participation (qui, quoi qu'en disent les sociologues, n'a en réalité rien de « mystique », mot dont ils semblent d'ailleurs confondre le sens avec celui de « mystérieux ») est une sorte de « présence réelle » du modèle dans l'œuvre d'art, impliquée par le fait même que celle-ci doit être un symbole aussi adéquat que possible de celui-là.

– La revue *Atlantis* a repris sa publication ; dans son numéro de mars 1946, le premier dont nous ayons eu connaissance, le principal article est intitulé *Les Vierges noires et l'Atlantide*. Il y a là un rapprochement dont la raison peut ne pas apparaître à première vue, et pourtant c'est bien simple au fond : les Vierges noires auraient succédé à d'anciennes « déesses-mères » dont le visage, à ce qu'il paraît, était formé d'une pierre noire ; or, s'il fallait en croire M. paul le cour, les pierres noires seraient d'origine volcanique, et il faudrait y voir « le souvenir de l'Atlantide, mère des civilisations, disparue dans des convulsions volcaniques ». Malheureusement pour cette thèse, les pierres noires, comme nous le rappelons encore par ailleurs à propos du lapsit exillis, n'étaient point des pierres volcaniques, mais des aérolithes, ce qui est quelque peu différent… Passons sur diverses fantaisies linguistiques, dont la plupart ne sont d'ailleurs pas nouvelles, et aussi sur une attaque contre l'Inde, à laquelle on reproche d'ignorer « l'hermétisme rose-croix » (*sic*) ; mais remarquons que la question des « visages noirs » comme désignation de certains peuples, à laquelle il est fait allusion à propos de l'« Éthiopie », pourrait donner lieu à des considérations assez intéressantes que l'auteur ne paraît pas soupçonner.

– Le numéro de mai de la même revue est consacré pour la plus grande partie au *Compagnonnage*, sur lequel il ne contient d'ailleurs que des généralités un peu vagues ; il est d'autant plus

facile d'en rapporter l'origine aux Esséniens que, sur ceux-ci, on ne sait en somme, pas grand'chose de précis. Il est très vrai que la communion fut tout d'abord un rite initiatique ; mais au point de vue du Christianisme, il ne faudrait pas confondre l'Eucharistie avec les « agapes » (dont la seule trace qui subsiste est la distribution du pain bénit à laquelle il est aussi fait allusion d'autre part) ; et pourquoi paraître ignorer que, dans tous les rites chrétiens orientaux (y compris ceux qui sont rattachés à Rome), la communion sous les deux espèces n'est nullement réservée aux prêtres ? D'autre part, il est fort douteux, pour ne pas dire plus, que les vocables des églises aient jamais été choisis par les Compagnons qui les construisirent ; ces églises, du reste, sont bien loin de porter toutes uniformément le titre de « Notre-Dame ». Au sujet du caractère artistique du « chef-d'œuvre », M. paul le cour ne manque pas de commettre l'erreur « esthétique » habituelle aux modernes et si bien dénoncée par M. Coomaraswamy ; mais ce qui sort davantage de l'ordinaire, c'est l'affirmation que « saint Thomas appuie le Christianisme sur le Judaïsme » ; l'aristotélisme serait-il donc judaïque ? Signalons encore à l'auteur que la Maçonnerie spéculative ne s'est jamais appelée « Maçonnerie philosophique », cette désignation étant exclusivement réservée à une certaine série de hauts grades ; et ajoutons enfin, que nous retrouvons une fois de plus la « langue verte » et « l'art gothique », dont nous avons parlé récemment à une autre occasion ; heureusement du moins que, cette fois, cela ne va pas jusqu'à la « goétie » ! – Un autre collaborateur fait remarquer avec beaucoup de raison que rien n'est plus faux que l'affirmation courante suivant laquelle « les révolutions sont faites par les peuples » ; seulement, il ne paraît pas avoir une idée très nette de la distinction existant entre les organisations initiatiques et les « sociétés secrètes » à caractère plus ou moins politique ; et, de plus, il commet une grosse erreur historique en faisant remonter au XVe siècle le début de la Maçonnerie spéculative.

– Puisque nous avons été amené à parler de nouveau d'*Atlantis*, nous devons dire qu'il nous est revenu que, dans les quelques numéros de cette revue qui parurent pendant la guerre, on a en-

core éprouvé le besoin de nous citer d'une façon plus ou moins bizarre. Des différentes choses qu'on nous a signalées à ce sujet, nous en retiendrons seulement une qui est particulièrement curieuse : il s'agit d'un article sur Janus que nous publiâmes autrefois dans *Regnabit*, et il est affirme que nous « ne vîmes pas son rapprochement avec saint Jean »… pour l'unique raison que nous n'eûmes pas à en parler en cette circonstance. Il y a bien d'autres choses que M. paul le cour, lui, ne « voit » certainement pas, et nous n'en voulons actuellement d'autre preuve que le fait qu'il confond la lettre Y ou *upsilon* avec le *gamma* et avec la « lettre G » mais du moins aurait-il dû ne pas oublier que, en dehors de l'article qu'il citait, et ici même, nous avons, en plus d'une occasion, indiqué très explicitement le rapprochement en question. Au surplus, et c'est là surtout ce qui rend cette histoire franchement amusante, nous pouvons lui assurer qu'il y a d'excellentes raisons, et qui ne datent certes pas d'hier, pour que nous connaissions beaucoup mieux que lui les deux saints Jean et leur rôle solsticial !

– Nous avons reçu un numéro d'une revue intitulée *Kad*, « cahiers de philosophie celtique » qui avait déjà existé précédemment et qui, comme tant d'autres, avait interrompu sa publication pendant ces dernières années. Les intentions du groupement dont cette revue est l'organe nous paraissent devoir appeler bien des réserves, car l'institution d'une « Fraternité du Chêne, de l'If et du Bouleau », jointe à certaines déclarations « spiritualistes » (nous dirions plus précisément « néo-spiritualistes »), nous fait craindre qu'il n'y ait bientôt lieu de compter encore une « pseudo-initiation » de plus. D'ailleurs, nous nous sommes souvent expliqué sur le caractère fantaisiste et illusoire qu'ont inévitablement tous les essais de reconstruction de traditions éteintes, où, qu'on le veuille ou non, la présence d'une « influence spirituelle » fait nécessairement défaut ; on ne peut certes pas prétendre y suppléer par des études de mythologie « basées sur les travaux scientifiques les plus autorisés » et constituant un « travail de syncrétisme » (les rédacteurs de cette revue connaissent-ils toujours bien exactement le sens des mots qu'ils

emploient ?), ni même des « rituélies » (*sic*) fondées sur la restauration archéologique plus ou moins approximative d'un ancien calendrier. Ajoutons que cette tentative pour faire revivre la « religion celtique » s'accompagne d'une attitude ouvertement antichrétienne, qui ne témoigne certes pas d'une compréhension bien profonde de l'unité essentielle des traditions ! et il est bon de noter que ce qu'on reproche surtout au Christianisme, c'est d'être « oriental » ! Enfin, un article sur « la magie celtique et ses survivances » ne nous rassure pas beaucoup non plus, car, en dépit de l'affirmation très juste que « la magie n'appartient pas au domaine de l'ésotérisme », et aussi de l'utilisation assez adroite de certaines données, par exemple sur la double spirale et sur les « pierres de foudre », il semble bien y avoir là une tendance à attribuer, en s'appuyant sur les vues hypothétiques et toutes profanes des préhistoriens, une sorte de priorité à cet emploi « magique » des symboles qui au contraire, comme nous l'expliquerons précisément par ailleurs, ne peut jamais être en réalité que le résultat d'une certaine dégénérescence.

– Nous avons reçu les premiers numéros, datés de novembre et décembre 1945, d'une nouvelle revue italienne intitulée *La Porta Magica* : il y est beaucoup parlé de « Tradition », mais il serait bien difficile de savoir comment on l'entend exactement, et même les divers collaborateurs ne semblent pas parfaitement d'accord, car il en est parmi eux qui ont visiblement des idées fort modernes, « scientistes » et « progressistes ». D'une façon générale, les « sciences ésotériques » dont il est question là-dedans se réduisent presque exclusivement, en fait, aux arts divinatoires, à la radiesthésie et autres choses du même genre, ce qui est assurément fort peu ésotérique en réalité, si bien que cette revue, dans son ensemble, appartient plutôt au type ordinaire des publications « occultistes ». Pourtant, au milieu de tout cela, il se trouve quelques articles qui traitent de sujets plus sérieux, comme, par exemple, « le symbolisme de la Chine antique » (c'est-à-dire surtout du *Yi-King*) ; mais pourquoi faut-il que, là encore, il ne soit guère question que du point de vue « magique » et « divinatoire », c'est-à-dire de l'application la plus inférieure

de ce symbolisme ? Nous mentionnerons aussi le début d'une série d'articles sur « les emblèmes des grades du Rite Écossais » : après d'assez bonnes considérations sur la nature du secret maçonnique, l'auteur fait preuve de connaissances historiques d'un caractère vraiment peu banal : ne va-t-il pas jusqu'à attribuer à Ashmole la constitution du système des 33 degrés, ce qui dépasse encore de beaucoup les diverses autres « légendes » que nous avions rencontrées jusqu'ici ? Il entreprend ensuite l'examen des écussons symboliques des différents grades, sans indiquer d'ailleurs d'où il les a tirés ; mais cet examen se borne à une description pure et simple, sans aucun essai d'explication, de sorte que quiconque voit les figures pourrait en somme en faire tout autant ; et encore y a-t-il dans cette description quelques inexactitudes plutôt étonnantes : ainsi, par exemple, comment est-il possible que, dans l'écusson du grade de Maître, on n'ait pas reconnu les trois outils dont Hiram fut frappé successivement ? Si l'on joint à cela l'importance donnée à certaines particularités, en quelque sorte « accidentelles » du dessin, on pourrait être tenté de douter de la « qualité » réelle de l'auteur… Nous avons remarqué encore un article sur « les secrets de la Grande Pyramide » ; mais nous devons dire que, fort heureusement, il ne s'agit cette fois que de remarques d'ordre géométrique, sans aucune allusion aux trop fameuses « prophéties » autour desquelles on fit tant de bruit il y a quelques années.

– Dans *Atlantis* (n° de mai 1940), M. paul le cour oppose l'un à l'autre *Siegfried et Perceval*, dans lesquels il veut voir les expressions respectives de l'esprit germanique et de l'esprit celtique ; cette interprétation se prête évidemment à des développements faciles, surtout dans les circonstances présentes, mais elle est vraiment un peu « simpliste ». À ce propos, il revient encore sur son idée d'une prétendue restauration de l'Ordre du Temple, incarnant l'esprit celtique comme l'Ordre Teutonique incarnait l'esprit germanique, et il désigne même comme son centre futur, le Mont Saint-Michel, qu'il oppose à ce titre à Marienburg, ancienne résidence des Grands-Maîtres de l'Ordre Teutonique ; mais le Mont Saint-Michel a-t-il jamais eu la moindre relation historique

avec l'Ordre du Temple ? À part cela et la réédition de quelques fantaisies linguistiques déjà connues, il n'y a là rien de particulièrement important à signaler.

– La revue *Folklore*, organe du « Groupe andois d'études folkloriques » (n° d'avril-juin 1940), donne une étude *Sur un plat cathare de Raguse*, où figure comme symbole principal la licorne, mais prise, si l'interprétation proposée est exacte, dans un sens « maléfique », comme représentant « la mort qui toujours poursuit la race humaine et désire s'en emparer », cette signification aurait sa source dans une parabole de « l'homme et la licorne » qui se trouve dans certaines versions de la légende des saints Barlaam et Josaphat, laquelle est généralement regardée comme d'origine bouddhique, mais aurait subi, au cours de sa transmission d'Orient en Occident, des influences manichéennes. Il y a là quelque chose qui peut paraître assez étrange, car, dans le symbolisme orthodoxe tout au moins, il semble bien que la licorne soit toujours prise exclusivement dans un sens « bénéfique », ce qui s'accorde avec la valeur « axiale » de sa corne unique, renforcée encore par son association habituelle avec l'« Arbre de Vie ». Sur le plat dont il s'agit, d'ailleurs, l'arbre figure bien aussi auprès de la licorne, mais la singulière inclinaison de cet arbre, ainsi que l'attitude même de la licorne, donnent assez manifestement une impression de « chute » ; faut-il rappeler, à ce propos, que certains ont considéré l'inclinaison même de l'axe terrestre comme une conséquence de la chute de l'homme, ce qui peut avoir tout au moins une justification symbolique, en rapport avec les révolutions cycliques du temps. C'est précisément aussi par le fait des phases alternantes de la succession temporelle, figurées ici par deux rats, l'un blanc et l'autre noir, qui rongent les racines de l'arbre, que la vie représentée par cet arbre aboutit à la mort ; il y a donc là, somme toute, un sens plausible sous un certain aspect, mais l'hétérodoxie, si hétérodoxie il y a, ne consisterait-elle pas à employer les symboles axiaux, qui sont essentiellement liés à l'idée d'immutabilité, d'une façon qui les fait participer eux-mêmes à la mutation des choses, ce qui, si l'on veut aller au fond de la question, pourrait impliquer une conception

plaçant plus ou moins expressément toute réalité dans le « devenir ». Une telle conception est d'ailleurs une conséquence inévitable de tout « dualisme » du genre de celui qu'on attribue aux Manichéens, car, pour qui ignore l'unité principielle, on ne voit pas bien où pourrait résider l'immutabilité ; et donner à certains symboles une position déviée, n'est-ce pas aussi méconnaître ce qui, en eux, indique une expression ou un reflet de l'unité ?

1947

– Dans la revue *L'Âge d'Or* (n° 1), M. Robert Kanters a publié une *Introduction générale à l'étude de l'occultisme* ; il ne prend d'ailleurs pas ce mot dans son sens propre, mais l'étend, d'une part, à tout ce qu'on est convenu d'appeler « sciences occultes », et, d'autre part, aux doctrines ésotériques authentiques aussi bien qu'à leurs modernes contrefaçons ; cela nous paraît regrettable, car il ne peut qu'en résulter, surtout chez des lecteurs non prévenus, l'impression qu'il y a entre tout cela une certaine communauté de nature, alors qu'il n'en est rien en réalité. Cette réserve faite, nous devons dire que cet exposé, tout en restant forcément un peu sommaire, est certainement, dans son ensemble, beaucoup mieux fait que ne le sont d'ordinaire ceux qui sont ainsi destinés au « grand public » ; l'auteur fait preuve d'une louable prudence, estimant qu'il ne faut rien rejeter à priori, mais qu'il convient de « n'admettre jamais rien dans ce domaine sans le vérifier soi-même ou sans se reporter aux sources authentiques ». Dans la première partie, il essaie de mettre un peu d'ordre parmi les multiples sortes de « sciences occultes » ou soi-disant telles, on pourrait seulement lui reprocher de partager les illusions contemporaines sur la valeur de la « méthode statistique », et aussi de ne pas faire une distinction assez nette entre les sciences traditionnelles, ou leurs vestiges plus ou moins dégénérés, et certaines recherches toutes modernes, « métapsychiques » ou autres. Dans la seconde partie, où il s'agit des doctrines ésotériques, il dit quelques mots des différentes traditions orientales, puis des anciennes traditions occidentales ; il remarque qu'il est beaucoup plus difficile de savoir ce que ces dernières furent exactement, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant, puisqu'il s'agit en somme de traditions disparues. Le moyen âge lui-même est fort mal connu ; quant à la Renaissance, on y vit paraître des

choses déjà fort mêlées, et au XVIIIe siècle plus encore. Sur les « mouvements » récents, tels que le théosophisme et ses dérivés, le pseudo-rosicrucianisme et l'occultisme proprement dit, M. Kanters formule des appréciations très justes. Notons encore que, mentionnant « le violent réquisitoire » qu'un certain vulgarisateur a fait paraître sous le titre *L'Occultisme devant la Science*, il déclare qu'« on en retiendra tout au plus comment le rationalisme scientiste peut abrutir un homme que l'on n'a pas de raison de supposer congénitalement stupide » ; ce jugement est plutôt dur, mais nous ne pouvons que l'approuver entièrement !

– Dans la même revue (nos 5-6), M. Raoul Auclair étudie *Le songe de Nabuchodonosor* ; il propose une interprétation de la prophétie de Daniel qui diffère surtout de celle qui est le plus habituellement admise en ce que, outre les quatre parties de la statue qu'on fait correspondre respectivement aux quatre empires, assyrien, perse, macédoniens et romain, il considère les pieds « de fer mêlé d'argile » comme formant une cinquième partie distincte, qui se rapporterait aux temps actuels, et les raisons qu'il en donne paraissent assurément très plausibles. Il y a là, sur les cycles (il fait remarquer notamment que « la vision comporte, outre son sens immédiat et historique, une acception plus largement symbolique où sont représentés les quatre âges du monde »), et aussi sur la signification hermétique de divers symboles, des considérations tout à fait conformes aux données traditionnelles. On peut seulement s'étonner que tout cela aboutisse à une conclusion par trop « exotérique » ; dire que, « dans le nouvel âge d'or, tous seront chrétiens dans une civilisation chrétienne », n'est-ce pas oublier que cet « âge d'or » sera la première période d'un autre cycle, où ne pourra se retrouver aucune des formes traditionnelles particulières qui appartiennent en propre au cycle actuel, et qu'il est d'ailleurs tout à fait impossible de dire quels pourront être les caractères d'une civilisation qui sera celle d'une autre humanité ?

– Dans *Hommes et Mondes* (n° de février 1947), M. Henry Sérouya donne sur *La Kabbale* une étude assez simplifiée et « extérieure », et où il y a malheureusement bien des confusions : ain-

si, il parle indifféremment d'« initiés » et de « mystiques », comme si c'était pour lui la même chose ; il admet l'interprétation « panthéiste » de certains modernes, sans se rendre compte de son incompatibilité avec le caractère métaphysique qu'il reconnaît par ailleurs à la Kabbale, et il va même jusqu'à dire que « Dieu est le reflet de tout », ce qui est une étrange inversion de la vérité ; il ne voit qu'une « dissimulation volontaire » et des « procédés artificiels » dans la façon dont les Kabbalistes commentent les Écritures, et il méconnaît évidemment la pluralité des sens de celles-ci et la constitution même des langues sacrées, aussi bien que la nature réelle des rapports de l'exotérisme et de l'ésotérisme ; il paraît trouver étonnant qu'*En Soph*, dont il se fait d'ailleurs une conception « spinoziste », ne soit pas le « Dieu créateur », comme si les aspects divins s'excluaient les uns les autres, ou comme si le « Suprême » et le « Non-Suprême » se situaient au même niveau ; il donne de l'arbre séphirothique un schéma qui n'a rien de traditionnel et où manque notamment l'indication de la « colonne du milieu » ; il confond l'« embryonnat » avec la « métempsychose » ; et, citant Lao-Tseu vers la fin, il lui attribue, nous ne savons d'après quelle « source », un livre intitulé *Le Doctrinal* ! D'autre part il est bien difficile de se rendre compte exactement de ce qu'il pense de tout cela au fond, et il est fort à craindre qu'il n'y voie rien de plus ni d'autre que des « idées philosophiques » ou des « spéculations abstraites » d'un genre un peu spécial ; quant aux raisons pour lesquelles il s'y intéresse, elles semblent être d'un ordre très contingent et plus sentimentales qu'intellectuelles ; éprouverait-il même encore quelque attrait pour la Kabbale s'il comprenait qu'elle n'a réellement rien de commun avec le mysticisme ?

– Dans les *Cahiers du Sud* (n° 280, 1946), un article intitulé *Magie guerrière dans la Rome antique*, par M. Paul Arnold, contient d'intéressants renseignements sur certains rites, notamment ceux qui accompagnaient les déclarations de guerre ; mais l'interprétation en est-elle toujours bien exacte ? On peut se demander s'il n'y a vraiment là que de la « magie », c'est-à-dire si ces rites ne mettaient en jeu que de simples influences psychiques,

ou s'ils n'étaient pas plutôt « théurgiques », c'est-à-dire destinés à provoquer l'intervention de certaines influences spirituelles. Dès lors qu'on reconnaît qu'ils avaient pour but essentiel de « transformer l'ennemi en victime sacrificielle », et que, par suite, la bataille elle-même « devenait un gigantesque sacrifice », on devrait logiquement reconnaître aussi leur caractère proprement « théurgique » ; mais il faudrait pour cela savoir éviter toutes les confusions courantes entre des choses d'ordre entièrement différent… Nous en dirons autant en ce qui concerne la *devotio*, par laquelle un général se sacrifiait lui-même pour le salut de l'armée ; certains cas de dégénérescence plus ou moins tardive, comme celui dont témoigne l'emploi du même mot *devotio* pour désigner une opération de sorcellerie, ne changent absolument rien au caractère originel d'un tel rite. La consécration des « dépouilles opimes », après une victoire, représentait aussi un véritable sacrifice ; et la conclusion qui pour nous se dégage de tout cela, c'est surtout que, là comme dans les autres civilisations traditionnelles, le sacrifice constituait réellement l'acte rituel par excellence.

– Dans le n° de mars d'*Atlantis*, l'article principal est intitulé *Mystes et Mystiques* ; M. paul le cour essaie d'abord de faire une distinction assez nette entre ces deux mots (dont le premier seul a gardé son sens originel, en rapport avec l'initiation), mais cela ne l'empêche pas de commettre ensuite bien des confusions. Ainsi, il ne manque pas de parler de « mystique musulmane », suivant la mode des orientalistes ; à ce propos, il affirme que « le mot *soufi* vient visiblement du grec *sophos* », ce qui est parfaitement faux, mais ce dont on ne peut s'étonner outre mesure de la part de quelqu'un qui veut aussi que le Christianisme soit dérivé de l'Hellénisme ; et nous ne pouvons nous dispenser de signaler également, à titre de curiosité, une citation d'El-Hallâj (d'après la traduction quelque peu inexacte de M. Massignon) attribuée à Mohyiddin ibn Arabi ! D'autre part, il paraît qu'il y a des « mystiques du Démiurge » et des « mystiques du Dieu suprême », ce qui se réfère aux idées très spéciales exposées par l'auteur dans un des ouvrages dont nous avons parlé dernièrement, mais que,

malgré cela, « la mystique est partout et toujours la même » ; il faudrait tout au moins se demander si elle a existé « partout et toujours »… On reconnaît pourtant que « l'Inde ancienne n'a pas connu la vie mystique », ce qui est très vrai et n'a d'ailleurs rien de regrettable ni d'exceptionnel ; mais la raison en serait que « le mot *Aor* lui était inconnu », c'est-à-dire en somme qu'elle ne parlait pas hébreu ! Une autre information qui n'est pas moins digne de remarque est celle d'après laquelle certains Hindous « se consacrent spécialement à *Prakriti*, aspect féminin de l'Un absolu »; ici, n'a-t-on pas tout simplement confondu *Prakriti* avec *Shakti* ? Il y a encore bien d'autres choses qui mériteraient d'être relevées, mais il faut nous borner ; cependant, quand il est dit que « certains mystes sont des mystiques », en invoquant l'exemple de Claude de Saint-Martin qui aurait été « à la fois » l'un et l'autre, nous ne pouvons pas ne pas faire remarquer que ce n'est en réalité qu'après avoir renoncé à la voie initiatique qu'il se tourna vers le mysticisme. Dans l'article suivant, nous retrouvons les alchimistes transmués en « archi-mystes » ; ceux-ci sont identifiés aux « adeptes de la Rose-Croix », qui, paraît-il préparent le retour du Christ annoncé pour l'ère du Verseau ; il eût été bien étonnant en effet que cette trop fameuse « ère nouvelle » ne reparût pas là-dedans. Ce qui est plus imprévu, c'est que les termes *Aor* et *Agni* sont donnés comme appartenant à la terminologie des Rose-Croix ; nous ne nous serions certes jamais douté que le Hiéron de Paray le Monial ait pu être une organisation rosicrucienne ! – À la fin se trouve un compte rendu de notre livre *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, dans lequel M. paul le cour a manifestement essayé de faire preuve à notre égard d'une certaine amabilité à laquelle il ne nous avait pas habitué jusqu'ici ; nous le remercions très volontiers de ses bonnes intentions, et nous lui savons gré de vouloir bien « nous approuver entièrement quand nous montrons la dégénérescence du monde moderne et que nous en recherchons les causes » ; mais cela ne doit aucunement nous empêcher de lui dire que, cette fois encore, beaucoup de ses assertions portent à faux. Il y a tout d'abord un « aujourd'hui » qui nous montre que ses renseigne-

ments sont quelque peu en retard sur les événements, car loin d'être une chose nouvelle comme cela le donnerait à croire, le rattachement auquel il se rapporte remonte, en ce qui nous concerne, à bien près de quarante ans ! Ensuite, il est faux que nous ayons jamais « renié les doctrines occidentales », pour la bonne raison qu'on ne peut évidemment renier que ce à quoi on a précédemment adhéré, et que tel n'est certes pas notre cas. D'autre part, nous nous demandons comment on peut oser dire que, « dans les écoles ésotériques musulmanes, on ne tient pas compte de l'existence du Dieu personnel » ; dès lors qu'on reconnaît que ces écoles sont « musulmanes », c'est là, en fait, une contradiction pure et simple ; la vérité est que, là comme dans tout ésotérisme authentique, on tient compte de tout ce qui est, mais on sait aussi mettre chaque chose à sa place, ce dont M. paul le cour se montre tout à fait incapable… Quant à prétendre que « les doctrines hindoues et musulmanes sur lesquelles nous nous appuyons (il a oublié de mentionner aussi les doctrines taoïstes) font partie des efforts actuels de contre-initiation ou d'initiation incomplète contre lesquels nous nous élevons », cela est véritablement monstrueux, et nous ne saurions protester trop énergiquement contre une semblable énormité ; nous prions M. paul le cour de croire que nous sommes particulièrement bien placé pour savoir ce qu'il en est de tout cela, et de ne pas se mêler de choses qu'il ignore aussi totalement, et qui d'ailleurs ne regardent en rien les profanes dont il est, car enfin, quelles que soient ses prétentions, il devrait bien comprendre qu'il nous est impossible de le considérer autrement. Un autre passage est franchement amusant : c'est celui où il nous oppose, en ce qui concerne l'Inde, l'avis du « savant hindouiste (il veut dire indianiste) que fut Sylvain Lévi », lequel aurait, dit-il, « dénié véhémentement l'exactitude de nos interprétations » ; cela est fort possible et ne nous étonnerait même pas trop, mais, quand on sait ce que nous pensons de la compétence doctrinale des orientalistes, on comprendra sans peine que nous n'en soyons pas affecté le moins du monde ! Passons sur une fantaisie un peu forte sur nos « nom et prénom », dans lesquels M. paul le cour veut re-

trouver, tout comme dans les siens, son inévitable *Aor-Agni* ; cela ne nous intéresse pas plus que les dits « nom et prénom », eux-mêmes, qui ne sont en réalité pour nous rien de plus qu'une simple signature comme une autre, ce dont il ne semble pas se douter… Enfin, il a éprouvé le besoin, à cette occasion, de recommander à ses lecteurs un petit livre intitulé *René Guénon et son œuvre*, par M. Jacques Marcireau, qu'il déclare « fort bien fait », alors que, pour notre part, nous sommes d'un avis exactement contraire ; nous espérons qu'il voudra bien reconnaître que nous devons être tout de même un peu mieux qualifié que lui pour l'apprécier. Le livre en question, qui a été publié à notre insu et que nous ne pouvons aucunement approuver, n'est à proprement parler qu'un simple recueil d'extraits puisés çà et là dans nos ouvrages et dans nos articles ; il s'y trouve un bon nombre de phrases détachées de leur contexte et par suite incompréhensibles, parfois aussi tronquées et même plus ou moins déformées ; et le tout est groupé artificiellement, nous pourrions même dire arbitrairement, en paragraphes dont les titres sont la seule chose qui appartient en propre à l'« auteur » ; il va de soi qu'un tel travail est parfaitement inutile pour ceux qui connaissent notre œuvre ; et, quant à ceux qui ne la connaissent pas, il ne peut certainement que leur en donner une idée des plus fausses. À vrai dire, nous nous doutons bien que ce qui a dû plaire plus particulièrement là-dedans à M. paul le cour, c'est qu'il y a retrouvé quelque chose qui ressemble assez à ses propres procédés de citation ; du reste, reproduisant d'après ce livre une phrase « extraite d'un de nos ouvrages », il n'a pas manqué de tomber tout justement sur une de celles que nous n'avons sûrement jamais écrites sous la forme que leur a donnée M. Marcireau !

– Dans une étude intitulée *What is Civilization ? Albert Schweitzer Festschrift*, M. Coomaraswamy prend pour point de départ la signification étymologique des mots « civilisation » et « politique », dérivés respectivement du latin *civitas* et du grec *polis*, qui l'un et l'autre signifient « cité ». Les cités humaines doivent, suivant toutes les conceptions traditionnelles, être

constituées et régies selon le modèle de la « Cité divine », qui est par conséquent aussi celui de toute vraie civilisation, et qui peut elle-même être envisagée au double point de vue macrocosmique et microcosmique. Ceci conduit naturellement à l'interprétation de *Purusha* comme le véritable « citoyen » (*purushaya*, équivalent de *civis*), résidant au centre de l'être considéré comme *Brahmapura* ; nous pensons d'ailleurs avoir l'occasion de revenir plus amplement sur cette question.

– Nous avons reçu les deux premiers numéros (décembre 1946 et mars 1947) de la *Rivista di Etnografia*, publiée à Naples sous la direction du Dr Giovanni Tucci ; ils contiennent surtout des études de folklore faites suivant les méthodes dites actuellement « scientifiques », qui consistent beaucoup plus à enregistrer purement et simplement des faits qu'à en rechercher l'explication. Les travaux de ce genre ne sont certes pas inutiles, mais il est à craindre que ceux qui s'y livrent ne les considèrent comme se suffisant à eux-mêmes et ne pensent même pas qu'on puisse tirer de cette accumulation de matériaux quelque chose de bien autrement valable en tant que connaissance.

– Le n° d'*Atlantis* de mai 1947 est le premier d'une série consacrée aux *Petits et grands mystères* ; c'est des « petits mystères » qu'il est question pour cette fois, et c'est là surtout le prétexte à un grand déploiement de fantaisies linguistiques, qui d'ailleurs ne sont pas toutes inédites. Nous retrouvons là entre autres, en effet, les « variations » sur le nom de Cybèle auxquelles nous faisons allusion d'autre part, les imaginations de de Grave qui jadis, dans sa *République des Champs-Elysées*, voulut tout expliquer par le flamand, et surtout, bien entendu, les combinaisons multiformes auxquelles donnent lieu les inévitables *Aor* et *Agni*, qui servent à interpréter à peu près tout, y compris les initiales de la désignation des Rose-Croix. Signalons aussi que le *Rebis* hermétique se trouve transformé en un rébus, ce qui du moins n'est pas trop mal trouvé, et que « le nom de *Gé*, déesse de la terre, est devenu la lettre G de la Maçonnerie spéculative » ; pourquoi pas aussi de la Maçonnerie opérative ? Relevons d'autre part une affirmation plus que risquée, suivant laquelle « il n'a pas existé

d'initiations dans l'Inde » : que signifie donc le mot sanscrit *dikshâ* ? Et cette affirmation se complète par celle, qui n'est pas plus exacte, qu'« actuellement l'Islam seul a des écoles ésotériques » ; même en laissant l'Inde de coté, il y a encore le Taoïsme qui n'est tout d même pas si négligeable… Nous sommes encore cité à plusieurs reprises au cours de ce numéro, mais cette fois il n'y a en somme rien à redire, si ce n'est que, d'après la façon dont un de ces passages est rédigé, on pourrait croire que nous avons dit que « Leibnitz était Rose-Croix » ce qui est certes, bien loin de la vérité.

– Pendant que nous en sommes à *Atlantis*, il nous faut revenir en arrière pour dire quelques mots d'un autre numéro déjà un peu ancien (juillet 1946), mais dont nous n'avions pas eu connaissance plus tôt. Il y est question du *Maître de la Terre*, et on y trouve d'abord une analyse du roman que Mgr H. R. Benson publia sous ce titre il y a une quarantaine d'années, et dans lequel il s'agissait en somme de l'Antéchrist ; M. paul le cour regarde ce roman comme « prophétique », et cela donne naturellement lieu à diverses considérations d'« actualité ». Il estime cependant, et avec raison, que le véritable « Maître de la Terre » n'est pas l'Antéchrist ; il parle quelque peu des « légendes de l'Agartha et du prêtre Jean », pour arriver à la conclusion que, depuis l'ère chrétienne, « Jean est le Maître de la Terre et le continuateur de Gê-Poséidon » ; il fallait bien qu'on finisse par retrouver là-dedans le « dieu de l'Atlantide », mais voilà une addition plutôt inattendue à la liste des « saints successeurs des dieux ». – Mais la raison qui nous oblige à parler de ce numéro, c'est que M. paul le cour (qui nous attribue en passant un livre intitulé *Qualité et quantité*, lequel n'existe pas) y a inséré une sorte de compte rendu de nos *Aperçus sur l'Initiation* : comme il sait probablement beaucoup mieux que nous-même ce que nous avons voulu faire, il assure que cet ouvrage « devrait plutôt s'intituler *Aperçus autour de l'Initiation* » et cela parce qu'« on n'y trouve rien de ce qui concerne la véritable Connaissance qui est essentiellement hermétique ». Il daigne cependant nous reconnaître « une curieuse préoccupation de ce qu'est l'hermétisme chrétien et de ce que

sont les Rose-Croix » ; nous le prions de croire que ce n'est nullement une « préoccupation ». Il y a aussi une fantaisie sur *Soufi* et *Sophia*, qui nous fait enfin comprendre pourquoi, comme nous l'avions déjà remarqué en d'autres occasions, la transcription correcte *Çûfi* a le don de l'exaspérer. Par surcroît, il prétend que nous sommes « passé maintenant chez les Musulmans après avoir cherché la vérité chez les Hindous » ; nous voudrions tout de même bien en finir une bonne fois avec ces assertions grotesques : nous ne sommes jamais « passé » d'une chose à une autre, ainsi que tous nos écrits le prouvent surabondamment, et nous n'avons point à « chercher la vérité » ici ou là, parce que nous *savons* (et il nous faut insister sur ce mot) qu'elle est également dans toutes les traditions ; mais, comme chacun est porté à juger les autres d'après lui-même, ce pauvre M. paul le cour s'imagine sans doute que nous sommes tout simplement un « chercheur » comme lui…

– Dans *Psychiatry* (n° de novembre 1945), M. Coomaraswamy rend compte d'un livre intitulé *The Lady of the Hare*, « étude sur le pouvoir guérisseur des rêves », par M. John Layard : il s'agit d'une personne qui rêvait d'un lièvre qu'on lui demandait de sacrifier, la victime étant d'ailleurs parfaitement consentante. Comme le reconnaît l'auteur lui-même, bien qu'en d'autres termes, et contrairement à toute interprétation « psychanalytique », ce sacrifice représente en réalité celui de l'« homme extérieur » à l'« homme intérieur », ou de l'être psychophysique au « Soi » spirituel. La seconde partie du livre en question est consacrée à l'étude du symbolisme du lièvre dans les différentes mythologies ; ce qui est particulièrement digne de remarque, c'est que l'auteur déclare expressément qu'« aucun symbole n'a jamais été inventé », et qu'aucun effort artificiel ne peut aboutir à la production de véritables symboles ; cela ne revient-il pas à dire que ceux-ci sont proprement « donnés » ou « révélés » et n'ont en réalité rien de conventionnel ? « Les symboles traditionnels sont, en fait, les termes techniques de la *Philosophia perennis*, et ils forment le vocabulaire d'un commun « univers du discours », duquel, aussi bien que de toute compréhension réelle

des mythes, quiconque n'est plus capable d'employer ces « figures de pensée » ou, comme les modernes « symbolistes », se réfère seulement à des analogies basées sur des associations individuelles d'idées, se trouve automatiquement exclu ».

– Une note de M. Coomaraswamy intitulée *Primordial Images*, dans *Pamphlets of the Modern Language Association* (juin 1946), insiste encore sur le fait que « l'emploi de symboles inusités et n'exprimant que des associations individuelles d'idées, ou celui de symboles bien connus, mais auxquels est donné un sens inaccoutumé et souvent inapproprié, va à l'encontre de la fonction première de l'œuvre d'art, qui doit être communicative ». Le véritable symbole, qui a une signification intellectuelle précise, n'est pas d'origine subconsciente, mais bien superconsciente, et il implique une compréhension de la doctrine de l'analogie, suivant laquelle « il y a à tout niveau de référence des réalités qui correspondent effectivement à des réalités sur d'autres niveaux de référence, et ces correspondances doivent être connues si nous voulons participer à un commun univers du discours ».

– En rendant compte de l'article de M. Henri Serouya sur *La Kabale* (voir n° de juin 1947, p. 175), nous y avions relevé, entre autres choses, l'attribution à Lao-Tseu d'un livre intitulé *Le Doctrinal* ; or, on nous a signalé depuis lors qu'il a effectivement paru sous ce titre, en 1944, un petit volume qui n'est en réalité qu'une traduction anonyme du Tao-te-King, d'ailleurs tronquée en maints endroits. Nous devons donc reconnaître que ce n'est pas M. Serouya qui est véritablement responsable de cette singularité ; en somme, son seul tort sur ce point a été d'admettre, sans examiner les choses de plus près, un titre qui n'est dû qu'à la fantaisie quelque peu excessive d'un traducteur.

1948

– *Atlantis*, dans son numéro de septembre 1947, donne, sous le titre *Vingt années d'études atlantéennes*, une sorte de résumé de ce qui a été fait depuis sa fondation ; comme il fallait s'y attendre, on y souligne avec quelque complaisance les attaques dirigées contre les doctrines orientales, ainsi que la prétention de continuer l'œuvre du Hiéron de Paray-le-Monial ; à la suite de cet exposé, vient la reproduction de toute une série de lettres de lecteurs, qui ressemble vraiment un peu trop à certaines « attestations » publicitaires… Dans le numéro de novembre, M. paul le cour, qui signe maintenant « Paul le C—R », parle des *Mystères chrétiens*, à propos desquels il a eu l'idée plutôt curieuse d'établir une sorte de parallèle entre lui-même et son « patron » saint Paul. Les textes qu'il cite pour montrer l'existence d'un ésotérisme ou d'une *disciplina arcani* dans les premiers temps du Christianisme sont assez généralement connus (mais il n'est pas exact que Clément d'Alexandrie ait jamais été canonisé) ; ce qui est beaucoup plus contestable, c'est l'idée qu'il se fait de cet ésotérisme, qu'il veut, à toute force rattacher à l'« hellénisme » ; cette façon de voir nous était d'ailleurs déjà connue. Naturellement, il réédite quelques-unes de ses fantaisies habituelles sur le Chrisme, sur *Aor-Agni* et sur les Rose-Croix ; nous mentionnerons seulement, comme « nouveautés », une identification quelque peu inattendue du mot arcane au nom d'*Aryane*, et une prétendue étymologie faisant dériver le mot « Roi » ou « Roy » du sanscrit *Rig*, si bien que *Rig-Vêda* signifierait le « *Vêda* royal » ! Il n'a pas pu s'empêcher d'évoquer une fois de plus le « dieu à la tête d'âne », dont la réhabilitation, si l'on peut dire, semble décidément lui tenir à cœur ; il est vrai que, suivant lui, il s'agirait d'une tête d'« onagre », mot dans lequel il croit encore retrouver son inévitable *Aor-Agni*. À côté de cela, il faut lui savoir gré de

protester contre les fausses « initiations » à base de magie et d'entraînements psychiques (mais l'expression que nous employons nous-même, en pareil cas, est en réalité celle de « pseudo-initiations » qui nous paraît beaucoup plus propre à éviter toute équivoque, car il y a là la même nuance qu'entre « fausses religions » et « pseudo-religions »), et aussi de vouloir bien reconnaître, contrairement à tant d'autres, que l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie eut lieu réellement en 300 et non au VIIe siècle. N'oublions pas de lui signaler, d'autre part, que la Grande Loge d'Angleterre n'a absolument rien de commun avec la Maçonnerie « écossaise » (celle-ci n'est d'ailleurs pas placée sous le patronage de saint Jean comme la *Craft-Masonry*, mais sous celui de saint André), et aussi, au risque de le faire frémir d'horreur, que la fixation du début de l'année à l'équinoxe d'automne est bien « traditionnelle » comme il le dit, mais seulement… dans le Judaïsme !

– La *Revue de l'Histoire des Religions* (n° de janvier-juin 1946) a publié une importante étude de M. Mircea Eliade sur *Le problème du chamanisme* ; ce que nous y trouvons de plus particulièrement intéressant à notre point de vue, c'est moins la discussion sur la définition du chamanisme et sur l'extension plus ou moins grande qu'il convient de donner à ce terme, que l'affirmation très nette de l'existence, dans le chamanisme proprement dit, d'« un symbolisme universellement valable », et de l'intégration du côté « expérimental » lui-même dans un ensemble théo-cosmologique bien plus vaste que les diverses idéologies chamaniques ». Nous sommes entièrement d'accord avec l'auteur quand il critique la théorie qui ne veut voir dans le chamanisme que les manifestations d'un état « psycho-pathologique » qui serait propre aux régions arctiques, et quand il estime que la « possession » du chaman, loin d'être un fait original, constitue seulement une dégénérescence par rapport à un état de « contemplation » ; mais ne pourrait-on pas dire cependant que le chamanisme est réellement « arctique » pour une raison toute différente de celle que certains ont imaginée, c'est-à-dire parce qu'il procède en définitive de la tradition primordiale hyperboréenne, comme le

prouve précisément ce « symbolisme œcuménique » dont parle M. Eliade. Celui-ci envisage notamment les rites d'« ascension » ; il indique leur similitude avec ce qui se rencontre dans un grand nombre d'autres traditions, et il insiste tout spécialement sur le rôle qu'y joue la conception du « Centre » et de l'« Axe du Monde », ce qui est en effet ici le point essentiel, car c'est seulement au « Centre » qu'on peut réaliser la « rupture du niveau », le passage entre les différentes « régions cosmiques », c'est-à-dire entre les différents états de l'être. Nous ne pouvons tout résumer, mais nous croyons intéressant de citer tout au moins quelques extraits : « Dans toutes ces cultures (de l'Orient sémitique, de l'Inde et de la Chine), on rencontre d'une part, la conception d'une montagne centrale, qui relie les diverses régions cosmiques ; de l'autre, l'assimilation d'une ville, d'un temple ou d'un palais avec cette « montagne cosmique », ou leur transformation, par la magie du rite, en un « centre ». Qui plus est, « consacrer » un espace veut dire, en dernière instance, le transformer en un « centre », lui conférer le prestige d'un *Axis Mundi*… L'arbre sur lequel monte le chaman sibérien ou altaïque est, en réalité, l'Arbre cosmique, exactement comme le pilier central de la tente est assimilé au pilier cosmique qui soutient le monde. Ce pilier central est un élément caractéristique de l'habitation des populations primitives arctiques et nord-américaines… Le même symbolisme s'est également conservé chez les pasteurs-éleveurs de l'Asie Centrale, mais, comme la forme de l'habitation s'est modifiée, la fonction mythico-religieuse du pilier est remplie par l'ouverture supérieure par où sort la fumée. Chez les Ostyaks, cette ouverture correspond à l'orifice similaire de la « Maison du Ciel », et les Tchouktches l'ont assimilée au « trou » que fait l'étoile polaire dans la voûte céleste… Il ne faut pas perdre de vue le fait que, dans les cultures arctiques et nord-asiatiques, chaque habitation a son pilier sacré ou son ouverture pour la fumée sacrée, c'est-à-dire des représentations de l'*Axis Mundi*, de l'Arbre cosmique, etc… L'ascension rituelle du chaman au ciel a été rendue possible parce que le scénario en était déjà impliqué dans la cosmologie et dans l'assimilation de l'habitation au Cosmos. Ce processus

d'assimilation des maisons, des temples, des palais, des cités au « Centre du Monde » est un phénomène spirituel qui dépasse les régions arctiques et nord-asiatiques… « consacrer » un espace, en lui conférant la fonction d'un « centre », revient à dire qu'on lui confère de la *réalité* ; on n'est pas, ontologiquement, à moins que l'on ne soit « centre », à moins que l'on ne coïncide avec une des formules symboliques de l'*Axis Mundi*. Ce « centre » participe à l'espace sacré, « paradoxal » (tous les temples, toutes les cités et même toutes les maisons, quoique séparés dans l'espace profane, se trouvent cependant dans le même « Centre » cosmique), exactement comme les sacrifices se réalisent dans un seul et même moment mythique (tous ayant lieu « dans ce temps-là », l'instant auroral où le sacrifice a été instauré.) Nous pensons que l'intérêt de ces citations en fera excuser la longueur, et il nous semble qu'il est à peine besoin de souligner leur rapport avec certaines des considérations qui ont été exposées par A. K. Coomaraswamy et par nous-même. Nous ajouterons seulement une remarque en ce qui concerne les « voyages » extra-terrestres du chaman : là où M. Eliade croit voir l'influence d'une « double tradition », nous voyons seulement, en réalité, l'indication de deux « voies » distinctes et nécessairement coexistantes qui sont l'exact équivalent du *dêva-yâna* et du *pitri-yâna* de la tradition hindoue.

– Dans le même n° de la *Revue de l'Histoire des Religions* se trouve un article ou plutôt une série de notes de M. Georges Dumézil, intitulée *« Tripertita » fonctionnels chez divers peuples indo-européens* ; nous nous demandons pourquoi ne pas dire plus simplement « tripartitions », car c'est bien de cela qu'il s'agit en réalité. M. Dumézil paraît d'ailleurs avoir, au point de vue linguistique, des idées assez particulières et qu'il serait difficile d'accepter sans réserves ; mais il n'y en a pas moins dans tout cela des considérations intéressantes. Nous y remarquons plus spécialement ce qui concerne l'usage chez un grand nombre de peuples, en connexion avec une répartition des fonctions sociales en trois catégories, ces trois mêmes couleurs symboliques : blanc, rouge, noir (ou bleu foncé), qui sont précisément, bien que

d'ailleurs l'auteur ne l'ait pas indiqué, celles qui correspondent aux trois *gunas* dans la tradition hindoue.

– *La Presse médicale* (n° du 25 octobre 1917) a publié une étude de M. Louis Irissou sur *Le Docteur Fabré-Palaprat, Grand Maître de l'Ordre des Templiers (1773-1838)*, fort consciencieusement faite au point de vue purement historique, mais qui reste malheureusement assez extérieure. Il en résulte que Fabré-Palaprat fut en réalité un médecin distingué, contrairement à ce qu'on a souvent prétendu, mais aussi que son cas présente un côte pathologique qui pourrait expliquer assez bien cette sorte de « mythomanie » dont il paraît avoir été affecté. L'auteur semble pourtant admettre, sans d'ailleurs chercher à approfondir la question, qu'il aurait été réellement affilié, sans doute dès son arrivée à Paris, à un « Ordre du Temple » préexistant, dont il serait devenu Grand-Maître en 1804 ; à vrai dire, ce point est des plus obscurs de toute l'histoire et mériterait d'être examiné de plus près. D'autre part, on pourrait croire, d'après la façon dont les choses sont exposées, que le Johannisme fut une invention de Fabré-Palaprat, alors que si celui-ci s'en recommanda effectivement, il n'y comprit sans doute jamais grand'chose, car sa conception du Christianisme était fort loin de tout ésotérisme authentique et témoignait plutôt de tendances rationalistes qui en sont tout le contraire, et qui expliquent d'ailleurs son alliance momentanée avec « l'Église Catholique Française » de l'abbé Châtel. Enfin, il est à regretter que M. Irissou n'ait pas pensé à mentionner tout au moins quelques-uns des personnages que Fabré-Palaprat avait réussi à grouper autour de lui ; il est même étonnant que, à l'exception de son successeur Sydney Smith, il n'ait pas trouvé l'occasion d'en nommer un seul.

– La revue bretonne *Kad* (qui se double maintenant d'une autre édition intitulée : *La Tradition Druidique*, rédigée entièrement en français) paraît décidée à se placer à un point de vue beaucoup plus traditionnel que celui que nous y avions constaté précédemment ; elle le déclare d'ailleurs expressément dans une note occasionnée par notre article *Influences spirituelles et « égrégores »* (voir n° d'avril-mai 1947), dont le point de départ était, en

effet, une phrase parue dans cette revue. Nous sommes heureux de voir que non seulement on accepte entièrement notre mise au point, mais qu'on approuve aussi, d'une façon toute spontanée, ce que nous avons dit du livre de M. Robert Ambelain intitulé : *Au pied des Menhirs* (voir n° d'octobre-novembre 1947), alors qu'on avait d'abord porté sur cet ouvrage un jugement tout différent. Dans le même n° 9, nous notons une longue étude intitulée : *Chromatisme planétaire et symbolisme celtique*, qui contient beaucoup de vues intéressantes, bien qu'elles ne soient peut-être pas toutes également incontestables, et dont les intentions n'appellent en tout cas aucune réserve. Il y a sûrement quelque chose de changé de ce côté, et nous ne pouvons que souhaiter que cela continue dans ce sens ; on nous assure d'ailleurs que « cet effort ne sera pas interrompu ». Nous devons dire seulement que, jusqu'à nouvel ordre, nous avons toujours des doutes sur la possibilité, à notre époque, d'une transmission régulière de la tradition druidique ; puissent du moins les collaborateurs de *Kad* se tenir soigneusement en garde contre toute fantaisie pseudo-initiatique !

1949

– Nous avons reçu les trois premiers numéros d'un bulletin polycopié intitulé *Ogam*, qui est l'organe des « Amis de la Tradition Celtique » ; cette publication est la conséquence d'une scission survenue parmi les rédacteurs de *Kad* à la suite de ce dont nous avons parlé récemment (voir n° de juillet-août 1948) : ceux d'entre eux qui ont voulu prendre une attitude nettement traditionnelle n'ont pas été suivis par les autres, et ce sont eux qui ont fondé ce nouveau bulletin ; nous leur souhaitons de trouver bientôt les moyens d'en améliorer la présentation un peu « rudimentaire ». Nous y noterons plus particulièrement une étude sur la constitution de l'homme d'après les données de la tradition celtique comparée avec celles de la tradition hindoue, ainsi que des traductions de textes irlandais et le début d'études sur la mythologie celtique qui promettent d'être intéressantes ; mais peut-être, pour ces dernières, s'appuie-t-on avec un peu trop de confiance sur les travaux de M. Georges Dumézil, qui nous paraissent contenir bien des vues assez contestables et ne s'accordant pas entièrement avec le point de vue traditionnel.

– Les *Études Carmélitaines* ont fait paraître, dans le courant de l'année 1948, un numéro spécial sur *Satan* ; c'est un gros volume qui comprend exactement 666 pages, nombre qui, en l'occurrence, semble bien avoir été voulu expressément. Il y a là-dedans des choses qui procèdent de points de vue très divers et qui sont d'un intérêt assez inégal ; quand il s'agit de considérations purement théologiques, il n'y a naturellement rien à redire, mais, dans les articles dont le caractère est surtout historique ou exégétique, on sent trop souvent une influence assez marquée de certaines idées modernes.

Il en est pourtant un où nous avons trouvé des réflexions très justes sur le matérialisme de fait qui empêche tant de nos

contemporains, même parmi ceux qui se disent « croyants », de penser sérieusement à l'existence des choses invisibles, et sur « l'impression de gêne et de désagrément que cause l'idée de l'existence du Diable au commun des hommes d'aujourd'hui », d'où une tendance de plus en plus prononcée à « minimiser » ce sujet ou même à le passer entièrement sous silence ; et ce qui est vraiment curieux, c'est que l'auteur de cet article n'est pas un religieux, mais un professeur de la Sorbonne. – Une étude sur *L'adversaire du Dieu bon chez les primitifs* contient des renseignements assez intéressants, quoique la classification des civilisations dites « primitives » qui y est adoptée nous paraisse appeler bien des réserves. En tout cas, ce que nous ne pouvons qu'approuver, c'est la façon dont y sont dénoncées les confusions auxquelles donne souvent lieu l'usage ou plutôt l'abus du nom de « diable », qui, correspondant à une notion bien déterminée, ne saurait, même lorsqu'il s'agit réellement d'entités maléfiques, être appliqué indistinctement dans tous les cas. Malheureusement, il n'est pas bien sûr que tous les collaborateurs de la revue soient eux-mêmes indemnes de ces confusions ; les légendes qui ont été mises à certaines illustrations nous font même craindre que quelques-uns d'entre eux n'aillent jusqu'à partager l'erreur grossière des voyageurs mal informés et incompréhensifs qui prennent pour des « diables » les divinités « terribles » du *Mahâyâna* ! – Signalons aussi une autre étude, *Le Prince des Ténèbres en son royaume*, qui contient la traduction de curieux textes manichéens ; il nous semble qu'il y aurait surtout intérêt à les examiner au point de vue de leur symbolisme, ce que n'a guère fait l'auteur ; ils sont d'ailleurs fort loin d'être clairs, et on a l'impression que ces fragments ne nous sont parvenus que dans un état bien défectueux et même plutôt désordonné ; au fond, saura-t-on jamais exactement ce que fut en réalité le Manichéisme ? – Nous passerons sur ce qui se rapporte à des « diableries » diverses, procès de sorcellerie, cas de possession et de pseudo-possession ; nous mentionnerons seulement, à titre de curiosité, la reproduction de quelques documents inédits concernant l'abbé Boullan, suivie d'une double étude graphologique et

psychiatrique. Mais, à propos de psychiatrie, que dire de la place qu'on a cru devoir faire par ailleurs à la psychanalyse, à tel point qu'on va jusqu'à parler (nous voulons croire du moins que ce n'est qu'en un sens figuré) d'une « psychanalyse du diable » ? Voilà encore une infiltration de l'esprit moderne qui nous paraît particulièrement inquiétante ; et, quand on associe à l'avènement de cette psychiatrie suspecte « le développement de l'esprit critique », avec une intention visiblement bienveillante, cela non plus n'est pas fait pour nous rassurer… Quant aux articles qui touchent à l'art et à la littérature, ils donnent, dans leur ensemble, une impression plutôt confuse, et beaucoup des considérations qu'ils contiennent ne se rattachent à la véritable question du satanisme que d'une façon assez détournée. Une chose qui nous a étonné, c'est que, au sujet de l'action de Satan dans le monde actuel, on n'ait guère trouvé à parler que d'Hitler et du national-socialisme ; il y aurait eu pourtant fort à dire sur l'influence de la contre-initiation et de ses agents directs ou indirects ; mais, à cet égard, nous trouvons seulement, dans une note de la rédaction, quelques lignes consacrées incidemment au sinistre « magicien noir » Aleister Crowley, dont on a annoncé la mort vers la fin de 1947 ; c'est vraiment bien peu… – Ce qui doit retenir davantage notre attention, c'est une longue étude (si longue qu'il semblerait qu'on ait voulu en faire la partie principale de ce volume) intitulée *Réflexions sur Satan en marge de la tradition judéo-chrétienne*, dont l'auteur, M. Albert Frank-Duquesne, est en même temps un des collaborateurs des *Cahiers du Symbolisme Chrétien* dont nous avons parlé récemment (n° de septembre 1948), et précisément celui qui nous a attribué gratuitement une attitude « aux antipodes de l'esprit chrétien ». Ici encore tout en nous adressant des éloges quelque peu équivoques et, si l'on peut dire, « à double tranchant », il a éprouvé le besoin de s'en prendre à nous à propos de ce que nous avons dit du symbolisme « ambivalent » du serpent, dont il se donne beaucoup de peine pour essayer de nier l'aspect bénéfique ; il semblerait vraiment qu'il n'ait jamais entendu parler du serpent pris comme symbole du Christ, ni de l'amphisbène qui, dans l'ancien

symbolisme chrétien, réunit les deux aspects opposés ; quel dommage que le fâcheux accident survenu à l'édition du *Bestiaire* de L. Charbonneau-Lassay nous empêche (momentanément, espérons-le) de l'y renvoyer ! Son travail, d'une façon générale, est d'ailleurs fort érudit (il a même voulu y mettre trop de choses, parmi lesquelles nous reconnaissons bien volontiers qu'il en est d'excellentes, comme par exemple la mise au point de la question des « purs esprits »), mais d'une érudition qui n'est peut-être pas toujours parfaitement sûre, ce qu'on ne peut pas, à vrai dire, reprocher trop sévèrement à quelqu'un qui se déclare lui-même « autodidacte quasiment complet »… Mais il a dû lire beaucoup d'ouvrages occultistes, et probablement aussi fréquenter certains milieux de la même catégorie et il a le tort d'accepter de confiance toutes les informations plus ou moins bizarres qu'il a pu y recueillir. C'est ainsi qu'il attribue aux « Rose-Croix » des théories qui sont tout simplement le fait de quelques pseudo-rosicruciens modernes du genre de Steiner ou de Max Heindel, ce qui n'est certes pas la même chose ; de même, il n'hésite pas à qualifier à maintes reprises de « traditions initiatiques » des fantaisies occultistes et théosophistes qui n'ont assurément rien de traditionnel ni d'initiatique ; il paraît avoir été notamment fasciné par les « Seigneurs de la Flamme » de Mme Blavatsky, et, pour comble de disgrâce, il va même, dans un de ces cas, jusqu'à se référer aux « Polaires » et à leur fantasmagorique *Asia Mysteriosa* ! Il faut nous borner, mais nous ne pouvons cependant pas nous dispenser de citer encore, dans le même ordre d'idées, u autre exemple tout à fait typique de quelqu'un dont nous croyons plus charitable de ne pas redire le nom, bien que lui-même l'écrive en toutes lettres, avoir connu « le cas de deux victimes de l'Agartha, foudroyées à distance après avertissements » ; quelle étrange idée ces gens se font-ils donc de l'Agartha, et ne la confondraient-ils pas avec ces « parodies » des plus suspectes qu'on voit surgir de temps à autre et dans lesquelles le charlatanisme se complique souvent de choses bien pires et autrement dangereuses ? En lisant de pareilles histoires, qui ne font que trop bien le jeu des « contrefacteurs » de toute sorte, car ils ne peuvent rien sou-

haiter de mieux que de voir admettre ainsi leurs prétentions sans fondement, on se croirait presque revenu aux beaux temps de la défunte *R.I.S.S.* ! On peut d'ailleurs se demander s'il y a vraiment là autant de naïveté qu'il le semblerait à première vue, ou si tout cela ne fait pas plutôt partie intégrante de ces nouvelles confusions qu'on cherche à répandre au sujet de l'ésotérisme et que nous avons dénoncées en ces derniers temps (et nos lecteurs pourront maintenant comprendre encore mieux les raisons que nous avions de le faire). Ce qui est encore plus singulier que tout le reste, et aussi plus nettement significatif au même point de vue, c'est la façon dont l'auteur s'attaque à *Metatron*, qu'il prétend avoir été « substitué » à *Memra* et qu'il veut lui opposer, déclarant qu'« il faut choisir » entre les deux, comme s'il ne s'agissait pas de deux principes tout différents et qui ne se situent même pas au même niveau ; il y a là tout un paragraphe qui serait à examiner presque mot par mot si nous en avions le loisir, car c'est certainement celui qui « éclaire » le plus complètement les intentions qui se cachent sous tout cela. La traduction de *Sâr ha-ôlam* par « Prince de ce monde » est une véritable énormité, contre laquelle nous avons eu bien soin de mettre expressément en garde, et M. Frank-Duquesne ne peut évidemment pas l'ignorer, puisque, quelques lignes plus loin, il cite le *Roi du Monde* ; mais précisément, cette citation s'accompagne d'une énumération hétéroclite de « sectes secrètes », qui se termine par une mention d'« affiliés de l'Agartha », (c'est décidément une obsession) dont nous voudrions bien savoir à qui ou à quoi elle peut se rapporter en réalité… Nous ne pouvons aucunement admettre ces assimilations et ces insinuations plus que tendancieuses, ni les laisser passer sans protester énergiquement ; ce n'est pas entre *Memra* et *Metatron*, mais c'est entre l'ésotérisme et ses contrefaçons plus ou moins grossières qu'« il faut choisir » ; nous savons bien que M. Frank-Duquesne et ses collaborateurs éluderont toujours toute explication nette en disant que « mentionner et citer n'est pas synonyme d'approuver et d'entériner », ce qui les dispense (ils le croient du moins) de laisser voir le fond de leur pensée ; mais tous les gens de bonne foi qui connaissent

notre œuvre n'auront sûrement pas besoin de plus de précisions pour savoir à quoi s'en tenir sur de pareils procédés !

– Nous avons rendu compte précédemment (n° de Janvier-février 1946) des deux premiers volumes de la revue *Zalmoxis* ; il en a paru un troisième, qui porte la date 1940-1942, mais dont alors nous n'avions pas eu connaissance. Ce fascicule est, en grande partie, consacré à l'étude de certaines coutumes roumaines ; mais ce qu'il contient de plus intéressant à notre point de vue est un article de M. Mircea Eliade intitulé : *La mandragore et les mythes de la « naissance miraculeuse »*. À vrai dire, il n'y est pas question uniquement de la mandragore, mais aussi de diverses autres plantes auxquelles des propriétés similaires ont été attribuées, et parmi lesquelles il en est d'ailleurs qui sont assez difficiles à identifier exactement. Quant aux mythes dont il s'agit, ce sont ceux où un être humain est présenté comme né de telle ou telle plante ; ils paraissent très généralement répandus, de même que ceux, corrélatifs et inverses en quelque sorte, où le corps d'un héros mythique ou légendaire est changé en plante après sa mort.

Tout en signalant l'intérêt de la documentation considérable qui se trouve rassemblée dans cette étude, nous insisterons de préférence sur la conclusion qui s'en dégage, et qui, tout en étant certainement juste, nous semble quelque peu incomplète et insuffisante à certains égards. Le point essentiel est en somme celui-ci : M. Mircea Eliade pense que, quand une plante déterminée et connue comme ayant une existence « concrète » est désignée dans des cas comme ceux-là, il faut y voir une « dégradation » de ce qui, à l'origine, se rapportait en réalité à des principes cosmiques représentés au moyen d'un symbolisme végétal. Nous sommes entièrement d'accord avec lui là-dessus, et nous ajouterons que cette « dégradation » est en quelque sorte parallèle à celle qui, comme nous l'avons fait remarquer en plusieurs occasions, a tendu à substituer plus ou moins complètement une utilisation « magique » à la signification symbolique primitive. Que d'ailleurs cette signification ait fini par être généralement incomprise à des époques plus ou moins récentes, et surtout dans les

cas où les données traditionnelles se sont trouvées réduites à l'état « folklorique », cela n'est certes pas douteux, et non seulement pour le symbolisme végétal, mais tout aussi bien pour le symbolisme animal ou minéral : on en trouverait sans peine de nombreux exemples, et nous y avons fait allusion dans un de nos ouvrages (*Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, ch. XIX). Seulement, si l'on s'en tient là, il est une question importante qui demeure sans réponse : pourquoi telle plante « concrète » a-t-elle été prise particulièrement, plutôt que toute autre, comme « substitut » de telle plante « mythique » originelle ? La vérité est qu'il y a là encore une application des « correspondances » sur lesquelles se fonde essentiellement tout symbolisme traditionnel : de même que la plante « mythique » est l'expression symbolique d'un principe, la plante « substituée » est réellement à son tour un symbole de cette plante « mythique », et cela parce qu'elle participe d'une certaine façon de la nature du même principe, si bien qu'on peut dire qu'elle en est une représentation dans le monde corporel, servant de véhicule à son influence et en portant véritablement la « signature » : c'est là-dessus que repose en définitive, non seulement l'usage proprement rituel de certains végétaux, mais aussi leur emploi dans la médecine traditionnelle. Il y aurait encore autre chose à dire à ce sujet : au fond, toutes les « substitutions » du genre de celles dont il s'agit se rapportent toujours à des « réadaptations » traditionnelles effectuées en conformité avec les conditions de telle ou telle époque, ainsi qu'on pourra le comprendre facilement en se reportant à ce que nous avons dit à propos du *soma* dans une de nos récentes études (*Parole perdue et mots substitués*, dans le n° de juillet-août 1948). Il n'y a donc vraiment dégénérescence que lorsque les correspondances symboliques cessent d'être comprises, et, si cependant on peut déjà parler d'une « dégradation » en ce qui concerne les « substitutions » elles-mêmes, c'est seulement dans le sens où les formes traditionnelles particulières constituent forcément aussi, à un degré ou à un autre, et en vertu du mouvement même de « descente » cyclique, des « dégradations » par rapport à la tradition primordiale.

– Les *Cahiers du Symbolisme Chrétien* continuent à nous donner une impression assez « mélangée » ; comme les réserves qu'il y aurait lieu de faire seraient toujours à peu près les mêmes que celles que nous avons déjà formulées précédemment d'une façon générale (voir n° de septembre 1948), nous signalerons surtout cette fois les articles qui nous paraissent les plus dignes d'intérêt et les plus conformes au véritable point de vue traditionnel. – Dans le n° d'août-septembre 1948, M. Marcel Lallemand expose des considérations « ayant pour but de donner au lecteur une première idée du symbolisme, de lui faire prendre conscience de son importance primordiale », ce qui est certes loin d'être inutile, étant donnée l'ignorance complète de la plupart de nos contemporains à l'égard de tout ce qui se rapporte aux questions de cet ordre : il le fait d'ailleurs d'une façon très claire et très juste dans l'ensemble ; mais pourquoi a-t-il, par un déplorable abus de langage, intitulé cet article *Initiation au symbolisme* ? Du même auteur, une étude concernant les *Traditions universelles sur la Vierge-Mère* contient de nombreux rapprochements intéressants entre les données qui se rencontrent à cet égard dans différentes formes traditionnelles tant orientales qu'occidentales ; et nous ne saurions trop l'approuver quand il dénonce comme une erreur l'opinion moderne suivant laquelle « le culte universel de la Vierge-Mère est d'origine naturaliste ». – Dans le n° d'octobre-novembre 1948, nous mentionnerons surtout des *Aperçus séphirotiques* de M. Paul Vulliaud et une note de M. Marcel Lallemand sur *Le symbolisme du point*. Dans ce même numéro se termine une étude du Dr J. De Wandel commencée dans le précédent et intitulée *Vers une nouvelle synthèse dans les sciences*, où, à côté de considérations excellentes et d'esprit nettement traditionnel, il se trouve des vues beaucoup plus contestables, à cause surtout de l'importance vraiment excessive qui y est accordée à une certaine « mythologie scientifique » ; quoi qu'on puisse penser des tendances de la physique la plus récente, dès lors que ce n'est toujours que d'une science profane qu'il s'agit, il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la valeur réelle de ses théories ; ce n'est pas entre une conception matérialiste et une autre qui ne l'est

plus que réside la séparation la plus profonde, mais entre le point de vue même de la science profane et celui de la science traditionnelle, et c'est faire preuve d'un « optimisme » bien injustifié que de croire que « le moderne d'aujourd'hui » est en train de retrouver « l'antique connaissance du symbole ». – Dans le n° de janvier-février 1949, *Le symbolisme des nombres chez Pythagore*, par M. André D. Toledano, s'en tient à des considérations peut-être un peu trop élémentaires et insuffisamment précises ; *Analogie et symbolisme*, par M. Marcel Lallemand, est un excellent exposé des différents genres d'analogie distingués par la philosophie scolastique, mais ne faudrait-il pas dépasser le point de vue de celle-ci pour atteindre réellement le fond de la question ? – À côté de tout cela, il y a malheureusement quelques autres choses d'un caractère plus douteux ou beaucoup moins sérieux, sur lesquelles nous préférons ne pas insister ; mais il nous faut tout au moins noter un phénomène qui nous paraît extrêmement curieux : c'est la place considérable que tiennent, dans les préoccupations de certains, les 153 poissons de l'Évangile ; bien entendu, nous ne voulons pas dire que la chose soit sans aucune importance, car, si ce nombre est expressément spécifié dans le texte sacré, il faut assurément qu'il y ait à cela quelque raison ; mais pourquoi cette question, somme toute très particulière, en arrive-t-elle à prendre ainsi le caractère d'une véritable obsession ?

– À la suite du compte rendu que nous avons fait, dans le n° de janvier-février 1949, du volume des *Études Carmélitaines sur Satan*, nous avons reçu de M. Frank-Duquesne une lettre de huit grandes pages dactylographiées, qui n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu d'injures d'une inconcevable grossièreté. C'est là un document « psychologique » peu ordinaire et des plus édifiants ; aussi regrettons-nous vivement de ne pouvoir le reproduire en entier, d'abord à cause de sa longueur excessive, ensuite parce que certains passages mettent en cause des tiers qui sont entièrement étrangers à cette affaire, et enfin parce qu'il en est d'autres qui contiennent des termes trop orduriers pour qu'il soit possible de les faire figurer dans une publication qui se respecte. Cepen-

dant, nous en donnerons tout au moins, en les commentant comme il convient, des extraits suffisants pour que nos lecteurs puissent se faire une juste idée de l'étrange mentalité de ce personnage ; ils seront certainement aussi stupéfaits que nous-même qu'une grande revue catholique ait pu faire appel aux services d'un tel collaborateur ! – Voici tout d'abord le début de ce factum, dont nous respectons scrupuleusement le style et même la ponctuation : « La courtoisie… traditionnelle me fait un devoir de vous remercier. De m'avoir initié, à l'idiosyncrasie et aux dimensions intellectuelles de M. René Guénon. Faute d'une tribune – je ne traite pas de mes petites affaires personnelles dans les revues auxquelles je collabore : à chacun ses procédés – je me permets de vous rendre la monnaie de votre pièce grâce à la présente, assuré, d'ailleurs, que vous ne verrez aucun mal à ce que j'en envoie copie à une cinquantaine d'amis ». Ainsi, d'après ce Monsieur, des questions d'ordre doctrinal, car c'est uniquement de cela qu'il s'agissait pour nous, sont « nos petites affaires personnelles » ; chacun est naturellement porté à attribuer ainsi aux autres ses propres « dimensions », pour parler comme lui. Quant à la publicité qu'il veut donner à son élucubration, non seulement nous n'y voyons aucun mal, mais nous l'estimons tout à fait insuffisante pour qu'il puisse se faire juger comme il le mérite dans les milieux où il a réussi à s'introduire, et nous tenons, comme on le voit, à y contribuer aussi pour notre part. – Il se moque tout d'abord de notre « clairvoyance » (chose à laquelle nous prétendons d'autant moins que nous la regardons comme n'étant généralement que le signe d'un état de déséquilibre psychique), parce que, assure-t-il, le nombre de 666 pages n'a pas été « voulu expressément », du moins par la direction et les rédacteurs de la revue, qui tous en sont « restés stupides » ; à leur place, s'il en est ainsi, nous aurions été fort inquiet en faisant une pareille constatation, et, comme il paraît ressortir au surplus des explications qui suivent que ce beau résultat fut dû surtout à des allongements successifs et en quelque sorte involontaires de l'article de M. F.-D. lui-même, nous nous serions demandé à quelles singulières influences celui-ci pouvait bien servir incons-

ciemment de véhicule… Après avoir été jusqu'à nous traiter de « profane », ce qui est vraiment un comble, il ajoute cette phrase : « Lorsqu'on pose au Grand Cophte, Monsieur, il faut éviter de donner l'impression qu'on fait le clown ». Nous n'avons assurément pas la moindre ressemblance avec Cagliostro, à quelque point de vue que ce soit, et on ne saurait tomber plus à faux ; pour ce qui est de « faire le clown », nous ne pouvons mieux faire que de retourner à notre charmant contradicteur ce compliment qui ne lui convient que trop bien ! Il prétend que nous nous sommes plaint « de ce que les « phénomènes » du satanisme contemporain se soient vu réserver si peu de place », alors que nous avons au contraire dit tout simplement : « Nous passerons sur ce qui se rapporte à des « diableries » diverses… », parce que cela est sans intérêt à notre point de vue, et ce dont nous nous sommes plaint en réalité, c'est qu'on n'ait à peu près rien dit de l'action actuelle de la contre-*initiation*, ce qui n'a rien de commun avec des fantasmagories quelconques ; voilà comment certaines gens savent lire ! Il nous reproche ensuite de « manier avec notre habituelle superbe le pluriel de majesté », en quoi il se rencontre de bien amusante façon avec M. paul le cour ; il ignore sans doute que l'emploi du « nous » est, pour quiconque écrit, une simple règle de savoir-vivre ; il est vrai que celui-ci n'est plus guère à la mode dans l'Occident actuel, et, en ce qui concerne spécialement M. F.-D., il est trop évident que la plus élémentaire politesse lui est totalement étrangère… Mais continuons nos citations : « Si vous n'étiez pas tenu par le fameux secret – pareil à la vaseline, dont les parois des autobus anglais proclament qu'elle est « good for all uses » – vous diriez des choses, mais des choses… » Quand on sait ce que nous avons écrit à maintes reprises sur certains prétendus « secrets » et sur l'abus qui en est fait par les occultistes de toute catégorie, cela devient décidément de plus en plus comique ! – Passons à quelque chose qui peut paraître un peu plus sérieux, car il s'agit d'un essai pour se justifier de nous avoir imputé une attitude « aux antipodes de l'esprit chrétien » ; la raison qui en est donnée est véritablement admirable : « Depuis la juste et salutaire expulsion des Gnos-

tiques, depuis le rejet dans les ténèbres extérieures des Pauliciens, Bogomiles, Cathares et Patarins, l'orbis terrarum chrétien a clairement donné à connaître qu'il vomit l'ésotérisme et le déterminisme de ses recettes déifiantes. Or, vous vous situez indubitablement, que je sache, dans le sillage ou la filière du Gnosticisme ». C'est vraiment bien dommage pour le « savoir » de M. F.-D. qu'il se trouve justement que le Gnosticisme sous ses multiples formes (qui ne fut d'ailleurs jamais de l'ésotérisme pur, mais au contraire le produit d'une certaine confusion entre l'ésotérisme et l'exotérisme, d'où son caractère « hérétique ») ne nous intéresse pas le moins du monde, et que, « indubitablement », tout ce que nous pouvons connaître nous est venu de sources qui n'ont pas le moindre rapport avec celle-là. Dans le même paragraphe, nous trouvons une phrase jetée incidemment et qui nous laisse perplexe : « Je vous « suis » depuis le temps où vous étiez un des Orionides à la rue de Rome (du moins occasionnellement) » ; nous devons avouer que nous ne réussissons pas à comprendre de quoi il s'agit, mais, quoi que cela puisse vouloir dire, comme il est en tout cas impossible que nous ayons été ceci ou cela à notre insu, nous n'hésitons pas à y opposer le plus formel démenti. Ce qui ne vaut guère mieux sous le rapport de la vérité, c'est que ce Monsieur nous attribue des « sorties glacialement rageuses » ; nous le mettons au défi d'en indiquer une seule dans tous nos livres et dans tous nos articles sans exception ; mais c'est lui qui, en réalité, écume de rage à tel point qu'il est près d'en étouffer ! Mais poursuivons encore, car cela va devenir tout à fait instructif : « Si vous représentez, face à la « pseudo-initiation » et à la « contre-initiation », l'« initiation » véritable, celle-ci, à son tour, représente à mes yeux de croyant la forme la plus subtile, la plus déiforme (comme le singe est anthropoïde), la plus dangereuse de « contre-religion». Ainsi, et c'est là le plus important pour nous, M. F.-D. se range ouvertement parmi les pires ennemis de tout ésotérisme et de toute initiation ; la situation est donc parfaitement claire maintenant à cet égard, tout au moins en ce qui le concerne, et on comprendra que, même si nous n'avions réussi qu'à obtenir ces précisions, nous ne saurions trop nous féliciter

d'un tel résultat. Voici maintenant une conséquence imprévue de cette attitude : « N'ayant, comme Catholique, aucune raison d'adopter votre classification des groupements ésotériques plutôt qu'une autre, et n'ayant pour but que de révéler sommairement, à un public totalement ignorant de ces choses, ce qu'ont pu prétendre les innombrables milieux se réclamant de l'initiation, il était tout naturel « de tout mettre sur le même pied ». Cela revient à dire qu'un Catholique, suivant la conception de M. F.-D., a le droit et même le devoir, s'il estime y trouver intérêt, de confondre sciemment, sans nul souci de la vérité, l'ésotérisme et l'initiation authentiques avec leurs multiples contrefaçons ; en fait de bonne foi, on ne saurait assurément trouver mieux ! – Nous arrivons à une histoire qui, après l'allusion aux énigmatiques « Orionides », achèvera de montrer ce que valent les racontars ramassés à droite et à gauche par M. F.-D. : « Où vous vous surpassez vraiment, c'est lorsque vous écrivez : « Pour comble de disgrâce (retenez bien ce mot « disgrâce », Guénon : il va vous retomber sur le nez dans un instant), il (c'est moi) va même jusqu'à se référer (*sic*) aux « Polaires » et à leur fantasmagorique *Asia Mysteriosa* ». Mais qui a préfacé *Asia Mysteriosa* ? Un certain René Guénon. Qui a « lancé » les Polaires ? » (Nous devons supprimer ici plusieurs noms propres pour éviter des rectifications possibles.) « … et M. René Guénon, qui ne dédaigna pas de s'atteler à faire marcher la petite mécanique à « lumière astrale ». Oui, vous, Grand Épopte, c'est vous qui vous êtes intéressé à ce joujou « psychique », pour lequel je ne me serais pas dérangé ! C'est bien plus tard, en février 1931, que vous vous êtes brouillé avec *vos* Polaires ». La fin de l'alinéa est trop infecte, au sens le plus strict de ce mot, pour qu'il nous soit possible de la transcrire ; mais ce qui précède exige une mise au point, et celle-ci ne nous cause certes pas le moindre embarras. *Asia Mysteriosa* a paru avec trois préfaces, dont aucune n'est de nous ; il est vrai que nous en avions aussi écrit une, qui ne contenait d'ailleurs que des généralités aussi peu compromettantes que possible, mais nous ne l'avions fait que pour nous permettre d'attendre, sans rien brusquer, le résultat d'une certaine vérification à la-

quelle nous tenions à procéder, sans d'ailleurs avoir pour cela à faire marcher nous-même aucune « mécanique » (non plus qu'à nous « déranger », car on était venu nous solliciter chez nous, et c'est pourquoi la simple honnêteté nous faisait une obligation de contrôler sérieusement la chose avant de nous prononcer définitivement dans un sens ou dans l'autre) ; ce résultat ayant été négatif, nous retirâmes purement et simplement ladite préface, avec interdiction expresse de la faire figurer dans le volume, où il est bien facile à chacun de s'assurer qu'en effet elle ne se trouve pas. Cela se passait, non pas en février 1931, mais pendant l'été de 1929 (et c'est du reste à la fin de cette même année 1929 que parut *Asia Mysteriosa*) ; et dès 1927, nous étions si peu disposé à « lancer » les Polaires que nous nous refusâmes formellement à toute participation à leurs « travaux », n'ayant jamais eu le moindre goût pour les simagrées de la « magie cérémonielle », qui alors venaient d'apparaître soudain comme devant en constituer la partie principale. Comme il semble impossible que quelqu'un pousse l'inconscience jusqu'à affirmer, en s'adressant à nous-même, des faits nous concernant dont il connaîtrait la fausseté, il faut bien conclure de là que nous n'avions que trop raison de reprocher à M. F.-D. d'accueillir aveuglément tout ce qu'on lui raconte, du moins quand cela peut servir à sa thèse ; et nous pouvons encore lui retourner une des phrases aimables qu'il a l'audace de nous adresser : « Pour ce qui est de « marcher »..., indubitablement, oui, vous « marchez », et souvent. » – Nous ne nous attarderons pas, car cela n'en finirait plus, sur ses protestations contre les « mobiles secrets » que nous lui aurions attribués, d'autant plus que, qu'il en soit lui-même conscient ou qu'il soit mené à son insu comme tant d'autres, cela ne change rien au fond et ne nous intéresse en aucune façon. Suit une dissertation sur *Memra* et *Metatron*, par laquelle il pense nous accabler sous le poids de son érudition rabbinique ; nous pouvons l'assurer que toutes ses « autorités » ne nous impressionnent nullement, non plus que ses subtilités grammaticales, et ne nous empêchent pas de maintenir que *Sâr ha-ôlam* signifie bien « Prince du Monde » au sens absolu, c'est-à-dire de tout l'ensemble de la

manifestation universelle, exactement comme l'expression similaire *Melek ha-ôlam*, qui revient si souvent dans les prières israélites et qui s'adresse à Dieu, ne peut évidemment pas signifier autre chose que « Roi du Monde » entendu dans le même sens ; mais, comme il déclare d'autre part qu'en fait de monde « nous ne connaissons que celui-ci, qui est le nôtre », nous ne pouvons que le plaindre d'être, à cet égard, « aussi plongé dans l'ignorance qu'un veau lunaire » ! – Nous n'avons pas encore vu le pire, et il va nous falloir encore faire de longues citations pour l'édification de nos lecteurs, tout en nous excusant de devoir leur infliger un pareil ennui : « Je ne puis pas, sans mentir à moi-même, sans trahison envers ce que j'ai de plus cher, ne pas vous tenir pour le plus perfide, le plus dangereux ennemi de Jésus-Christ « répandu et communiqué » dans son Église. Irréconciliable, comme l'asymptote avec l'hyperbole. Je tiens que votre *Symbolisme de la Croix*, par tout ce qu'il passe sous silence, sauf pour une allusion furtive et dédaigneuse dans l'introduction, est un livre révoltant et porteur d'une certaine *griffe* ». Et la prose « révoltante » de M. F.-D., quelle « griffe » porte-t-elle donc ? Vient ensuite une phrase concernant un philosophe « néo-scolastique » dont l'hostilité à notre égard nous est bien connue, mais à qui elle attribue, sur un point particulier, une intention qui, après vérification du texte complet, ne nous paraît cependant nullement évidente.

« Je serais gravement coupable de me taire. Je ne vois pas ce qui vous vaudrait le droit d'échapper à la critique – ne fût-ce déjà que votre « ton » impayable d'« enflure » ontologique (après l'opérette « Si j'étais Roi », il en faudrait une : « Si j'étais Pape »), ce « ton » que ramassent pieusement dans votre sillage vos disciples, et qui leur confère à tous le même style impersonnel, délayé, pion, sans vigueur ni rien qui « ravisse », à tel point que j'ai pu rédiger des « à la manière de Guénon », que des connaisseurs ont pris pour d'authentiques morceaux de « métaphysique » ! Vous êtes un hérétique comme l'Église en a connu – et combattu – des milliers au cours des siècles ». Il nous faut donc apprendre à ce Monsieur une chose que nous croyions pourtant bien évi-

dente : c'est que nul ne saurait être « hérétique » dans une forme traditionnelle autre que celle à laquelle il appartient ; il y a là une situation de fait dont il faut bien que lui-même et ses pareils se résignent à prendre leur parti. De plus, nous voilà obligé de répéter encore, peut-être pour la centième fois, que nous n'avons pas de disciples, que nous n'en avons jamais eu et que nous n'en aurons jamais ; quant à la question de style, c'est sans doute affaire de goût, mais, si M. F.-D. trouve le sien « ravissant », il sera probablement seul de cet avis ; mais voyons un peu plus loin : « Je vous accuse d'enfoncer une porte ouverte et de ferrailler dans l'eau (mais pourquoi ? vous n'êtes tout de même pas bête à ce point-là !) quand vous m'attribuez, ainsi qu'à mes mythiques « collaborateurs » une fausse « naïveté », la propagation de « nouvelles confusions », des « intentions cachées » que vous faite mine d'« éclairer » (à la manière du bonhomme qui, avec force simagrées, ferait semblant de découvrir la gibbosité d'un bossu). Vous parlez d'« assimilations » et d'« insinuations plus que tendancieuses » : quand vous m'aurez précisé lesquelles, je vous répondrai avec toute la brutalité voulue. Jusqu'à présent, j'ai toujours appelé un chat un chat, et Guénon un ennemi du Christ et de l'Église ». Et encore « Les « explications nettes » sont une jolie formule chez un personnage dont toute la méthode consiste à « économiser » la vérité, parce que l'« initiation » comporte le secret ! » Il y tient décidément, comme si nous n'avions jamais expliqué nettement en quoi consiste le véritable secret initiatique, le seul qui compte pour nous… « Je ne « laisserais pas voir le fond de ma pensée », à vous entendre ; quiconque m'a lu ou entendu doit se demander quel jeu vous jouez. De « pareils procédés », pour parler comme vous, constituent un aveu de rage : c'est embêtant d'être démasqué, hein ? » Oui, c'est très « embêtant » en effet, non pas pour nous qui n'avons jamais porté aucun « masque » (et nous ne savons que trop ce qu'il nous en a coûté toute notre vie), mais pour le triste sire auquel nous avons affaire, car enfin, si nos remarques n'avaient pas touché juste, pourquoi se mettrait-il dans une telle fureur qu'il en perd toute notion de dignité et même de simple décence ? « Enfin, quand

vous me sommez de « choisir entre l'ésotérisme et ses contrefaçons », je saute avec un rire méprisant hors de ce cercle de Popilius : à d'autres, compère ! Hypnotisez des poules avec votre bout de craie : pas moi ! « Ésotérisme » contrefait ou grossier… c'est comme si vous me sommiez de choisir entre le Protestantisme vrai, celui des Réformateurs, et celui des « libéraux ». Ni l'un ni l'autre ! L'un et l'autre à la chaudière ! » – Nous aurions voulu pouvoir nous arrêter sur cette « ravissante » manifestation de « charité chrétienne », mais, hélas ! il y a encore un interminable post-scriptum dont il nous faut bien citer aussi quelques « extraits significatifs » : « Visiblement, vous êtes non pas bouilli, mais roide, empesé de cuidance ! Votre ton pédant, pion, gourme, morigéneur, finira par vous attirer un jour les étrivières de quelqu'un de plus « calé » que vous. Avouez que certaines parties de votre article sont d'un âge prétentieux ! Comme vous ne mettez jamais de gants pour parler des autres, j'ai décidé qu'à l'avenir je n'en mettrais pas davantage pour vous mettre tout nu lorsque l'occasion justifiera ce geste de ma part. Le pontificat Guénon devient à la longue un trop funèbre canulard.

Vos assertions peuvent réussir avec un public qui n'y va pas voir de trop près. Avec moi, bernique ! – Je ne vous demande aucunement de reproduire, même en partie, ma riposte dans les *Études Traditionnelles*. D'abord, … » (Ici se place une insulte gratuite à l'adresse de notre Directeur). « Ensuite, parce que vous ne pourriez vous y résoudre, même si vous disposiez de l'espace voulu (sauf pour reproduire l'une ou l'autre de mes phrases, tronquée, ou détournée de son contexte et de son sens) ». Là-dessus, il verra qu'il s'est complètement trompé et que nous ne sommes ni effrayé ni même gêné par ses injures ; il est vrai qu'il pourra encore prétendre que nous avons « tronqué » certaines de ses phrases, parce que la nécessité d'abréger autant que possible (les E. T. n'ont jamais pu se permettre d'avoir 666 pages !) nous a fait supprimer telle incidente qui n'ajoutait rien d'important pour le sens, ou telle référence qui n'avait manifestement pour but que de faire étalage d'érudition ; mais poursuivons : « Enfin, parce que je ne tiens pas à remplir les colonnes de votre

revue par une collaboration bénévole. Il m'importe peu que vos lecteurs aperçoivent le vrai Guénon ». Nous croyons plutôt, pour notre part, qu'ils apercevront le vrai F.-D. ! « Ce qui seul compte à mes yeux, c'est que *vous* vous jugiez *vous-même* (si vous en êtes capable, si vous n'êtes pas pétrifié par votre certitude d'infaillibilité). De vous à moi, entre nous deux, les yeux dans les yeux, je vous dis : Guénon, my boy, you are a humbug ». Et nous, à cet individu qui est certainement beaucoup plus jeune que nous, et à qui une seule langue ne suffit même pas pour exhaler sa rage, nous disons carrément : vous êtes un malotru ! « Si vous êtes vraiment un Jîvanmukta… » Nous voilà encore obligé de nous arrêter : où avons-nous jamais émis une pareille prétention, et où avons-nous même fait la moindre allusion à ce que nous pouvons être ou ne pas être, chose qui ne regarde absolument que nous ? « Si vous étiez vraiment un Jîvanmukhta, vous ne mentiriez pas, vous ne truqueriez pas vos textes, vous ne feriez pas des suppositions dignes de l'abbé Barbier ou du brave Delassus, vous vous garderiez comme de la peste de prêter des intentions à vos adversaires alors que *rien* ne les justifie. Surtout, vous seriez libéré de ce ton d'enfant précoce et premier-de-sa-classe ». Il faut convenir que la dernière phrase s'applique merveilleusement à quelqu'un qui a dépassé la soixantaine… « Je ne parle pas de l'excessive beauté spirituelle que laissent apercevoir telles de vos sorties contre l'humilité, la charité, la voie de l'amour théologal, la « passivité » mystique. Vous êtes un homme fort savant, un esprit puissant, subtil, mais votre caractère n'est pas estimable. You are not « sterling ». You don't ring true. Et vos épigones n'atteignent pas à la hauteur de vos chaussettes ». Qu'importe notre caractère, qui, estimable ou non (et il n'en peut rien savoir), n'a en tout cas rien à voir avec ce que nous écrivons et ne saurait ni en augmenter ni en diminuer si peu que ce soit la valeur intrinsèque ? « Il y a si peu de têtes pensantes, à l'heure actuelle, que cela me peine d'avoir à vous écrire ainsi. Mais, vraiment, votre article des *E. T.*, qu'on pourrait prendre pour un « à-la-manière-de » caricatural de Guénon, provoquait la rigolade ou la fessée. La seconde est plus charitable que la première ». – Cette fois, en

voilà tout de même assez ; on comprendra que nous ne nous abaissions pas à répondre à des accusations qui vraiment ne peuvent nous atteindre, et dont tous ceux qui nous connaissent (ce qui n'est certes pas le cas de notre incivil contradicteur, quoi qu'il puisse prétendre) ne sauront d'ailleurs que trop bien ce qu'il convient de penser ; en écrivant toutes ces belles choses (et nous rappelons que nous n'avons pas pu reproduire les passages les plus malpropres de sa diatribe), ce personnage s'est en vérité, comme il dit, « jugé lui-même ». À part la grossièreté du langage qui lui est bien personnelle, les propos de ce soi-disant apôtre de la « charité chrétienne », qu'il affecte de vanter à tout instant, rappellent à la fois les disputes hurlantes de la synagogue (il n'est pas fils de rabbin pour rien) et les querelles venimeuses des prêcheurs de « fraternité universelle » qu'on rencontre dans les milieux néo-spiritualistes ; et il est vraiment bien qualifié pour parler de « beauté spirituelle » ! Nous avons, depuis une quarantaine d'années que cela dure, été en butte à bien des attaques de tout genre, mais, jusqu'ici, nous n'avions encore jamais constaté qu'une seule fois une telle explosion de haine véritablement « satanique » (c'est bien le cas de le dire), et cela de la part d'un sinistre individu qui, par une coïncidence au moins étrange, se plaisait à faire figurer dans sa signature le nombre 666 ! Nous regrettons d'avoir dû occuper trop longuement nos lecteurs d'une si méprisable affaire, mais il le fallait bien pour qu'ils sachent à quoi s'en tenir sur ce que valent certaines gens que nous ne saurions assurément consentir à traiter en « adversaires » comme ils en ont la prétention, car ce serait leur faire beaucoup trop d'honneur ; et nous terminerons en adressant à ce singulier Monsieur l'expression du profond dégoût que nous éprouvons en présence d'un pareil débordement d'ignominie, qui ne peut évidemment salir que son auteur.

– Nous avons reçu le premier n° (janvier-mars 1949) des *Cahiers d'Études Cathares* publiés par l'Institut d'Études Occitanes de Toulouse et dirigé par M. Déodat Roché. Celui-ci est l'auteur des principaux articles, l'un sur les *Contes et légendes du Catharisme*, parmi lesquels il fait d'ailleurs figurer des contes gascons

dont le rapport avec le Catharisme n'est peut-être pas aussi évident qu'il le pense, et l'autre sur *Les documents cathares, l'origine manichéenne et les principales écoles du Catharisme*, où nous retrouvons certaines des idées qu'il avait déjà exprimées dans son livre dont nous avons rendu compte dernièrement (voir n° d'avril-mai 1949). Ce qui est le plus extraordinaire, c'est l'influence exercée sur lui par les conceptions de Rudolf Steiner, qu'il appelle « le fondateur d'une science spirituelle moderne », et qu'il dit avoir « décrit d'une manière profonde l'évolution spirituelle de l'humanité » ; une autre marque de cette même influence est la reproduction d'un article sur Bardesane paru dans la revue du *Gœtheanum* de Dornach. – M. René Nelli, dans un article sur *Les Troubadours et le Catharisme*, reconnaît que « les allusions précises aux Albigeois et à leurs mœurs sont assez rares dans la poésie des Troubadours » ; il n'a pu y trouver que fort peu de traces d'une influence cathare, et encore la plupart sont-elles assez vagues. Aussi pense-t-il « qu'ils ont vécu, en marge du Catharisme, une autre « hérésie » plus douce, mieux adaptée à la société pour laquelle ils chantaient » ; quant à nous, nous dirions plutôt qu'ils appartenaient à un autre « courant », qui en réalité n'était nullement hérétique, mais proprement ésotérique, et qui n'était autre que celui des « Fidèles d'Amour ».

– Une étude sur *Les origines et le développement de la Kabbale juive* d'après quelques travaux récents, par M. G. Vajda, ne nous fait pas davantage sortir de l'« historicisme » : il semble qu'ici la grande affaire soit surtout de déterminer à quelle époque tel terme ou telle formule se rencontre pour la première fois dans un document écrit, ce qui n'a certainement pas la portée qu'on prétend lui attribuer ; bien entendu, on ne veut voir dans la Kabbale que le produit d'une élaboration due à une série d'auteurs individuels, puisque, dans tous les travaux profanes de ce genre, la question de l'existence d'un élément « non-humain » n'est même jamais posée, ce qui revient à dire que sa négation implicite est en réalité un de leurs postulats fondamentaux. Nous n'y insisterons pas davantage, mais nous ne pourrons nous dispenser de signaler qu'on retrouve encore ici une confusion

constante entre ésotérisme et mysticisme ; cela aussi paraît donc tendre de plus en plus à devenir une de ces choses qu'on est convenu d'admettre communément sans autre examen et comme si elles allaient de soi, tellement grande est l'ignorance de nos contemporains à l'égard des notions traditionnelles les plus élémentaires !

– La revue *Ogam* (nos 4 et suivants) a continué à publier un certain nombre d'études intéressantes, parmi lesquelles nous citerons notamment une série d'articles sur le symbolisme polaire dans la tradition irlandaise, des notes sur le *Tribann* ou symbole des « Trois Rois », des articles sur les couleurs symboliques des trois classes (blanc pour le Druides, bleu pour les Bardes, vert pour les Ovates), sur la « Mère Divine », sur le symbolisme du solstice d'hiver, sur la tradition bardique, sur la musique dans la tradition celtique, un essai d'interprétation du conte gallois d' « Owen et Luned ou la Dame de la Fontaine », en rapport avec le symbolisme de l'arbre et de la forêt, et aussi la suite des traductions de textes irlandais que nous avons déjà mentionnées.

– Le sieur Frank-Duquesne, manifestement outré que nous ayons osé nous permettre de répondre à son immonde factum, nous a adressé une nouvelle épître pleine de rage ; notre premier mouvement a été de la jeter au panier purement et simplement, mais, à la réflexion, nous avons estimé que ce serait vraiment dommage pour la documentation et l'édification de nos lecteurs. Il commence par nous informer qu'un « ami parisien » lui a communiqué le n° des *E. T.* contenant notre réponse, que nous n'avions certes pas écrite avec l'intention qu'elle demeure ignorée de lui ; et, après avoir transcrit le « mot de commentaire » qui accompagnait cet envoi, il ajoute : « Si je vous révélais le nom du signataire, vous tomberiez des nues… » Il se trompe fort en cela, car, sans qu'il nous le « révèle », nous l'avons immédiatement deviné ; ce n'était pas bien difficile, et il n'y avait pas besoin de recourir pour cela à la moindre « clairvoyance ». Quant à l'opinion de cet « ami parisien » (qui est peut-être lyonnais, mais peu importe), elle ne nous étonne pas le moins du monde, car il y a bien longtemps que nous sommes fixé à son égard ; quelqu'un qui

qualifia jadis de « romans » certains de nos ouvrages peut bien aussi avoir trouvé que, dans notre réponse, nous « éludions toute justification »

(nous n'avons d'ailleurs pas à nous « justifier » devant qui que ce soit, notre indépendance étant absolue sous tous les rapports) ; on peut être fort érudit et manquer de jugement, et nous croyons même que ce cas n'est pas extrêmement rare. Nous voulons bien pourtant donner satisfaction à l'« ami parisien » sur le point qu'il mentionne expressément, car cela peut très facilement se faire en quelques mots : notre attitude ne peut nécessairement qu'être favorable à toute organisation authentiquement traditionnelle quelle qu'elle soit, et d'ordre exotérique aussi bien que d'ordre ésotérique, par le seul fait qu'elle est traditionnelle ; comme il est incontestable que l'Église possède ce caractère, il s'ensuit immédiatement que nous ne pouvons être pour elle que tout le contraire d'un « ennemi » ; cela est d'une telle évidence que nous n'aurions jamais cru qu'il pouvait y avoir quelque utilité à l'écrire en toutes lettres ! Mais voyons maintenant ce que dit F.-D. lui-même : « Allez, Guénon, et ne péchez plus ! Et dites-vous bien que vous n'en imposez pas à tout le monde. La leçon valait bien une épître, sans doute… Enfin, si vous en êtes capable, demandez-vous *qui a commencé*… Je n'attaque jamais, je riposte toujours ». Comme audace, ou comme inconscience, c'est vraiment un peu fort : la question de savoir « qui a commencé » n'a même pas à se poser, puisque nous ignorions totalement l'existence de cet individu avant de lire les articles dans lesquels il a éprouvé le besoin de nous attaquer ; évidemment, il est bien persuadé, dans son inconcevable vanité, qu'il a le droit de dire de nous ce qu'il veut, mais que nous n'avons pas celui d'y répondre… Quant à vouloir « en imposer » à qui que ce soit, rien n'a jamais été plus loin de notre pensée : ce serait d'ailleurs absolument sans objet, puisque, dans toute notre œuvre, nous nous sommes toujours soigneusement abstenu d'introduire la moindre idée « personnelle », et qu'en outre nous nous sommes toujours refusé formellement à avoir des « disciples ». Continuons, car la suite est encore plus « instructive », tout au moins

en ce qui concerne l'état mental de l'étrange personnage auquel nous avons affaire : « Lorsque vous prétendez que je « me plais à faire figurer dans ma signature le nombre 666, vous mentez, vous savez que vous mentez, et vous mentez délibérément. Le public qui vous lit n'en sait rien. Mais moi je le sais, et vous le savez. Et il me suffit que *vous* le sachiez ». Ce que *nous* savons parfaitement, c'est que nous ne mentons *jamais* ; mais ce que nous ne savions pas jusqu'ici, nous devons l'avouer (et nous le faisons d'autant plus volontiers que nous n'avons nulle prétention à la « psychologie »), c'est que la fureur pouvait faire tourner la tête à quelqu'un et lui troubler l'esprit au point de l'amener à affirmer avec une telle impudence, en s'adressant à nous-même, que nous avons écrit une chose qu'en réalité nous n'avons jamais écrite ni même pensée ! Quiconque est dans son bon sens n'aura qu'à se reporter au passage dans lequel se trouvent effectivement les mots cités pour se rendre compte immédiatement que ceux-ci ne se rapportent aucunement à F.-D., mais bien à un autre « sinistre individu » ; nous préciserons, pour le convaincre de son erreur, qu'il s'agit d'un soi-disant prince cambodgien qui fit jadis paraître contre nous dans le *Bulletin des Polaires* (le monde est vraiment bien petit !) un article haineux et grossier, et qui introduisait parfois dans sa signature un symbole du nombre 666 pour faire concurrence à feu Aleister Crowley. La comparaison que nous faisions portait seulement sur le « ton » heureusement exceptionnel de l'attaque, et, quant à la « coïncidence » à laquelle nous faisions allusion, elle consistait en ce que c'est l'incontinence verbale de F.-D. qui, de son propre aveu, a eu pour conséquence de porter finalement le nombre des pages de *Satan* à 666 ; il est vrai que cela aussi est bien une « signature »… Il y a encore quelques mots qui méritent d'être reproduits : « Dire que je vous ai fait publier une phrase antisémite dans les *E. T.* Comme vous avez marché ! » Nous ne comprenons pas trop bien quelle intention il peut y avoir là-dessous : la phrase en question ne peut être que celle dans laquelle nous parlions des « disputes hurlantes de la synagogue » ; c'est là une simple constatation de fait qui est à la portée de chacun, et que nous aurions pu tout

aussi bien, si nous en avions eu l'occasion, exprimer indépendamment de toute intervention d'un F.-D. quelconque ; il n'y a d'ailleurs là rien de spécifiquement « antisémite » (la politique ne nous intéresse en aucune façon ni à aucun degré), mais, même s'il en avait été ainsi, nous ne voyons pas en quoi cela aurait pu être particulièrement gênant pour les *E. T.*, qui assurément n'ont pas la moindre attache judaïque. Enfin, le personnage, qui décidément paraît bien être atteint de « glossolalie » (et l'on sait qu'il n'y a pas que des saints à présenter ce curieux phénomène), termine sa lettre par les mots *cave canem* ; pour une fois, il s'est bien jugé lui-même, et il s'est appliqué une désignation qui lui convient admirablement ; seulement, le malheur est que, pour nous faire peur, il faut bien autre chose que les aboiements d'un chien ! Pour reprendre ses propres expressions, l'« âne prétentieux » que nous sommes à ses yeux continuera donc, tant qu'il vivra, et sans lui en demander la permission, à « morigéner » qui il lui conviendra, et à « donner les étrivières » (ou la cravache) à tout « chien » qui fera mine de vouloir le mordre, ainsi qu'à tout individu mal intentionné, sot ou ignorant qui se mêlera des choses qui ne le regardent pas. Nous entendons bien être seul juge de ce que nous avons à dire ou à faire en toute circonstance, et nous n'avons de compte à en rendre à personne ; n'ayant rien de commun avec les Occidentaux modernes, nous n'avons certainement pas à être « sport », comme il dit dans son langage grotesque ; les raisons pour lesquelles nous agissons de telle ou telle façon ne concernent que nous-même, elles ne sont d'ailleurs pas de celles qui peuvent être comprises par le « public », et elles n'ont absolument aucun rapport avec les conventions qui peuvent avoir cours dans le monde profane en général et dans le milieu des « gens de lettres » en particulier. Nous espérons bien que l'« ami parisien » aura encore l'obligeance de se charger de faire parvenir ces réflexions « to whom it may concern » ! – Nous profiterons de cette occasion pour adresser tous nos remerciements aux très nombreux lecteurs qui ont tenu, à propos de cette ignoble affaire, à nous exprimer leur sympathie et leur indignation. Nous pouvons du reste les assurer que nous n'en avons pas

été affecté le moins du monde, et que nous en avons seulement éprouvé, tout comme eux-mêmes, le plus profond écœurement ; un tel personnage est beaucoup trop petit et trop bas pour pouvoir nous atteindre, et ses ordures ne nous éclaboussent même pas !

– Les *Cahiers d'Études Cathares* (n° d'avril-juin 1949) donnent le texte et la traduction de la *Versa* de Raimon de Cornet, poète occitan du XIVe siècle ; c'est une satire assez vive de la société de son époque, mais il est fort douteux que cela puisse avoir quelque rapport avec le Catharisme. Le plus curieux est que, dans toutes ses œuvres, et le plus souvent à la fin, ce poète fait intervenir, comme une sorte de marque distinctive, la « Rose », à laquelle il donne d'ailleurs des significations diverses suivant les cas ; il y a très probablement là comme un « signe de reconnaissance » ayant une valeur ésotérique, mais nullement « hérétique » pour cela, pas plus que chez Dante ou chez les auteurs du *Roman de la Rose*. – M. Déodat Roché publie une étude historico-philosophique sur *Saint Augustin et les Manichéens de son temps* ; il s'attache à montrer que saint Augustin a mal compris le Manichéisme, dont il n'aurait connu qu'un aspect exotérique, mais les textes sur lesquels il s'appuie sont souvent bien obscurs et il ne semble pas que son interprétation soit exempte de toute idée préconçue ; à vrai dire, l'énigme du Manichéisme n'est sans doute pas encore près d'être résolue.

1950

– Le n° de juillet-septembre 1949 des *Cahiers d'Études Cathares* est presque entièrement composé d'articles relatifs au Graal ; le premier est intitulé assez malencontreusement *Les trois degrés d'initiation au Graal païen* ; pourquoi employer ce mot déplaisant de « païen » pour désigner ce qui se rapporte aux traditions antérieures au Christianisme ? L'auteur, Mme Wiersma-Verschaffelt, qui paraît avoir une grande confiance dans les théories fort contestables de Miss Jessie Weston a d'ailleurs en vue ce que les ethnologues désignent abusivement du nom d'initiation beaucoup plus que l'initiation véritable, et ce n'est en somme que dans ce qu'elle appelle le troisième degré qu'il semble pouvoir s'agir de celle-ci, bien que ce soit encore fort peu clair. Ces confusions sont d'autant plus regrettables que l'idée de rapporter à trois degrés différents l'aboutissement de la « queste » des trois principaux héros du Graal, Gauvain, Perceval et Galahad, aurait peut-être pu donner quelque résultat intéressant si elle avait été mieux appliquée. – Le second article, par M. Romain Goldron, a pour titre *La quête du Graal et son rapport avec l'ésotérisme chrétien moderne* ; il est permis de se demander comment il pourrait bien exister un « ésotérisme moderne », car le rapprochement de ces deux mots fait l'effet d'une véritable contradiction ; mais, en fait, il s'agit tout simplement des conceptions de Rudolf Steiner. Il paraît que celui-ci était plus particulièrement « autorisé à aborder le problème du Graal », et la raison qui en est donnée est vraiment curieuse : c'est que « Gœthe a été en contact, au cours de sa jeunesse, avec la tradition rosicrucienne », et que « le destin a placé précisément Rudolf Steiner dans l'orbite de la pensée gœthéenne », car il fut, à une certaine époque de sa vie, « chargé d'éditer les écrits scientifiques de Gœthe et de les compléter par les inédits déposés aux archives de Weimar » ; et voilà en quoi

consiste, aux yeux de certains, le « rattachement » à une tradition initiatique !

– Ensuite, sous le titre *Le Graal pyrénéen, Cathares et Templiers*, M. Déodat Roché expose les découvertes qu'il a faites dans certaines grottes, où il a relevé des vestiges d'âge très différent, puisque, suivant l'interprétation qu'il en donne, il en est qui se rapportent aux mystères de Mithra, donc à l'époque romaine, tandis que les autres ne remontent qu'au moyen âge et seraient attribuables aux Cathares et aux Templiers ; cette sorte de coïncidence géographique, qui n'a rien d'étonnant en elle-même, ne prouve assurément pas, bien que cela semble être le fond de sa pensée, qu'il y ait eu quelque filiation traditionnelle plus ou moins directe entre les occupants successifs de ces grottes. Nous n'entendons pas examiner en détail l'identification des divers symboles figurés sur les parois de celles-ci, ce qui serait d'ailleurs à peu près impossible en l'absence de toute reproduction ; nous nous bornerons à dire que l'assimilation établie entre trois « révélations du Graal », représentées par des correspondances cosmiques différentes, et trois « époques de culture » (égypto-chaldéenne, gréco-latine et moderne), si ingénieuse qu'elle puisse être, ne repose pas sur des arguments bien solides, et aussi que l'affirmation suivant laquelle les Templiers auraient « recueilli en Orient la tradition manichéenne » est pour le moins fort hypothétique ; mais, sur ce dernier point, on sait déjà que M. Déodat Roché aime à retrouver un peu partout du « manichéisme ». Quant aux soi-disant « grands maîtres modernes » dont il est question à la fin, et qui auraient pour mission de préparer la venue de l'« époque du Verseau », nous ne savons que trop, hélas ! ce qu'il faut en penser… – Il paraît que M. Déodat Roché est encore de ceux qui ne sont pas satisfaits des remarques que nous avons faites sur leurs travaux, et il a éprouvé le besoin de s'en plaindre tout au long de deux grandes pages ! Il est indiqué que, dans ses études postérieures à son ouvrage *Le Catharisme*, nous n'ayons « rien trouvé de nouveau » en ce qui concerne la question de la filiation du manichéisme au catharisme, et il en aurait été surpris, dit-il, si nous n'avions écrit par ailleurs que « le gnos-

ticisme sous ses multiples formes ne nous intéresse pas le moins du monde ». Il semble bien résulter de ce rapprochement qu'il inclut le manichéisme dans le gnosticisme ; quoique ce ne soit pas habituel, nous le voulons bien, car cela ne fait en somme qu'une chose de plus à ajouter à toutes celles, déjà fort diverses, qu'on range sous ce vocable ; mais, quoi qu'il en soit, la vérité est tout simplement que, pour pouvoir affirmer la filiation dont il s'agit, il faudrait d'abord savoir exactement ce que fut le manichéisme, et que jusqu'ici personne n'en sait rien ; c'est là, pour formuler des réserves, une raison qui n'a rien à voir avec l'intérêt plus ou moins grand que nous y prenons. Au surplus, M. Déodat Roché a manifestement un goût très prononcé pour l'« hétérodoxie », et il nous est absolument impossible de le partager ; quand il écrit : « Nous laissons de côté les termes d'orthodoxie et d'hérésie… n'ayant pas le temps de nous livrer à des discussions byzantines et désuètes et voulant garder une attitude philosophique », il se trouve justement que ces choses qu'il estime « désuètes » sont de celles qui ont pour nous une importance essentielle, et cela parce que notre attitude n'est pas « philosophique » comme la sienne, mais strictement traditionnelle. Nous ne voudrions pas insister outre mesure, mais pourtant il y a encore au moins un point qui appelle des précisions nécessaires : à propos de l'« influence de R. Steiner » que nous avons notée dans son interprétation de la doctrine cathare, M. Déodat Roché se demande si nous ne parlons pas d'influence « par suite de l'idée que nous nous faisons de l'initiation » ; nous pouvons l'assurer qu'il n'en est rien et que nous n'avons pris là ce mot que dans son acceptation la plus ordinaire, d'abord parce que l'« influence spirituelle » n'a rien de commun avec ce qu'on appelle l'influence d'une individualité sur une autre et qui est ce dont il s'agit dans ce cas, et ensuite parce que R. Steiner n'avait certainement aucune initiation authentique à transmettre. Ensuite, citant cette phrase de nous : « La transmission régulière de l'influence spirituelle est ce qui caractérise essentiellement l'initiation », il ajoute ceci, qui est bien significatif : « Voilà une méthode périmée, ce n'est pas une méthode moderne et ce n'est pas la nôtre ».

Ainsi, il considère comme « périmé » ce qui a pour nous une valeur absolument permanente et intemporelle ; s'il préfère les « méthodes modernes » et par là même profanes, y compris la « méthode comparative de la science des religions », c'est assurément son affaire, mais alors qu'il ne soit plus question, ni d'ésotérisme ni d'initiation. En tout cas, cela est bon à enregistrer, car c'est la preuve la plus décisive qu'on puisse souhaiter que, entre son point de vue et le nôtre, il y a un véritable abîme !

– Les *Cahiers du Symbolisme Chrétien* (n° de janvier-février 1950) publient un article de M. Lanza del Vasto sur les apparitions du Christ après la Résurrection ; il est assez singulier que lui aussi insiste à son tour sur les 153 poissons de la pêche miraculeuse, mais l'interprétation qu'il donne de ce nombre est plutôt vague, aussi bien d'ailleurs que ses considérations plus générales sur le symbolisme du poisson. D'autre part, il note que ces apparitions, d'après les Évangiles, sont au nombre de neuf, mais il omet de remarquer que 153 est égal à 9 × 17 ; or, dans un autre article sur le symbolisme des apparitions mariales de Pontmain, qui dans son ensemble nous paraît quelque peu « forcé », M. Raoul Auclair attribue précisément une importance toute particulière au nombre 17 ; quand on connaît les idées « cycliques » très spéciales de l'auteur, on ne peut pas douter qu'il y ait là plus qu'une simple coïncidence.

– Une étude intitulée *Structure de la matière et symbolisme traditionnel*, par M. François Tanazacq, contient des considérations curieuses, notamment sur le parti qu'on peut tirer des nombres pour la classification des « corps simples » de la chimie (auxquels, notons-le en passant, il est fâcheusement équivoque de donner le nom d'« éléments », qui s'applique traditionnellement à tout autre chose) ; mais certaines conceptions de la science moderne y sont peut-être prises un peu trop au sérieux, et, si l'on veut pousser trop loin les rapprochements avec la « vision pythagoricienne du monde », on risque de se faire bien des illusions, car l'abîme qui existe entre la science traditionnelle et la science profane ne se comble pas si facilement. – M. Marcel Lallemand, dans un article sur *Spiritualité et phénoménologie supranormale*,

insiste fort justement sur l'insignifiance des « phénomènes » en eux-mêmes au point de vue spirituel, sur les dangers qu'ils présentent à cet égard, ainsi que sur « les causes multiples et essentiellement différentes qui peuvent produire le supranormal » ; il y a là des vues qui s'accordent entièrement avec ce que nous avons exposé nous-même sur la distinction du psychique et du spirituel et sur le « rejet des pouvoirs ». Nous devons seulement faire une réserve quant à ce qui est dit de « la collaboration qui semble s'amorcer aujourd'hui entre des représentants des grandes traditions de l'humanité » ; en effet, les exemples qui en sont donnés ne sont pas faits pour nous inspirer une grande confiance, tant à cause de l'orthodoxie douteuse de quelques-uns de ces « représentants » du côté oriental que des intentions plus ou moins suspectes de certains autres du côté occidental ; il y a malheureusement, dans les tentatives de ce genre, bien des « dessous » dont il convient de se méfier.

– Dans les *Cahiers d'Études Cathares* (n° d'octobre-décembre 1949), une étude archéologique sur *les stèles manichéennes et cathares du Lauragais*, par M. Raymond Dorbes, apporte quelques renseignements intéressants sur les « croix cathares » qui existent encore en assez grand nombre dans cette région et qui paraissent avoir été érigées primitivement dans des cimetières ; il est à remarquer qu'on y retrouve constamment, avec des variantes diverses, le symbole universel de la croix inscrite dans le cercle. – Dans un article intitulé *Les deux tentations chez les Cathares du XIIIe siècle*, M. René Nelli expose la distinction, vraisemblablement inspirée dans une certaine mesure de saint Paul, que ceux-ci faisaient entre la tentation « charnelle », qui, « correspondant à notre servitude physique, est naturelle et inévitable », et la tentation « diabolique », qui « procède du cœur, comme l'erreur, les pensées iniques, la haine et autres choses semblables ». – Vient ensuite un long travail de M. Déodat Roché sur *Les Cathares et l'amour spirituel*, dont le titre n'indique d'ailleurs pas entièrement le contenu, car il y est question aussi de diverses autres choses, comme le problème du mal, la formation de l'homme terrestre et la séduction luciférienne (qui est ici

l'équivalent de la « chute » biblique, mais avec une curieuse distinction entre le rôle de Lucifer et celui de Satan). C'est une étude consciencieusement faite au point de vue historique, et intéressante notamment par les nombreux textes manichéens et cathares qui y sont reproduits ; il est seulement à regretter que l'auteur y ait encore mêlé parfois quelques-unes des interprétations « néo-spiritualistes » qui lui sont habituelles, en faisant appel aux « données de la science spirituelle moderne constituée par Rudolf Steiner ».

– Dans *Atlantis* (n° de janvier-février 1950), M. Paul Le C—R parle de *Celtisme et Druidisme* ; il a rassemblé patiemment les quelques données qu'il a trouvées éparses dans des ouvrages divers, mais il y a naturellement mêlé aussi un bon nombre de fantaisies, sur lesquelles nous n'insisterons pas autrement, car elles ne diffèrent guère de celles qui lui sont coutumières ; nous pensons en donner une idée suffisante en disant qu'il trouve « remarquable que, dans Cro-Magnon, il y ait le Grand Chi-Ro »… Lui aussi cède à l'obsession des 153 poissons, mais il en donne du moins une interprétation inédite : il a découvert que « ce nombre correspond à celui d'Aor Ag-Ni »… en faisant R = 100 ! D'autre part, il revient sur la prétendue « origine gauloise de Jésus », qu'il avait déjà soutenue dans son livre *Hellénisme et Christianisme*, et quelques-uns de ses arguments sont plutôt amusants ; il paraît que le nom de Nazareth devrait s'écrire *Nagareth*, « où nous retrouverions Aor, Ag, Ni Theos » ; évidemment, avec de semblables procédés, on peut toujours trouver tout ce qu'on veut. Il reproche à une revue consacrée à l'étude des doctrines celtiques de « s'appuyer sur l'ouvrage de F. Schuon », et il prétend que « l'auteur déclare que la vérité ne se trouve que dans les *Védas* et le *Coran*, ce qui n'a rien de spécifiquement celtique » ; or il est parfaitement certain que notre collaborateur n'a jamais rien « déclaré » de tel, pour la bonne raison que, comme nous-même, et ainsi que le titre de son livre l'indique d'ailleurs expressément, il reconnaît l'unité fondamentale de toutes les traditions, ce qui implique nécessairement que la vérité se trouve dans tous les Livres sacrés sans exception. Ajoutons encore une petite rectifi-

cation historique ; ce n'est pas Sédir qui a retourné le mot « désir », mais bien L.-Cl. de Saint-Martin lui-même, qui a fait de ce retournement le nom d'un des personnages de son *Crocodile* ; pour quelqu'un qui aime tant à se recommander de Saint-Martin, il est vraiment fâcheux de ne pas mieux connaître ses ouvrages !

– Le n° de mars-avril porte pour titre général *Magnétisme et Hyperborée* ; ce rapprochement peut paraître assez bizarre, et, en fait, il y a un peu de tout là-dedans, comme le montre cette sorte de sommaire qui figure en tête : « le magnétisme, l'aimant, la boussole, l'Hyperborée, les glaciations, le magnétisme humain, les guérisseurs, les sources guérissantes, les sources miraculeuses » ; dans les considérations auxquelles tout cela donne lieu, la science moderne ordinaire et « la métapsychique » tiennent une assez large place. Il faut du moins savoir gré à M. Paul Le C—R de ne plus confondre l'Hyperborée avec l'Atlantide comme il le faisait autrefois, et d'en arriver même à envisager l'origine nordique des traditions ; mais alors l'Atlantide va-t-elle passer maintenant, comme elle le devrait logiquement, au second plan de ses préoccupations ? À part cela, il n'y aurait rien de bien particulier à signaler s'il n'y avait aussi, hélas ! des choses d'un autre genre sur lesquelles nous nous voyons obligé de nous arrêter un peu plus longuement : d'abord, M. Paul Le C—R raconte qu'il s'est reporté, comme nous l'y avions engagé, à notre article des *Cahiers du Sud* sur l'ésotérisme islamique, et, après quelques assertions plus que contestables, il écrit ceci : « Que l'on juge de mon étonnement en apprenant que le soufisme, qui serait le plus haut degré initiatique, s'appuie sur l'astrologie des cycles et non l'astrologie profane, sur la science des lettres et des nombres, sur l'alchimie, qui n'est pas celle des brûleurs de charbon », sciences qui sont, ajoute-t-il, « les trois voies d'accès aux petits mystères ». Notre étonnement n'est pas moins grand que le sien, car nous n'avons pas dit un seul mot de ce qu'il nous attribue : le « soufisme » n'est pas un degré initiatique, mais tout simplement une dénomination conventionnelle (que du reste nous n'employons jamais) de l'ésotérisme islamique ; et celui-ci ne « s'appuie » nullement sur les sciences traditionnelles en question, qui s'y incor-

porent seulement en tant qu'applications de la doctrine métaphysique à l'ordre cosmologique. Nous ajouterons que les « écoles coraniques » n'ont absolument rien à voir avec l'ésotérisme et l'initiation ; quand on est assez ignorant de ce dont il s'agit pour confondre une *tarîqah* avec un *Kuttâb*, on ferait beaucoup mieux de s'abstenir de parler ! Après cela, et sans doute pour suivre l'exemple de certain individu dont nos lecteurs doivent avoir gardé le souvenir, M. Paul Le C—R a éprouvé le besoin de reprendre à sa façon l'histoire des « Polaires » et de la préface d'*Asia Mysteriosa* ; il nous faut donc répéter encore une fois que nous n'avons pas été « dupe » et que nous ne nous sommes aucunement « fourvoyé », puisque, comme nous l'avons déjà expliqué, notre but, en agissant comme nous l'avons fait en cette circonstance, était uniquement de gagner le temps nécessaire pour procéder à des vérifications qui nous intéressaient pour diverses raisons qui assurément ne regardent pas nos contradicteurs. Où nous sommes tout à fait d'accord avec M. Paul Le C—R, c'est quand il déplore que « le monde soit actuellement rempli de ces faux prophètes que l'Amérique fait généralement éclore » ; mais ce qui est franchement amusant, c'est que, deux pages plus loin, il comble d'éloges un représentant d'une organisation américaine de cette catégorie, se montrant même tout disposé à admettre sa prétention de « posséder toute la science ésotérique de l'Orient et de l'Occident », et cela parce que ce personnage nous a pris à parti, paraît-il, dans un récent livre sur la réincarnation ; et, par surcroît, il profite de cette occasion pour citer Vivêkânanda et Gandhi comme des autorités en fait de tradition hindoue, ce qui est encore une assez belle méprise. Par contre, il maltraite l'auteur d'un autre livre parce que celui-ci nous cite favorablement et « s'appuie sur *nos* doctrines hindoues » (ceci est un véritable non-sens, car les doctrines traditionnelles, hindoues ou autres, ne sont assurément la propriété de personne, et d'ailleurs, pour notre part, nous n'avons jamais revendiqué même celle de quelque idée que ce soit), doctrines dans lesquelles, à son avis, « il n'existe aucune lueur spirituelle » ; manifestement, l'attitude des auteurs à notre égard sert de « critérium

» à M. Paul Le C—R pour les appréciations qu'il porte sur leurs ouvrages, et, non moins manifestement, il faut se livrer à des déclamations sentimentales pour faire preuve à ses yeux de « spiritualité » !

– Les *Cahiers d'Études Cathares* (n° de printemps 1950) publient le début d'une longue étude sur *La capitulation de Montségur*, par M. Fernand Niel ; c'est un travail purement historique, d'ailleurs fort soigneusement fait, et qui se propose surtout de fixer d'une façon précise certaines dates sur lesquelles les témoignages contemporains présentent de singulières contradictions, dues vraisemblablement en grande partie à la négligence des copistes. M. Delmas-Boussagol étudie des monuments funéraires bogomiles dont des reproductions figurèrent à une récente exposition d'art médiéval yougoslave ; il y a là de curieux renseignements, mais l'essai d'explication de certains symboles ne nous paraît pas très satisfaisant, et, de plus, l'auteur a certainement grand tort de prendre au sérieux la prétention des « Deunowistes » bulgares à se donner pour les continuateurs des Bogomiles, ce qui ne serait d'ailleurs pas très flatteur pour ceux-ci. Vient ensuite la première partie d'une étude de M. Déodat Roché sur *Pistis Sophia ou l'enseignement du Ressuscité*, portant pour sous-titre *Esquisse de l'évolution de la gnose* (lisons « gnosticisme ») ; on y trouve notamment un exposé des « systèmes » de Simon le Mage et de Valentin, puis des recherches sur les origines « préchrétiennes » possibles de ces conceptions, tant du côté de l'ésotérisme judaïque que de celui des mystères égyptiens et chaldéens, c'est là un sujet particulièrement obscur, et nous ne savons si les nouveaux documents dont on annonce la récente découverte seront de nature à y apporter enfin un peu de clarté.

– Dans les *Cahiers du Symbolisme Chrétien* (n° de juillet 1950), M. Gaston Georgel étudie les théories du Dr Paul Carton et marque très justement la distinction qu'il convient de faire entre la partie proprement médicale de son œuvre et celle où il a cru devoir se lancer dans des considérations à prétentions ésotériques, mais où, faute de se baser sur des données traditionnelles authentiques, il a commis des erreurs et des confusions mul-

tiples, du même genre que celles qui sont le fait habituel des occultistes. M. Georgel a joint à cet article, à propos des tempéraments et de leurs correspondances, une note sur la théorie hindoue des cinq éléments, inspirée en grande partie de notre travail sur ce sujet qui a paru autrefois ici même. Dans un autre intitulé *Méditations d'un jour de Pâques*, le même auteur insiste sur certains aspects mystérieux des apparitions du Christ après la Résurrection, et il en tire quelques conséquences en ce qui concerne les caractères du « corps glorieux ». M. Marcel Lallemand donne une étude intéressante sur *Le Nombre d'or*, dont il résume les principales propriétés mathématiques, ainsi que le rôle qu'il joue plus spécialement dans la structure des plantes ; dans une autre étude, il expose *Le symbolisme du papillon* et de ses transformations, en se référant principalement à la *Psyché* de l'abbé Pron et aux travaux de L. Charbonneau-Lassay.

– Nous avons reçu le premier n° d'une revue intitulée *L'Atelier de la Rose*, publiée à Lyon par un groupe d'« artistes-artisans », ainsi qu'ils se désignent eux-mêmes, et placée par eux sous les auspices du peintre Albert Gleizes. Comme on peut s'en rendre compte par là, il s'agit d'un effort de restauration de l'art traditionnel, et ses collaborateurs insistent avant tout, avec beaucoup de raison, sur le « métier » qui doit en constituer la base indispensable, ce qui est parfaitement conforme à ce qu'A. K. Coomaraswamy appelait la « vue normale de l'art ». Dans le domaine de la peinture, qui est celui qui tient ici la place principale, la plus grande importance est donnée à la peinture murale, qui doit s'harmoniser avec l'architecture et faire en quelque sorte corps avec elle ; nous signalerons particulièrement, à cet égard, des *Notes sur la fresque* de M. R.-M. Burlet. Un autre point essentiel est le rôle du rythme dans l'art traditionnel : un des articles qui s'y rapportent établit une curieuse comparaison entre la peinture et le chant grégorien. Enfin, au point de vue du symbolisme, nous noterons un très intéressant article de M. Robert Pouyaud, intitulé *Astrologie et Harmonie colorée* ; il s'agit du symbolisme des couleurs, envisagées plus spécialement dans leurs correspondances planétaires et zodiacales. Dans un autre article, sur

L'Église romane et la Cathédrale ogivale, le même auteur reprend certaines idées qu'il avait déjà exposées ailleurs : il voit dans la première un type d'architecture traditionnelle par excellence, tandis que, dans la seconde, il découvre des éléments qui « annoncent une rupture d'unité » et qui font déjà prévoir l'approche des temps modernes, « avec leur cortège de conséquences désastreuses pour l'être humain ».